



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4 ^o . ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 f.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	24 l.
En Province,	30 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 ^e vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 f.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 30 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix,	18 l.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

<i>Quinti Horatii Flacci carmina cum annotationibus</i> , 2 gr. in-8°. br.	10 l.
Les Lucas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Diçt. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. 1ci.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse- cour, in-12 br.	2 l.
Diçt. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Speçtacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diçt. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architec- ture, in-4°. avec fig. br. en carton,	22 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diçt. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, nouv. édit. augmentée.	1 l. 10 s.



M E R C U R E
D E F R A N C E .

M A R S , 1778.

P I È C E S F U G I T I V E S .

E N V E R S E T E N P R O S E .

*FRAGMENS du Discours en Vers sur
l'Histoire, lu à la Séance publique de
l'Académie Françoisé, du 19 Janvier
dernier, par M. DE MARMONTEL.*

SUR le Nil autrefois quand la main de la Parquet,
Du faite des grandeurs renversoit un Monarque,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Au milieu de son Peuple , à la face des Cieux ,
Les Sages de Memphis , les organes des Dieux ,
Interrogeoient sa vie , & marquoient sa mémoire ,
Ou du sceau de la honte , ou du sceau de la gloire.

O combien la nature a perdu de ses droits !
Mais le Ciel a permis ; pour l'exemple des Rois ,
Que pour eux sur la terre il fût encore un Juge.
Ni la mort , ni l'oubli ne leur sert de refuge.
La vérité pénètre au-delà du tombeau ,
Et dans la nuit des temps fait briller son flambeau.
C'est alors que , pareils à des oiseaux funèbres ,
Les crimes révélés invoquent les ténèbres ;
Mais produits au grand jour de la postérité ,
Un vengeur les condamne à l'immortalité.
Ce vengeur est l'Histoire , &c.

Le Poëte déplore le triste devoir de
l'Historien obligé de retracer des malheurs
& des crimes ; il passe ensuite à la fonc-
tion consolante de peindre les vertus.

Enfin , quelque rayon de bonheur & de gloire ,
Éclairant des vertus les monumens épars ,
Vient , après un long deuil , consoler nos regards.
Un bon règne est pour nous comme une Ile en-
chantée ,

Qui s'élève au milieu d'une mer agitée :
 Le Voyageur y trouve un Port délicieux ;
 Sur de fertiles bords il repose ses yeux ;
 Et le bruit menaçant de la vague en furie ,
 Lui rend plus douce encor sa retraite chérie.
 Ainsi lorsqu'un Héros , tout brillant de vertus ,
 Un Solon dans Athènes , ou dans Rome un Titus ,
 Vient faire aux Nations adorer son Empire ,
 Sous ses heureuses loix l'Historien respire ;
 Comme un Dieu bienfaisant il le montre aux Hu-
 mains :

Il croit sur un Aurel le placer de ses mains ;
 En songe-il voit du moins renaître un si bel âge ;
 Du poids de vingt Tyrans un bon Roi le soulage ,

.

 Que dis-je ! est-il au monde un si beau caractère
 Que d'un mélange impur quelque vice n'altère ?
 Par-tout la grandeur d'ame approche de l'orgueil ;
 Par-tout de la bonté la foiblesse est l'écueil ;
 La franchise est crédule , ou tient de la rudesse ;
 Dans son aimable excès l'indulgence est mollesse ;
 La justice inflexible exagère ses droits ;
 L'abus de la clémence avilit les bons Rois ;
 Le noir soupçon voltige autour de la prudence ;
 La fière liberté touche à l'indépendance ;
 Le courage est bientôt fatigué d'obéir ;

8 MERCURE DE FRANCE.

Le cœur qui fait aimer fait encor mieux haïr :
Et d'une ame sensible à la reconnoissance ,
La vengeance implacable a reçu la naissance.
En un mot, l'intérêt, ce mobile si doux,
Ce lien mutuel qui nous rassemble tous ,
De nos divisions est la source féconde :
L'amour de la Patrie est la haine du monde ;
Et former un Héros, c'est dresser avec soin
Un tigre apprivoisé qu'on déchaîne au besoin, &c.

L'Auteur fait connoître les dangers de
l'Historien qui ne veut point trahir la
vérité ni l'affoiblir ; mais s'il doit crain-
dre ses Contemporains, il peut parler
avec force à la postérité.

Hélas ! s'il fut un tems où le vrai fut permis,
Ce tems n'est plus. Il faut qu'en Esclave craintive,
D'âge en âge, à pas lents, la vérité nous suive.
Il faut que du passé respectueux témoin,
Pour ne jamais l'atteindre, elle en soit assez loin ;
Et des siècles passés tardive messagère,
Qu'à celui qui l'entend elle soit étrangère.
Vérité ! cache encore un moment ton flambeau,
Attends. Le jour approche où du fonds d'un tom-
beau,
Celui qui te consacre un zèle secourable,

Paroîtra comme un Dieu terrible , invulnérable ,
 Retranché dans la tombe & gardé par la mort.
 C'est de-là qu'insultant à l'homme injuste & fort,
 Il entendra frémir autour d'une ombre vaine
 L'arrogance & l'orgueil , la vengeance & la haine.
 O Tyrans ! contre lui rassemblez vos suppôts ;
 Vous troublez sa cendre & non pas son repos ,
 &c.

Il ne faut point pallier les crimes, ni les
 tracer avec indifférence. Le Poète pro-
 pose Tacite pour modèle.

Il gémit comme un Sage , il s'afflige en Romain ;
 Mais au burin vengeur qu'appesantit sa main ,
 On reconnoît une ame indignée & souffrante.
 Tel , suivant au tombeau la liberté mourante ,
 Le front pâle & couvert d'un deuil majestueux ,
 Caton , sans se répandre en regrets fastueux ,
 Caton , sur les débris de Pharsale & d'Utique ,
 Promenoit un regard douloureux , mais stoïque ;
 Et l'on voyoit écrit dans ses yeux abattus ,
 Ce que Rome & Caton attendoient de Brutus.

L'Auteur rejète cette idée qu'il faut à
 l'Historien de grands malheurs à peindre.
 Un Historien Philosophe se plaît au con-

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

traire à tracer le tableau des vertus & du bonheur.

Qu'il est loin d'éprouver cette douleur profonde,
L'Ecrivain qui ne voit dans les fastes du monde
Qu'un tableau qu'embellit le crime & le malheur !
La prospérité calme est pour lui sans couleur.
L'innocence & la paix n'ont plus rien d'énergique ;
Il lui faut pour briller quelque revers tragique ;
Quelque grand criminel pour le peindre à grands
traits.

Un règne heureux échappe à ses regards distraits.
Que feroient ses pinceaux d'une mer sans orages ?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'Univers gémit de l'aurore au couchant :
Qu'inporte ? le spectacle en sera plus touchant.
Où, triomphe, barbare ! au signal des batailles :
Peinds les du genre humain ces grandes funé-
railles ;

Va comme les vautours t'en repaître à loisir.
Je ne t'envirai point cet horrible plaisir.
Tranquillement assis sous l'olive sacrée,
Je dirai le retour de Thémis & d'Astrée ;
Je peindrai sous le chaume un Roi consolateur,
Ranimant d'un regard l'humble Cultivateur,
Et des champs à la Cour revenant plus sensible ;
Je le peindrai modeste, indulgent, accessible,
Simple & bon, retraçant à son peuple chéri.

L'image de son père ou celle de Henri ;
 Ennemi de l'orgueil, ennemi du mensonge,
 Des erreurs de son âge écartant le vain songe,
 Souriant aux plaisirs, sans jamais un instant
 Se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
 On verra la bonté consultant la sagesse,
 La vigilance active éclairant la jeunesse,
 Aux abus réprimés l'ordre opposant ses loix,
 L'économie enfin, ce grand bienfait des Rois,
 De l'intrigue vénale écartant les amorces,
 Et rendant à l'État sa splendeur & ses forces.
 Ah ! qu'il soit en défense, & qu'il soit en repos,
 La paix aura sa gloire, elle aura son Héros, &c.

Telle est la belle péroraison qui termine ce Discours.

O flatteurs ! ô méchans ! ô séducteurs funestes !
 Respectez le plus cher de tous les dons célestes,
 Et tremblez de corrompre un cœur comme le sien,
 Un cœur qui ne respire & ne veut que le bien.
 Vous épiez, cruels, un moment de foiblesse,
 Pour l'attirer au sein d'une indigne mollesse ;
 Et lui persuader qu'au gré de ses desirs,
 Tout ce qui l'environne est fait pour ses plaisirs ;
 Que l'Empire est à lui, qu'il n'est point à l'Empire ;
 Et que, pour un seul homme, un Peuple entier
 respire,

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

S'il ne veut qu'être juste & par-tout révérend,
Si par de sages loix son règne est tempéré,
S'il a pu se résoudre à fermer sur ses traces
Le gouffre dévorant des faveurs & des graces ;
Mesuré dans ses dons, éclairé dans ses choix,
Il n'est plus à vos yeux-au nombre des grands Rois.
Je fais que la faveur est votre heureuse étoile,
Que le vent du crédit ense seul votre voile,
Que l'épargne sur-tout vous afflige & vous nuit :
Ce n'est qu'aux malheureux qu'en revient tout le
fruit :

Et vous sur qui le faste aura plus d'influence,
Vous en faites aux Rois un devoir de décence :
Les abus sont vos droits, & vous les défendez.
Malheur au Souverain que vous persuadez.

C'est donc vous que j'observe avec inquiétude :
D'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des desseins vertueux,
Je vous verrai creuser vos sentiers tortueux ;
Je saurai démêler vos complots & vos trames ;
Je porterai le jour jusqu'au fond de vos âmes ;
Et ne présumez pas qu'à des tems reculés
Je confie en mourant vos crimes révélés ;
C'est votre âge & le mien que vous aurez pour
juge.

Je vois de près la tombe où sera mon refuge :

M A R S. 1778. 13

Dix lustres sont déjà retranchés de mes jours ;
Mais ma haine vous reste ; elle vivra toujours.
Oui, c'est pour vous punir que je veux me sur-
vivre.

Mes yeux fermés, mon ombre est prête à vous
poursuivre.

Dans peu, demain peut-être, on verra mes écrits
Produire au jour vos noms déshonorés, proscrits ;
Vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes
Ces reproches sanglans, ces cruels anathêmes ;
Et le Peuple en montrant l'homme injuste & sans
foi ,

Dira : voilà le traître, il a trompé son Roi.

V E R S

*EN réponse à ceux de M***.*

JAMAIS je n'ai pu moissonner
Ces fleurs pour tes pareils écloses ;
Si je veux cueillir quelques roses ,
Ce n'est que pour te couronner.

Que de ta muse enchanteresse
J'aime le ton & l'agrément !

4 MERCURE DE FRANCE.

C'est par la voix de la paresse
Que s'exprime le sentiment.

Ainsi Tibulle, Ovide, Horace,
Des Jeux, des Amours entourés,
Leur dictoient ces Hymnes sacrés
Qu'on répète encore au Parnasse.

Ainsi, le front orné de fleurs,
L'Anacréon de notre France
Soupiróit ces vers enchanteurs
Embellis de leur négligence.

Il pourra bien sur l'Hélicon,
Disputer le rang de Poète :
Mais Paphos retiendra le nom
Du Peintre aimable de Lisette *.

D'un ruisseau qui coule sans bruit,
Je préfère l'onde amoureuse
A cette cascade écumeuse,
Dont la chute au loin retentit.

Imitons la simple Nature.
Dans nos vers comme dans nos mœurs ; *

* C'est un des morceaux les plus agréables de Chaulieu ; il passe d'une douce mélancolie aux graces de l'amour & de la volupté.

M. A. R. S. 1778.

La Fontaine est sans imposture,
Nous aimons jusqu'à ses erreurs.

Aussi-tôt que l'Amant de Flore,
De son aîle aura caressé
L'humble gazon qui craint d'éclorre
Des frimats encor menacé ;

Quand la première violette
Montrant ses appas ingénus,
Annoncera dans ta retraite
Le retour du char de Vénus ;

Alors transfuge de la Ville,
Y laissant des vœux indiscrets,
J'irai dans ton champêtre asyle
Retrouver l'étude & la paix ;

J'irai d'un charmant badinage,
Goûter l'agréable leçon,
Et recueillir quelque avantage
Des fruits tardifs de ma raison.

Par M. d'Arnaud.



Z A M I E T X I C A ,

O U

L A M É T E M P S Y C O S E .

Conte Indien.

« Q U E l'orgueil humain est digne de
 » compassion ! Que ces Êtres boursofflés
 » d'arrogance , sont petits aux yeux du
 » Dieu *Vishnou* ! Combien de Géans
 » Nains ! Pauvres mortels , si vous saviez
 » quelle est votre origine , & ce que vous
 » deviendrez ! ».

Ces mots étoient échappés à la mauvaise humeur d'un vénérable Bramine, qu'irritoit la présence d'un impudent *Omhras* : celui-ci du haut de son éléphant, sembloit voir le monde à ses pieds , & vouloir qu'on en baisât humblement la poussière. L'insolence & le froid dédain étoient écrits sur son front en gros caractères : on y lisoit sur-tout cette dureté inflexible, dont la fausse grandeur paroît s'applaudir , & qui est un outrage , une

blesure mortelle pour l'humanité. Un Bramine plus jeune accompagnoit *Zami*, c'est le nom du sage Indien. Le Disciple, en rougissant, osa demander à son Maître ce qu'il entendoit par ces dernières paroles : « *Si vous sachiez quelle est votre origine, & ce que vous deviendrez !* ». *Zami*, d'un air grave, fit signe à son Élève de le suivre; ils allèrent s'asseoir sous un platane aux bords du Gange, ce Fleuve mystérieux qui procure la consolation & l'espérance aux mourans. Le Vieillard, après avoir puisé de ses eaux sacrées, & fait deux ou trois religieuses ablutions, parla ainsi :

J'ai acquis, mon cher *Xica*, quelque connoissance dans l'étude de nos Livres Saints; je possède l'esprit des immenses Commentaires du *Védam*, & je fais ce que les hommes ont été mille ans avant que d'exister sous la forme humaine, & ce qu'ils seront mille autres années après leur mort.

L'étonnement & la curiosité se peignent sur le visage de *Xica*; quoiqu'attaché au culte du Dieu *Brama*, & pénétré des vérités de la Métempycose, il étoit encore dans la classe de ces esprits simples & complaisans, qui croient avec

ferveur , parce qu'on leur a dit de croire , & qui sont toujours prêts à sacrifier leur raison à ce qu'ils savent & n'entendent pas. Du moins l'ignorance de *Xica* n'étoit point orgueilleuse. *Zami* poursuit :

Oui , la Métempfycofe , ce grand principe de notre croyance , & la base de notre auguste Religion , aussi vieille que le tems , n'a rien de caché à mes regards : des preuves vont t'en convaincre. Tu vois ce Mortel si insolent , si fier de sa prétendue grandeur , si vain d'une opulence qu'il tient de ses aïeux , & qui n'est point le fruit & le salaire de son mérite personnel , cet Esclave de Cour , plus méprisable cent fois que le vil troupeau d'Esclaves qui l'entoure & qui se prosterne devant lui : eh bien ! apprends d'où il sort , & quels seront ses glorieux destins ! Il a d'abord été un malheureux pécheur de cette Secte proscrire , reste de ces *Parfis** fugitifs , aveugles adorateurs du feu ; il mourut de faim , devint un limaçon écrasé bientôt sous les pieds d'un *Banian* , se releva sous la forme d'un humble ro-

* Les *Guêtres* sont en horreur aux Indiens qui sont attachés au culte de *Brama*.

feu, le jouet de la moindre haleine des vents, se perdit dans un amas de fange, reprit enfin la figure humaine. De crime en crime, de bassesse en bassesse, conservant quelque sensation d'une de ses premières métamorphoses, à force de ramper, il est parvenu à ce que le vulgaire imbécille, qui ne lie point la pensée au mot, appelle le faite des honneurs. Il subit déjà une juste punition : ce grand si envié, ne peut se dérober le spectacle de sa petitesse réelle; sa conscience inexorable l'avertit à chaque instant de son peu de valeur. C'est en vain qu'il promène son faste & sa vanité, qu'il s'enorgueillit du nombre d'éléphans que lui ont acquis ses concussions exorbitantes, un secret ennui, sous cet or & cette pourpre, lui ronge le cœur. Mais le Ciel n'en restera point à ce châtement : la faveur qui n'a point d'yeux, & qui ne raisonne pas, l'a créé. Abandonné de cette fortune capricieuse qui insulte à ses victimes avec la même vivacité qu'elle élève ses favoris, il sera étranglé par les ordres de son Maître. De l'état de Courtisan, il passera à la misérable existence d'un insecte qui sera dévoré par un autre insecte, & se reproduira en herbe

20 MERCURE DE FRANCE.

empoisonnée : je le vois reparoître parmi nous dans la condition d'Esclave , courbé sous la fatigue & l'humiliation , & après avoir éprouvé les plus horribles traitemens , expirer de misère & de douleur pour être jeté sur un fumier infect.

Xica lève les yeux & les mains au Ciel , & admire la profondeur des décrets de *Visnou*. Comment , dit-il à *Zami* , Maître , votre sagesse me découvreroit les diverses configurations de ce Savant renommé , qui remplit les Indes de sa réputation éclatante ? Assurément , répond le Bramine : *Mirzam* , dans son origine , fut successivement un roitelet , une pie , un ver luisant. Homme , il a conservé des traits de ces différentes créations : il confond le faux éclat avec la véritable splendeur : il écrit sans cesse , & ne fait que répéter ce que les autres ont dit beaucoup mieux que lui ; il prend pour des monumens de génie , d'informes compilations ; il médit des richesses , & se plonge dans les excès d'une opulence insultante ; il affecte un air dévot & mortifié , & il est le jouet des Courtisanes : les Grands le révèrent , parce qu'il ne s'habille pas comme nous. Il a eu l'audace sacrilège de nier l'effi-

cacité des eaux sacrées du Gange *, & il s'y baigne des journées entières; il n'y a point de Santons, de Faquirs dont il ne fasse l'éloge, persuadé que leur reconnoissance lui bâtira un Temple. *Mirzam* cependant est d'une Secte ennemie de toutes les autres. On ne fait pourquoi il a fondé un Hôpital de Singes **, tandis qu'il laisse ses semblables périr de besoin. Jamais ballon ne fut plus gonflé de vent que *Mirzam* est gros d'orgueil; aussi c'est par les mortifications de l'amour-propre que *Vishnou* le punira; il se ressouviendra après sa mort de ce qu'il a été, & il verra sa mémoire s'anéantir; ses enfans mêmes l'oublieront; il tombera avec ses Ouvrages, dans un éternel oubli; il deviendra une écorce d'arbre où la postérité lira gravés, les distiques d'*Ayam*, que *Mirzam* accable aujourd'hui de mépris & d'injures.

* Ce Fleuve occupe un article considérable dans les Cérémonies Religieuses du culte de *Brama*.

** Qu'on parcoure les Indes, on y trouve une infinité d'Hôpitaux de cette espèce: il y en a même d'établis pour les Muses, &c.

22 MERCURE DE FRANCE.

Le jeune-homme ne cessoit de se récrier sur l'étendue prodigieuse des connoissances du Bramine, & sur les foiblessees & les misères de l'espèce humaine; il avoit regardé jusqu'alors *Mirzam* comme un de ces êtres dont s'honore notre nature, & il avoit de la peine à se dépouiller de son erreur. Le plus grand des sacrifices peut-être, est d'être forcé d'abjurer ses opinions. Et *Fatmé*, demande, avec une sorte de mauvaise humeur, *Xica*, cette beauté si arrogante, qui met en usage tous les secrets de la coquetterie, qu'a-t-elle été, & que fera-t-elle? Je serois curieux d'être éclairé sur ses métamorphoses. — *Fatmé*, comme jolie perruche, a joué un rôle parmi les animaux de son espèce; elle eut une nouvelle vie sous la figure d'un léger moucheron; depuis papillon charmant bigarré de cent couleurs, elle voltigea dans l'air. La voilà aujourd'hui une de nos élégantes à la mode, environnée d'un Peuple d'adorateurs, n'ayant pas le sens commun, & prononçant sans appel jusques sur nos Savans; tourmentée de la manie de protéger & de faire parler d'elle; enfin, immolant tout à ses charmes, elle renaîtra sous l'extérieur le plus

difforme & le plus rebutant, & traînera long-tems la forme hideuse d'une vieille, l'objet de l'aversion publique. Pour dernier changement, elle conservera le sentiment de son existence, en devenant un miroir où nos plus jolies femmes jouiront du spectacle de leurs attraits. Voilà, interrompt *Xica*, une étrange punition! *Visnou* met une certaine recherche dans ses moindres vengeances; & dans celle-ci, il y a une sorte de malice amusante.

Zami s'arme de sévérité; il reproche à son Élève sa plaisanterie, qui blesse la dignité de leur état. Des gens tels que nous, ajoute-t-il, ne doivent point se permettre la plus innocente faillie; la gaieté est faite pour les Profanes. Continue plutôt à te remplir de mes sages instructions; apprends que ces dignités si imposantes, tous ces sentimens d'orgueil, tous ces songes grossiers dont la terre est abusée, disparaissent comme les vapeurs légères du matin, devant l'éternelle grandeur de l'Être des Êtres; c'est lui seul qui est la vérité, il est partout, sous toutes les formes, & il est toujours le même. Ne sondons point ses œuvres; contentons-nous de les ad-

27. MERCURE DE FRANCE.

mirer ; n'allons point l'interroger pour-
 quoi il se plaît à élever, du sein de la
 bassesse, des créatures qu'il y fait ren-
 trer ; les torrens à sa voix jaillissent des
 abysses profonds, & ils vont se perdre
 dans le vaste gouffre des mers ; il tire
 d'un foible gland, jeté au hasard, un
 chêne qui menace le Ciel de sa tête
 sourcilleuse, & il l'anéantit sous un coup
 de tonnerre. Devons-nous douter que
 tôt ou tard la foudre n'éclatte sur l'am-
 bitieux *Zobel*, qui n'a connu rien de
 facile pour se frayer le chemin de la for-
 tune ? Serait-il lent à frapper *Séged*, ce
 Ministre hypocrite des Autels, qui, sous
 l'apparence de la Religion, ne sert que
 ses intérêts, & rit tout bas de la crédu-
 lité du Peuple, qui joint l'infâme ava-
 rice à la soif des grandeurs, qui prêche
 dans ses écrits la douceur & la bienfai-
 sance, & qui nourrit dans son ame une
 inhumanité révoltante ? Que son châti-
 ment m'effraie ! Renard qui dérobe
 adroitement sa proie, loup carnassier qui
 dévore les troupeaux, serpent tortueux
 toujours prêt à s'élaner : telles ont été
 jusqu'ici les destinées successives de *Séged*.
 Quand la mesure de ses crimes sera rem-
 plie, il perdra l'enveloppe humaine, & se

se reproduira en ver de terre, en corbeau, en vautour, en insecte venimeux qu'on finira par écraser. •

J'imagine, dit *Xica*, que *Nassir*, ce vorace Usurier qui boit les larmes & le sang des malheureux, ne subira pas des changemens moins avilissans? — Sans contredit, jeune-homme: la justice Divine exige des expiations. *Nassir* a d'abord été un de ces animaux qu'on fuit avec horreur: hyène toujours affamée de chair humaine, il a creusé les tombeaux; je le vois devenir un poison mortel, un gibet, un rocher fracassé par la foudre. Ce Juge, son parent, l'inique *Abiessen*, l'effroi de l'innocence, & l'organe impie du mensonge, ne remplit pas une place plus distinguée dans les variétés de la Métémpsychose: épervier, cyprès, renard, tigre, homme enfin, il s'est assis avec l'injustice & la vénalité sur le Tribunal des Loix. Au reste, les formes qui lui restent à prendre, seront analogues à son caractère; il servira d'enclume pour forger des chaînes, de banc dans une prison, de poteau pour empâler.

Le jeune Bramine répétoit sans cesse: ah! *Visnou*, *Visnou*! que tes jugemens sont à la fois terribles & consolans!

B

26 MÉRCURE DE FRANCE.

Qu'est-ce que l'homme? Quoi, mon père, poursuit-il, ce Conquérant qui fait trembler les Indes, devant lequel se prosternent en silence les Peuples de l'Aurore & du Couchant, auroit été soumis aux mêmes transfigurations? — *Giàffar*? Il fut d'abord connu par le vol. & par les assassinats, & périt du dernier supplice; ensuite il reprit naissance sous la figure d'un taureau fougueux, & porta la terreur dans les Campagnes, déchira en morceaux tout ce qui s'exposoit sur son passage, & alla se briser la tête contre un rocher. Il a été le corpuscule le plus homicide de cette peste, dont l'Inde se rappelle encore l'effrayante image, & qui moissonna les trois quarts de ses Habitans; il retournera dans cette masse de corruption, causera encore la perte d'une infinité de Créatures, & ira se confondre avec la matière enflammée des volcans.

Mais, reprend le Disciple, toujours plus avide de savoir, sage *Zami*, n'est-il point des Mortels dont l'existence se perpétue sous des formes satisfaisantes & agréables? *Vishnou* puniroit-il toujours, & ne récompenseroit-il jamais? Tu es

trop sensible & trop instruit, répond le Vieillard, pour ne pas croire que la Divinité a une main pour frapper, & une autre main pour répandre des bienfaits; & c'est celle-là qui est la plus prompte, qui a pris plaisir à créer le Monde, à l'éclairer de l'astre du jour, à le consoler de son absence par l'astre de la nuit, à revêtir de verdure la terre arrondie sous la voûte azurée du Ciel; à l'enrichir de tous ses dons: sans doute il est des Êtres vertueux qui sont l'objet des complaisances du Suprême Bienfaiteur. *Ménès* a fait du bien aux hommes, & a rendu hommage à ce Dieu qui est la source de toutes les vertus: il fut, dans son origine, un palmier agréable & utile, ensuite un vase de porphyre; il formera une fontaine abondante, où le Voyageur & le Pauvre iront se désaltérer. Mais rien n'approche des changemens enchanteurs qu'a éprouvés *Azulem*: sa première existence fut celle d'un cèdre élevé, qui protégeoit de son ombrage étendu, des plans d'oliviers, des vignes émaillées de poupre, des champs couverts de fleurs & de fruits; rosée bienfaisante, il pénétra les entrailles de la terre, & la fertilisa; gerbe de bled, il

28 . MERCURE DE FRANCE.

nourrit des malheureux qui alloient expirer de faim ; il deviendra une lampe sacrée qui brûlera incessamment en l'honneur de *Brama*. *Visnou* attache encore des regards de bonté sur des Ministres qui préfèrent l'intérêt du Prince & de la Patrie, à leur intérêt propre ; sur des Philosophes sans vanité qui joignent l'exemple à l'instruction, & dont les talens étendent & fortifient la perfection des mœurs ; sur des épouses fidelles ; sur des mères tendres occupées de leurs devoirs ; il se plaît sur-tout à veiller sur ces Souverains qui font le bonheur de leurs Sujets. Tu as pu dans tes voyages admirer de près ce jeune Monarque qui vient à peine de monter au Trône : objet des prédilections de *Visnou*, il étendra son existence humaine au-delà des bornes d'un siècle ; le plus grand des Rois, parce qu'il en sera le meilleur, il aimera son Peuple, & en sera adoré ; il connoîtra la véritable gloire, qui ne consiste point à se baigner dans les pleurs & dans le sang des hommes ; mais à essuyer plutôt leurs larmes, à leur faire supporter le fardeau de la vie, à contribuer, autant qu'il est possible, à la félicité universelle ; son ame est un

des plus purs rayons de celle de *Brama*. C'est d'un semblable Prince qu'on peut dire sans flatterie, que le Ciel en fit présent à la terre. Il vécut d'abord sous la forme d'un de ces enfans de lumière qui tiennent le milieu entre la Divinité & l'homme. Il desira tant de faire le bien, que *Vifnou* l'envoya sur ce globe pour y répandre les vertus & les bontés. Après qu'il aura quitté la dépouille mortelle, il montera à la plus haute sphère, & présidera aux esprits bienfaiteurs qui dispensent les faveurs du Ciel. *Zémine*, sa charmante épouse, est digne de lui être associée; sa première vie fut celle d'une des plus belles roses qu'ait produites le Gulistan : son éclat attira tous les yeux, & de son bouton vermeil s'exhalèrent les plus doux parfums. Ensuite Colombe, dont la blancheur effaçoit la neige du Caucase, elle voltiga dans les airs, & se nourrit du suc des fleurs; elle devint une jeune beauté qui ne doit rien à l'art, & que la nature s'est plu à combler de ses dons; son front embellit le diadème, la grace respire sur sa bouche; sa démarche est celle d'une Déesse qui se cache sous la modestie d'une Bergère aimable; lorsqu'elle sourit, les nua-

ges fuyent, le jour brille dans toute la sérénité, & la terre s'émaille de jasmins & de violettes : c'est la fille même du Printems; elle partagera les brillantes destinées de son auguste époux, & sa mémoire lui survivra comme une douce exhalaison naît de l'encens consumé sur les Autels. Quel avenir flatteur lui est réservé! Comme le Souverain qui lui est cher, sera un jour le Génie suprême de la bienfaisance, *Zémine* sera le Génie des graces & de la beauté. Divinité tutélaire de son sexe, c'est elle qui produira les agrémens, qui répandra les attrait, qui prolongera la fraîcheur de la jeunesse, qui versera les fleurs sur nos Campagnes, les diamans dans nos mines de Golconde, & tous les enchantemens sur cette terre, où des lys éblouissans couronneront éternellement ses images.

Zami cessa de parler, & *Xica* redit en le quittant : ô puissant *Visnou*, qu'est-ce que la Métempsychose!

Par M. d'Arnaud.



L E V A L L O N.

A M A D A M E D E B * * *.

Q U E j'aime ces Rochers & leur aspect austère !
Ces Bois qui, jusqu'aux Cieux, tâchent à par-
venir là.

On semble ici boudier le reste de la terre ;
Ils en ôtent la vue, & vous le souvenir.

Par M. P.

J U G E M E N T L I T T É R A I R E.

E P I G R A M M E.

A V E C fracas Jean publie un Ouvrage
Propre, dit-il, à faire un Citoyen ;
Jà, deux in-douze ont franchi le passage,
Le tiers attend pour voir s'ils prendront bien :
Avis divers : veut-on savoir le mien ?
Charmant Auteur, je t'invite à poursuivre ;
Dans ce Traité, tu mets si peu du tien,
Que par ma foi c'est un assez bon livre.

Par le même.

B iv

L E G E R M A I N .

Conte.

UN lourd Germain que dessert sa lourdisse,
 De la quitter fit le projet un jour ;
 Quoiqu'un peu tard, il prétend à son tour
 Etre gentil ; c'est un point sans remise ;
 Et dans huit jours, s'il sait bien calculer,
 Français légers auront à qui parler.
 Un matin donc son Hôte est en alerte
 D'entendre en haut un fracas meurtrier.
 Murs de mugir & poutres de crier,
 Presté il'y court ; par la porte entr'ouverte
 Passant sa tête, il voit l'homme perché
 Sur une armoire, &, tout effarouché,
 Sauter delà, remonter au plus vite,
 Sauter encor pour remonter ensuite,
 Et ressauter. — « O Sabbat destructif !
 » Y pensez-vous ? Tout s'éroule en ce gîte ! —
 » Ah ! ce n'est rien, c'est moi qui me fais vif ».

Par le même.

ÉPIGRAMME.

ENTRE Mondor & son Fermier qu'il lèse,
 Débat survint: sur quoi, me direz-vous?
 Je n'en fais rien; mais fais bien que Dom Blaise,
 De ne céder, se montrait fort jaloux.
 Mondor surpris, écumait de courroux:
 « Ah! *vermisseau*, vouloir me tenir tête! »
 Lors le Manant: « Morgué, dit-il, tout doux,
 » Chacun ne peut être une *grosse bête* ».

Par le même.

SUR LA MORT DE M. LE KAIN.

IL n'est plus ce Héros de la scène tragique,
 Du Théâtre Français le soutien & l'honneur,
 Dont le geste expressif & la voix pathétique,
 Inspiroient à son gré la crainte ou la fureur.
 Melpomène éperdue & couverte de larmes,
 Redemande un Sujet qu'elle même forma,
 Qu'elle chérit toujours, qui toujours lui donna,
 Pour prix de ses faveurs, plus de force & de char-
 mes.

Bv

Hélas ! c'est aujourd'hui que l'on rend à sa cendre
Les tristes & derniers honneurs.

Livrons-nous sans réserve aux pleurs ,
On en doit à celui qui nous en fit répandre.

Par M * * * .

V E R S

*A M. le Chevalier DE BOISGRUEL, qui
alloit partir pour son Régiment.*

AIMABLE Chevalier, dans la fleur du bel âge ,

Conçois-tu bien l'excès de ton bonheur ?

Tu vas aller dans les champs de l'honneur ,

Essayer ton jeune courage :

De tous les cœurs bien nés , c'est le plus beau par-
tage.

Quand le Dieu des combats déploiera ses dra-
peaux ,

Je crois déjà te voir sortir de la Neustrie ,

Que tes Aïeux, ces illustres Héros ,

Ont tous abandonné pour servir la Patrie.

Chef Chevalier, quel exemple pour toi !

Vaillans Guerriers, que Mars & la Victoire

Ont couronnés aux champs de Fontenoi ,

Quel triomphe pour vous, & quel comble de gloire

D'avoir servi l'État & sauvé votre Roi * !

Que leurs faits glorieux restent dans ta mémoire :

Rappelle-toi les fastes de l'Histoire ;

Examines souvent tes illustres Aïeux ,

Et crois que leurs portraits ne sont devant tes yeux ,

Où bien que tu ne les contemples

Que pour mieux t'exciter à suivre leurs exemples.

Mais en vain je prétends enflammer ta valeur ,

Dans ta Famille elle est héréditaire :

Sois soumis aux conseils de ton auguste père ,

Ils te garantiront des dangers de l'erreur.

Que de jeunes Guerriers, trop fiers de leur naissance ,

* Cinq frères de cette Maison, trop peu connue, ont servi avec distinction dans les Gardes-du-Corps du feu Roi. On admiroit autant leur bravoure que leur taille extraordinaire. Louis XV, après la Bataille de Fontenoi, dit avec cette vive inquiétude qui caractérise l'amitié : *Où sont mes cinq frères ?* Il ne les appelloit jamais autrement.

Bvj

36 MERCURE DE FRANCE.

Et follement épris d'un téméraire orgueil ,
Se sont venus briser contre l'affreux écueil
D'un trépas imprévu , fruit de leur imprudence.

Que le faux point d'honneur ne t'affecte jamais ;
Des plus nobles Maisons il a terni le lustre :
Que la seule vertu couronne tes succès ,
Et tu feras l'espoir d'une Famille illustre :
Nous te verrons bientôt décoré de la Croix
Où brille le Portrait du plus Saint de nos Rois.

Fais aussi le bonheur d'une Épouse chérie ,
Les Grâces répandront des roses sur ta vie :
Attends , d'un air serein , l'automne de tes jours.
Et tu verras encor sourire les Amours.

Après avoir rempli de telles destinées ,
Qu'il est doux d'expirer plein de gloire & d'an-
nées !
Mais , que dis-je ? un Héros est vainqueur du
trépas ,
Ses lauriers & son nom ne se flétrissent pas.

Par M. B de S.



*VERS pour mettre au bas du Portrait de
M. DE JUIGNÉ, Évêque, Comte de
Châlons, Pair de France.*

SUR ses lèvres sourit l'aimable bienfaisance,
Son front peint les vertus que recèle son cœur;
D'une main il abat le monstre de l'erreur,
L'autre sèche les pleurs de la pâle indigence.

Par M. PrévotEAU, Chanoine de Châlons.

*VERS pour mettre au bas du Portrait gravé
de M. le Comte DE BUFFON.*

LA Nature pour lui n'a point eu de secrets;
De tout ce qui respire il connut l'origine.
Le tems, peut-être un jour, effacera ces traits...
Mais du Rival vainqueur d'Aristote & de Pline,
Le Livre triomphant ne pétilera jamais.



 SECONDE ÉGLOGUE DE POPE.

L'ÉTÉ.

AU DOCTEUR GAARHT*.

UN Berger, (à ce titre il borne sa noblesse,
 Alexis est son nom; des Brebis, sa richesse)
 Aux bords de la Tamise, & loin de son Hameau,
 Conduisoit à pas lents son paisible Troupeau.
 Du Soleil vacillant l'image tremblotante,
 Se peignoit à ses yeux dans l'onde transparente;
 Et sous un verd lambris, des peupliers épais
 L'invitoient à jouir de leurs ombrages frais.
 Là, tandis qu'il pleuroit, assis sur la verdure,
 Le fleuve de ses eaux suspendit le murmure:
 Ses Agneaux à tendris, mornes autour de lui,
 Parurent compâtrir à son mortel ennui,
 Et la tête baissée, imitant tous leur guide,
 Oublier l'herbe offerte à leur dent moins avide.
 Les Sylvains soupiroient, les Naiades en pleurs,

* Samuel Gaarht, mort en 1718, fameux Médecin, ami de Pope.

Sous d'humides roseaux , partageoient ses dou-
leurs ;

Et le Ciel obscurci , sensible à ses alarmes ,
D'une soudaine pluie accompagna ses larmes.

Accepte , ô Gaarht ! mes chants ; dans ses essais
premiers

Ma Muse ose ajouter ce lierre à tes lauriers.

Ah ! plains ces jeunes cœurs , cœurs novices en-
core ,

Qu'un premier feu surprend , flatte & bientôt
dévore :

Vois quels maux , quels tourmens l'Amour leur
fait souffrir ;

L'Amour ! oui , ce seul mal que tu ne peux guérir.

Ormeaux , hêtres touffus , & vous sources tran-
quilles ,

Frais ruisseaux qui prêtez tant de secours utiles ,

Capables d'amortir les traits brûlans du jour ,

Mais toujours impuissans contre ceux de l'Amour ,

Soyez les Confidens de mes peines internes.

Êtres inanimés , vous rochers , vous cavernes

Qu'on dit indifférens , qu'on croit sourds à nos
cris ,

Les miens vous frapperont , vous serez attendris ;

Au récit de mes maux , vos entrailles émus ,

40 MERCURE DE FRANCE.

Vont se fendre, & sentir des douleurs inconnues,
Parle, Amant malheureux, les bois te répondront,
Et leurs échos plaintifs avec toi gémiront.

Quand tout dans la Nature à mes pleurs est sensible,

Resteras-tu, Daphné, seule dure, inflexible?

L'étincelant Lion vomit du haut des Cieux,

Sur mes Troupeaux mourans, un déluge de feux.

Il brûle la prairie & dessèche la plaine.

Toi seule, froide Amante, en ton ame inhumaine,

D'un hiver éternel conserves l'âpreté.

Muses, dans quels buissons, dans quel antre écarté,

Loin de votre Alexis, vous tenez-vous cachées?

Vous le laissez en proie à ses tristes pensées,

Tandis que, sans espoir, sous le joug des Amours,

Il languit, invoquant en vain votre secours.

Vous trouverai-je aux bords où l'Isis prend sa source,

Ou vers les lieux que Cam arrose dans sa course?

Autrefois glorieux de plaire à ma Daphné,

Aux bords des clairs ruisseaux, par l'orgueil entraîné,

Dans ce miroir fidèle, épris de mon image,

J'admirois sur mon teint les couleurs du bel âge.

Depuis qu'elle dédaigne & mes feux & mes traits,
Fontaines & ruisseaux n'ont plus pour moi d'at-
traits.

Jadis, de ces cantons, je connoissois les plantes,
Je savois employer leurs vertus bienfaisantes.
Que t'a servi ton art, Berger, dans ton malheur?
A soigner tes Brebis, mais sans guérir ton cœur.

Que de Troupeaux nombreux, d'autres plus riches
Maîtres

Prosperent mieux que moi dans les travaux cham-
pêtres,

Qu'ils doivent à Cérés d'abondantes moissons,
Qu'ils obtiennent de Pan les plus riches toisons,
Que me font leurs succès? Pourvu qu'en ces Cam-
pagnes

Je puisse de mes chants réjouir les montagnes;
Et, le front couronné de myrthe & de lauriers,
Auprès de mon Amante, assis sous ces palmiers,
Mourir entre ses bras, & cent fois y renaître.

Je le possède encor ce chalumeau champêtre
Qu'envioit le beau Coliu * d'un souffle harmo-
nicien.

* Nom que le fameux Spencer a pris dans ses
Églogues.

42 MERCURE DÉ FRANCE.

« Tiens, Berger, me dit-il, prêt à fermer les yeux,
» Prends ce hautbois, il fut l'instrument de ma
» gloire,

» Et doit éterniser, après moi, ta mémoire.

» Il enseigna long-tems aux échos d'alentour,

» Le nom de Rosalinde, objet de mon amour;

» Qu'il leur apprenne encore, & cent fois leur
» redise,

» Le beau nom de Daphné dont ton ame est
» éprise ».

Que me sert-il, hélas! ce hautbois si vanté!

Tu ne l'écoutes plus, insensible Daphné,

Tu m'écoutes les sons, il ne doit plus en rendre.

C'en est fait, j'y renonce, & je vais le suspendre,

Oisif & languissant, aux branches d'un ormeau.

O doux sort du Captif! que ne suis-je l'oiseau

Qui charme ton oreille, & que ta main caresse!

Qu'une Fée en sa cage & me porte & me laisse;

Plus attentive alors aux accens de ma voix,

Tu vas de tes baisers me transmettre les droits.

Cependant aux Hameaux on aime mes cadences,

Le Faune & la Dryade en chœurs forment des

Dances :

Mon Maître, par lui-même, applaudit à mes airs.

Les Nymphes à l'envi délaissant leurs déserts,

M'apportent leurs beaux fruits, leurs blanches
tourterelles,

Tous gages ingénus de leurs ardeurs fidelles....

Que dis-je? Ah! je m'abuse, ils ne sont pas pour
moi,

Daphné, ces dons flatteurs, ils s'adressent à toi.

Ces fleurs que nos Bergers assemblent en guirlandes,

Sont faites pour toi seule, accepte leurs offrandes:

Elles furent toujours le prix de la beauté,

Leurs cœurs t'en font l'hommage, & tu l'as mérité.

Vois l'essaim des plaisirs qui dans les champs voltige.

C'est ici que les Dieux, par un nouveau prodige,

Ont, avec leur Empire, établi le bonheur;

Viens avec Alexis en goûter la douceur.

Vénus dans les forêts, loin de tout œil profane,

Erre avec Adonis; & la chaste Diane

Suit, à l'ombre des bois, son cher Endymion.

A cette heure, tranquille auprès de l'horison,

Le Soleil ne luit plus sur les basses vallées,

Quand, par chaque Berger, les Brebis rassemblées

Désertent la Prairie & rentrent au bercail,

Et que les Moissonneurs, suspendant leur travail,

Vont, couronnés d'épis, auprès de leurs Compagnes,

44 . MERCURE DE FRANCE.

Rendre grace à Cérés des fruits de leurs Campagnes :

Viens , accours , Nymphé aimable , en ces heureux momens ,

Daphné , viens soulager l'excès de mes tourmens.

Ne crains aucun danger ; cet innocent asyle

Ne cache ni serpent , ni venimeux reptile.

Le vrai serpent , l'amour , habite dans mon sein.

L'Abeille industrieuse , au sortir de l'essain ,

Aime à sucer des fleurs les mielleux calices.

Daphné seule est pour moi la source des délices.

Ah ! daigne , daigne enfin , par un heureux retour ,

Ramener l'allégresse en ce triste séjour ;

Viens revoir ces gazons , ces vergers , ces fontaines ,

Dont la simple Nature a décoré nos plaines.

Les zéphirs de leur aîle effleurant tes appas ,

Rafrâchiront les lieux où passeront tes pas.

Les arbres nés soudain sous leurs charmans feuillages ,

Par-tout te prêteront d'agréables ombrages ;

Les roses , sur ta trace , enverront leurs odeurs ,

Et tout , jusqu'aux buissons , se couvrira de fleurs.

Heureux si je pouvois , au gré de mon envie ,

Couler auprès de toi tous les jours de ma vie ,

Des Muses , sous tes yeux , implorer les faveurs ,

Et célébrer sans fin tes attraits enchanteurs!
 Les oiseaux t'admirant au fond de nos bocages,
 Rediront comme moi, dans leurs jolis ramages,
O charmante Daphné! Puis les vents dans les airs,
 Porteront aux échos nos rustiques concerts.
 Toi-même, si tu fais, telle qu'un autre Orphée,
 Retentir tes accens dans ma grotte étonnée,
 Les rochers attendris vont ébranler leur masse,
 Les sapins, en dansant, accourir sur ta trace,
 Et les ruisseaux rester dans un calme profond.

Mais déjà le Soleil darde ses feux à-plomb.
 L'étrincelant Midi déjà ramène l'heure
 Où chaque Berger fuit & va dans sa demeure
 Avec de simples mets prendre un léger repos.
 Les taureaux mugiffans, au travail peu dispos,
 Se traînent en sueur vers les claires fontaines,
 Et les tendres Agneaux gagnent l'ombre des chê-
 nes.

Tout change, tout finit; c'est l'ordre du destin.
 Dieux! l'Amour seul est-il sans relâche & sans fin?
 Prêt à se replonger dans le sein d'Amphitrite,
 Le Soleil amortit ses feux quand il nous quitte;
 Et moi sans cesse en proie aux flammes de l'Amour,
 Je brûle également & la nuit & le jour.

*Par M. L * * * de Limoges.*

STANCES SUR LE LUXE.

CENSEURS inconséquens des mœurs de vos An-
cêtres,

Qui critiquez leurs goûts & leur simplicité,
En blâmant leurs plaisirs innocens & champêtres,
Vous louez leur félicité.

Croyez-vous que le Luxe, ami de la Mollesse,
Établisse aujourd'hui le bonheur des Mortels ?
Son éclat éblouit l'imprudente jeunesse :
Le Sage abhorre ses Autels.

Si nous voulons ouvrir les fastes de mémoire,
Nous y découvrirons l'horreur de ses forfaits ;
Nos yeux contemporains, sans consulter l'His-
toire,
Constatent ses tristes effets.

Le Luxe a triomphé des plus puissans Empires,
Il a prostitué les talens & les mœurs ;
Cet esprit infernal, comparable aux Vanpires,
Succ la vertu de nos cœurs.

N'a-t-on pas vu pâlir à l'aspect de la guerre,

Ces Rois efféminés dans la pompe endormis ?
 Les Perfes, les Romains, ces Maîtres de la Terre,
 Par le Luxe ont été fousmis.

Ces boucliers dorés & ces armes brillantes,
 N'ont jamais garanti le succès des combats ;
 L'intrépide vigueur de ces ames bouillantes,
 A fait la gloire des États.

C'est la frugalité, c'est un dur exercice,
 C'est la valeur enfin qui fait les vrais Guerriers ;
 Le Luxe décourage, il ne voit qu'un fupplice
 Dans les plus faciles lauriers.

Il énerve les corps, il rétrécit les ames,
 Ses apprêts dangereux altèrent la fanté ;
 Notre esprit voltigeant fur fes impures flammes,
 Se brûle dans la volupté.

Un travail affidu le gêne & le révolte ;
 Si jufqu'en nos Hameaux il vient à pénétrer,
 Cérés abandonnée auprès de fa récolte,
 Sur nos malheurs ira pleurer.

Qui pourra réfifter à l'éclat de fes charmes,
 Si, du Froc à la Mitre, & du Berger au Roi,

48 MERCURE DE FRANCE.

Le Luxe fait sentir la force de ses armes ?

L'Homme : l'exemple est-il sa loi ?

Pour calmer nos desirs, voyons ce que nous sommes,

Des oiseaux passagers qu'amène le Printems ;
Leur séjour n'est-il pas, comme celui des hommes,
Fixé pour un nombre d'instans ?

La lueur de nos jours s'éteint en peu d'années ;
Pourquoi donc d'un vain Luxe allumer le flambeau ?

Les fleurs que nous cueillons demain seront fanées ;

Un jour nous conduit au tombeau.

Là s'anéantiront ces superbes Puissances,
Ce faste, ce crédit, ces titres, ces grandeurs :

La Terre engloutira ces hautes Excellences
Comme ces humbles Laboueurs.

Que deviendront alors ces Châteaux magnifiques,
Ces Terres, ces trésors, ces meubles précieux ?

Ils seront dissipés par ces cœurs faméliques
Fiers d'un Luxe pernicieux.

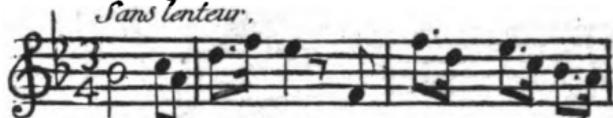
Les vrais Grands, peu jaloux de ce vain étalage

Qui

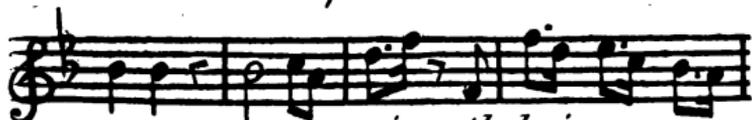
Air, de l'Olympiade.

Sans lenteur.

Mars
1778.



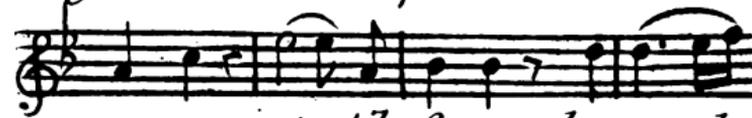
Avec peine un cœur se dé-



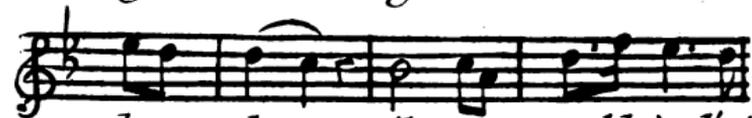
-gage avec peine il bri-se ses



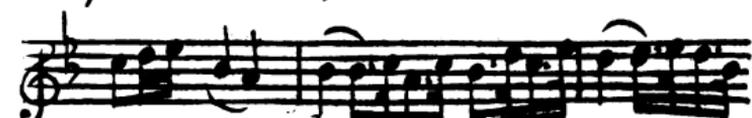
fers; mais s'il quâtte son es-cla-



-vage et s'il forme des nœuds



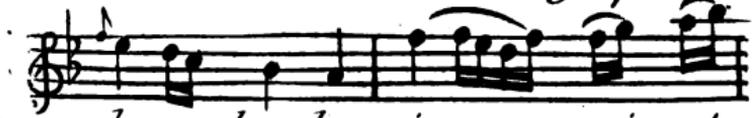
plus chers, il res-semble à l'oi-



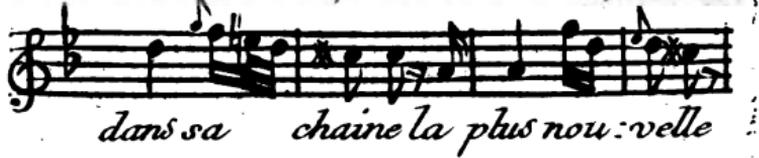
-seau vo:-la



ge qui s'e-



:chape dans les airs qui s'e-



Qui ne brille qu'aux yeux sans échauffer les cœurs,
Préfèrent les plaisirs que savoure le Sage
A l'éclat de ces biens trompeurs.

La raison n'admet point cette pompe frivole
Qui pénètre déjà jusqu'au fond de nos bois
On ne devrait souffrir cette imposante Idole
Que chez les Princes & les Rois.

Quand Plutus nous conduit au Temple des Ri-
cheses,
Il y reçoit l'encens du Luxe & de l'Orgueil ;
On y voit triompher le vice & ses foiblesses,
L'indigence y paroît en deuil.

Dans nos heureux climats où la belle Nature
Étend sur nos besoins sa généreuse main,
Le pauvre n'est-il pas, sans cesse à la torture,
Victime d'un Luxe inhumain?

Si ces riches Seigneurs, esclaves dans les Villes,
Touchés des vrais plaisirs, habitoient nos Ha-
meaux,
Nos Campagnes seroient heureuses & fertiles,
Ils adouciroient nos travaux.

Nos champs sont le théâtre où brille leur sagesse ;
Spectacle attendrissant où leurs cœurs satisfaits

C

50. **MERCURE DE FRANCE,**

D'avoir fait succéder la joie à la tristesse,
S'applaudissent de leurs bienfaits.

Un bonheur si fécond n'est-il pas préférable
Aux stériles plaisirs que le Luxe produit ?
Il est pur & serein comme un jour favorable,
Après une orageuse nuit,

J'en atteste en mes vers cet être né sensible,
Cet esprit bienfaisant, cet homme vertueux :
Oui, ce cœur innocent vit content & paisible
Loin d'un faste tumultueux.

Ce Philosophe humain se borne au nécessaire,
A l'utile, au commode, exempt de vains desirs ;
Consoler ses voisins, soulager leur misère,
Voilà son Luxe & ses plaisirs.

Répétons, en fuyant cette philosophie
Qui conduit les Mortels à la félicité :
Heureux qui fuit le Luxe ou qui le sacrifie
Aux soupirs de l'humanité !

Par M. l'Abbé de Forges.

*ÉPITRE présentée à Monseigneur le
Comte D'ARTOIS, à son passage à
Rochefort, par M. François - Marie
Bourguignon de Saintes.*

O Vous qui partagez vos jours
Entre les Arts & la tendresse,
Prince charmant, dont la jeunesse
Unit aux fruits de la sagesse
Les brillantes fleurs des Amours;
Souffrez qu'une Muse timide,
Idolâtre de la vertu,
Du pur sentiment qui la guide
Vous offre l'hommage ingénu.
Du faste qui vous environne,
Dépouillez l'éclat imposant,
Laissez-moi voir aux pieds du Trône,
Un jeune Héros bienfaisant,
Recevoir la double couronne
Et de la gloire & du talent.
Quand c'est la vertu qui la donne,
Une palme est un beau présent!
Suivez la route glorieuse
Que vous ouvre l'humanité,

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Et que votre ame généreuse
 Cherche le mérite ignoré.
 Dans le Temple de la Victoire,
 Les chastes Filles de mémoire
 Gravent les noms de vos Aïeux ;
 Aussi grand qu'eux par la naissance,
 Vous ferez par la bienfaisance,
 L'amour de nos derniers Neveux,
 Volez, dissipez les nuages
 De l'infortune & du malheur,
 Et que l'époque du bonheur
 Signale à jamais vos voyages.
 Jadis en ces heureux climats,
 Où vous amenez sur vos pas
 Le goût des Arts, de la sagesse,
 Et les plaisirs & l'ailégresse,
 Les lâches Tyrans des Romains
 Parcouroient leurs tristes Provinces,
 Et ne portoient les noms de Princes
 Que pour le malheur des Humains ;
 Mais changeant ces scènes cruelles
 En des jours plus purs, plus sereins,
 Les Trajans & les Marc-Aurèles,
 A-l'amour des vertus fidelles,
 Du monde fixoient les destins :
 Ces hommes, Dieux par la clémence,
 Brissoient l'Autel de la vengeance,
 Et s'en préparoient par leurs mains.

Ah ! c'est dans ces ames sublimes ,
Que vous puisâtes les maximes
Qui vous font aimer des François ;
Sage sans soins & sans étude ,
Votre cœur acquit l'habitude
De perpétuer les bienfaits.
Voyez cette foule empressée ,
Par l'élan de l'amour poussée ,
Se précipiter sur vos pas ;
De ce zèle patriotique ,
L'impulsion trop énergique
Se sent , & ne s'exprime pas.
Que des Conquérens homicides ,
Auprès des cadavres livides ,
Arrachent un laurier sanglant ;
De cet avantage éphémère ,
L'illusion est passagère ,
Et ne vaut pas un sentiment.
Plus heureux & moins sanguinaire ,
Fuyez ce théâtre d'horreurs ,
Laissez au Héros mercenaire
L'exercice de ces fureurs.
Que vous importe une Couronne
Et la pompe qui l'environne ?
Votre Empire est dans notre cœur.
Tendre la main à l'innocence ,
Exister par sa bienfaisance ,
Être aimé , c'est-là le bonheur.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
du Volume de Février 1778.*

LE mot de la première Énigme est *Chapeau*; ceux de la seconde sont les cinq *Supports* qui enveloppent le bouton de *Rose*; & celui de la troisième est la *Poussière*. Le mot du premier Logogryphe est *Pélerin*, où se trouvent *Nil* (Fleuve d'Afrique) *lin*, *pelé*, *lèpre*, *pin*, *perle*, *pire*, *ripe*, *peine*, *père* & *Pène* (Dieu de la Fable); celui du second est *Ardoise*, où l'on trouve *osier*, *ire*, *Io*, *ride*, *ris*, *Roi*, *raie*, *os*, *ris* (plante), *soie*, *air*, *si*, *ré*, *rose*, *or*, *oie*, *Oyse*; & celui du troisième est *Château*, où se trouvent *eau*, *chat*, *chatte* (animaux domestiques), *ache*, *ut*, *chat* (instrument d'Artillerie), *tâche* (sorte d'ouvrage), *chut* (mot dont on se sert pour imposer silence), *tache* (souillure).

É N I G M E.

A MA gloire jadis on dressoit des Autels ;
 Les Rois & leurs Sujets imploroient ma justice.
 Quel contraste odieux ! Les plus vils des mortels ,
 Pour assouvir leur faim , me mènent au supplice :
 Le Carême sur-tout , est un moyen nouveau
 Pour venir dans mon cœur enfoncer le couteau.
 Plus d'un Dévot sur moi commet un déicide ;
 Son appétit , son goût , meuvent son bras perfide :
 Je tombe en frémissant sous ses coups redoublés ,
 De mon corps chancelant les morceaux sont comp-
 tés ;

Mais le cruel aussi , témoin de ma souffrance ,
 Annonce , par ses pleurs , son crime & ma puî-
 sance.

Par M. Pasqueau d'Auxerre.

A U T R E.

LA Terre est mon berceau ;
 En l'air on voit ma tête altière :
 L'Onde est ma bière ,
 Et le feu mon tombeau.

C iv

A U T R E :

TOUJOURS prête, toujours soumise,
 Je te sers, cher Lecteur, en mille endroits divers,
 A table, à la maison, même encor à l'Église.
 Il est peu de pays dans ce vaste Univers
 Où je ne sois fort recherchée :
 On me voit tous les jours, je ne suis pas cachée,
 Dans les Palais des Princes & des Rois.
 Ami Lecteur j'ai souvent une place
 Chez nos Seigneurs comme chez nos Bourgeois,
 Chez nos plus pauvres Villageois,
 Loin de fatiguer je délasse.
 Mais de ceci ne sois pas surpris.
 Il est dans un coin de l'Europe,
 Un Peuple que l'on croit cruel & misantrope,
 Qui m'a toujours traitée avec mépris.
 Pour moi qui, cher Lecteur, te suis toujours fidelle,
 Tu peux venir quand tu voudras,
 Toujours tu me retrouveras.
 Prête, soumise & point rebelle.
 Mais peut-être à présent, Lecteur, je suis à toi.
 C'en est assez, Lecteur, vite devine moi.

*Par M. Cadrés fils, Etudiant en Physique
 au Collège Royal de Villefranche de
 Rouergue.*

A U T R E.

JE suis tantôt noir, tantôt blanc ;
J'ai des veines & point de sang.

Par le même.

L O G O G R Y P H E.

D'UN nombre d'animaux qu'on ne peut conce-
voir,

Combien de fois, Lecteur, par ton fatal pouvoir,

Ai-je été, malgré moi, l'instrument homicide,

Moi qui, pris dans un sens tout-à-fait opposé,

T'ai peut-être, Lecteur perfide,

Agréablement amusé ?

Si par toi cependant ma queue est retranchée,

Tu verras un mois gracieux,

Où la terre, de fleurs nouvellement jonchée,

Forme un aspect délicieux ;

Mais coupes-moi la tête, & d'abord à tes yeux

J'offre une chose, hélas ! bien différente ;

Au lieu d'un mois riant, ce n'est plus qu'une
plante.

E'en est assez, Lecteur, devine si tu peux.

Par le même.

G. v

A U T R E.

Je fixe mon séjour au milieu des Vergers ;
 Dans leurs simples réduits j'amuse les Bergers ;
 Avec moi Lycidas fait sa cour à Glycère ;
 Souvent de mes accens j'attendris la Bergère ;
 De Philis , aux échos , j'annonce la rigueur ;
 De Lycas triomphant , je chante le bonheur ;
 Dans nos bois mon silence annonce la tristesse ,
 Et mes sons font renaître une vive allégresse .
 Retirez de mon corps deux membres seulement ,
 Et vous aurez par ce prompt changement ,
 Un animal monstrueux , mais docile ;
 Du simple Payfan la demeure tranquille ;
 Et ce qui couvre enfin le sauvage séjour
 Que la vertu choisit en désertant la Cour .

A U T R E.

SANS tête , ami Lecteur , je suis un amphibie ; ;
 On trouve en mon entier un principe de vie ;
 Un pied de moins je conduis au salut ;
 Un autre-encor , & je suis au rebut .

Par M. Pasqueau d'Auxerre.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Dictionnaire Universel des Sciences Morale, Economique, Politique & Diplomatique ou Bibliothèque de l'Homme d'État & du Citoyen. Tome II. A Londres; & à Paris, chez Pankoucke, Libraire, rue des Poitevins.

Nous avons rendu compte du premier volume; le second commence au mot *aimer*, & finit au mot *alliage*, d'où l'on peut conjecturer que les matières y sont traitées avec beaucoup d'étendue. Mais les questions intéressantes & utiles, surtout en politique, ne sauroient être discutées avec trop de soin & de détail. Le détail est la pierre de touche des opérations du Gouvernement. Nous avons vu les plus belles spéculations politiques échouer à l'exécution qui en dévoiloit le défaut.

AIMER. On ne traite pas seulement dans cet article, de l'amour du prochain qui doit unir tous les membres de la

60 MERCURE DE FRANCE.

société ; on y insiste particulièrement sur l'amour des peuples pour ceux qui les gouvernent , & de l'amour de ceux-ci pour les peuples : on y fait voir de quelle manière les Rois, les Ministres & les Magistrats doivent aimer le peuple , combien il est de leur intérêt d'aimer le peuple & de s'en faire aimer.

AIR. Les Négociations , l'Histoire , la Législation , les Finances ne sont pas les seuls objets dont s'occupent les Auteurs de ce Dictionnaire. La Médecine , la Physique , les hautes Sciences ont un jour politique , sous lequel on peut les envisager. C'est ce jour politique sous lequel toutes les matières sont présentées , qui distingue cet Ouvrage , & lui donne un mérite précieux aux yeux de l'homme d'Etat & du citoyen. L'Auteur de l'article *Air*, propose les moyens de le purifier, ou du moins d'en diminuer la corruption dans les grandes villes & sur-tout dans Paris. Il se récrie avec raison contre l'élévation excessive des maisons parallèles qui interceptent les rayons du soleil , « de sorte que les » citoyens qui habitent le rez - de » chaussée sont encore dans une espèce

» d'obscurité lorsque le soleil est au
 » plus haut point de l'horizon. Le
 » terrain est précieux, j'en conviens. La
 » santé des hommes l'est-elle moins? Si
 » l'on ne peut pas reculer les maisons
 » pour élargir les rues, on peut du
 » moins défendre d'élever davantage les
 » anciennes, & fixer l'élévation de celles
 » que l'on rebâtit à neuf, suivant la
 » largeur des rues, la situation du terrain,
 » & l'accès qu'il laisse à l'air libre ».

Rien ne seroit plus sage qu'une pareille loi, & celui qui l'a proposée a des droits sur la reconnoissance des Parisiens. Mais, quels sont ceux qui peuvent la faire adopter & veiller à son exécution? Des hommes riches & dès-lors impatiens de le devenir davantage, qui sacrifient à l'accroissement de leurs revenus la santé du peuple, celle de leurs locataires, la leur même; qui confondent dans un même séjour la richesse & l'indigence, & font voir l'opulence logée au premier étage, insultant par son indécente joie, aux gémissemens de la misère reléguée au sixième sous le même toit. Il est beau d'avoir donné ce conseil infructueux. Il est beau d'avoir prédit aux Parisiens le malheur inévitable dont ils sont menacés.

62. MERCURE DE FRANCE.

dans leurs maisons suspendues sur les
eaux ; mais l'Auteur aura le sort de la
Prophétesse Cassandre , les Troyens ne
l'écouteront pas. Mettons cependant sous
les yeux du Lecteur , ces réflexions d'un
ami de l'humanité. « Que font ces
» maisons élevées à grands frais sur plu-
» sieurs ponts de Paris ? elles intercep-
» tent le cours de l'air ; elles concen-
» trent les vapeurs de la rivière , & les
» rendent plus insalubres ; elles forment
» des habitations dangereuses pour la
» sûreté & pour la santé de ceux qui y
» logent. Abattez-les ; aussi-tôt un cou-
» rant d'air sans cesse renouvelé traversera
« cette grande ville d'un bout à l'autre ,
» & emportera avec les vapeurs de la
» seine tout l'air corrompu des rues qui
» aboutissent aux quais. . . . Mais elles
» appartiennent à la Ville , qui en tire
» tous les ans un revenu considérable
» pour la location. . . . Abattez-les : la
» vraie richesse d'une ville consiste dans
» la population , dans l'industrie de ses
» habitans. Sans la force & la santé , que
» deviennent l'industrie & la population ?
» Parisiens imprudens , qui saisissez tous
» les moyens d'altérer de plus en plus
» l'air que vous respirez , le tems vous

» rendra sages , mais à vos dépens ! La
 » seine vous en avertit tous les ans , par
 » les glaçons que les flots poussent avec
 » violence contre les pieds des arches.
 » Vous verrez crouler ces maisons que
 » vous vous obstinez à conserver , &
 » elles enseveliront sous leurs ruines vos
 » habitans & leurs richesses. Leurs dé-
 » combres entassés combleront dans cet
 » endroit le lit de la rivière , dont les
 » eaux reflueront & inonderont une
 » partie de votre ville , avant que vous
 » ayez le tems de leur rendre leur cours
 » naturel »

AIX-LA-CHAPELLE. Cet article est fort
 étendu : on y trouve l'histoire du Traité
 de paix conclu entre la France & l'Es-
 pagne en 1668 ; l'histoire de la paix
 générale de 1748 , ainsi que du Congrès
 & des négociations qui la précédèrent ;
 les articles préliminaires avec le Traité
 général définitif ; les Actes d'accession &
 les protestations des diverses Puissances ;
 & enfin des observations intéressantes
 sur leurs prétentions. Cet article est de
 main de maître.

ALBERONI. Le tableau du ministère

64 MERCURE DE FRANCE.

de cet homme ambitieux qui préféra la gloire affreuse de troubler les Nations, à la gloire tranquille de rendre un peuple heureux, offre de grandes leçons aux Ministres qui seroient tentés de suivre ses traces. On n'y discute pas seulement le mal qu'il fit, mais le bien qu'il auroit pu & dû faire. Il est vrai qu'Alberoni fut comparé aux plus grands hommes d'Etat tant qu'il régna. Dès qu'il fut disgracié, on ne le regarda plus que comme un brouillon qui avoit plus d'audace que de courage, plus de bonheur que de talens, & qui même n'avoit jamais bien connu les grands ressorts de la machine politique de l'Europe.

Nous ne ferons qu'énoncer les articles *Albigois*, espèce d'Hérétiques & de Sectaires contre lesquels il y eut une croisade; *Albon*, Maréchal de Saint-André, favori de François II; *Albornoz*, Écrivain politique; *Albreda*, village assez peuplé sur la côte d'Afrique, où la France possède un comptoir considérable, susceptible d'extension, & qui pourroit devenir un des principaux canaux du commerce François dans ces parages; Jeanne d'*Albret*, Reine de Navarre, mère de Henri IV; *Albuquerque*; *Alcoran*; *Alep*;

Alès, Moraliste Anglois, qui présentent des détails intéressans & instructifs.

ALEXANDRE. On n'a placé dans cet Ouvrage l'histoire de ce Prince, que pour montrer l'influence qu'eurent ses conquêtes sur le sort des peuples dans les âges suivans. Cet article est terminé par un parallèle entre ce Monarque & un Brigand.

« N'est-il pas étrange, dit l'Anglois ;
 » Auteur de cet article, qu'un homme
 » soit honoré comme un Dieu, & qu'un
 » autre soit puni comme un Brigand,
 » pour des actions qui avoient le même
 » motif, & qui ne différoient que par
 » les circonstances ? Cependant il est
 » encore plus étrange que cette seule
 » différence de circonstances ait tou-
 » jours donné tant de force à des pré-
 » jugés absurdes & insensés, & qu'une
 » action qui expose un homme à l'in-
 » famie & à la mort, n'ait besoin que
 » d'être aggravée par quelques degrés de
 » crime de plus, pour faire de ce même
 » homme l'objet de la vénération pu-
 » blique ».

Cette réflexion est développée dans la

comparaison d'Alexandre & de Bagshot,
le Cartouche de l'Angleterre

« Cette manie d'Alexandre me rap-
» pelle une Carte historique , où j'ai vu
» représentés, par des couleurs différentes,
» la naissance , les progrès , le déclin &
» la durée des Empires. L'Empire des
» Grecs y est distingué par une couleur
» d'un rouge foncé , & il n'occupe qu'un
» espace long & étroit ; cependant Ale-
» xandre avoit marqué tout l'espace qui
» est entre la Macédoine & l'Égypte ,
» d'une seule couleur , comme formant
» une seule possession ; mais tous les Royau-
» mes qu'Alexandre avoit réunis pendant
» sa vie , reprirent naissance après sa
» mort , & voulurent être marqués de
» la couleur qui leur appartenoit. Quand
» il s'élève une contestation entre les
» Rois pour quelque contrée particu-
» lière , ceux qui hasardent leur vie pour
» savoir à qui elle sera assignée , ne com-
» bartent , au fond , que pour savoir si
» cette contrée sera marquée de rouge ou
» de bleu. Il est étonnant que les hommes
» souffrent que de pareilles contestations
» soient décidées par une voie aussi
» terrible que celle des armes. »

Suivent les articles *Alexandre-Sévère,*

Empereur Romain, qui, comme dit Lampride, fut donné au genre humain pour le remettre de l'état misérable où l'avoient réduit les Empeteurs précédens; *Alexandre VI*, Pape indigne de la Tiare; *Alexandrie*; *Alexowyna*, Impératrice de Russie.

ALFRED, *Roi d'Angleterre*. Ce Prince fut le premier Législateur d'Angleterre, qui, en composant un Code, daigna se souvenir de l'existence du peuple, & ne pas faire toutes ses Loix en faveur des grands. Dans un siècle d'ignorance & d'erreur, il entrevit la vérité. Dans un siècle de barbarie & d'oppression, il fut juste, & força les hommes à l'être. Si l'on songe à tous les obstacles qu'il lui fallut surmonter, à tous les préjugés qu'il lui fallut détruire, on trouvera que ses Loix, quoique imparfaites, exigeoient plus de génie que le Code le plus parfait dans un siècle éclairé. Malgré ces lumières dont nous nous glorifions, des Loix absurdes, oppressives, partiales subsistent encore, & l'autorité n'ose les attaquer de front.

Puisse l'Ouvrage que nous analysons, & qui présente des vues utiles aux Lé-

gislateurs , en leur faisant voir les monumens de barbarie dont nous sommes encore entourés , les porter à nous en délivrer !

ALGER. Un tableau raccourci du gouvernement & du commerce d'Alger, avec quelques Traités conclus entre cette Puissance, la Hollande, l'Empereur & la France, compose cet article.

Aliéner, Aliénation. On traite de l'aliénation des biens des particuliers, de celle des biens publics de l'Etat, de l'aliénation des Etats même, & de la Souveraineté : on finit par l'examen de cette question importante du Droit public François : « Seroit-il convenable » en France d'aliéner le Domaine de la « Couronne, dans le cas où le besoin » pourroit le requérir ? »

Ali-Ibn-Abbas, favori du Calife Mammoun, & Lieutenant de Police sous ce Prince ; d'*Allais*, Auteur du Roman politique, intitulé les *Sévarambes*; *Al-légeance*. On lira ces articles avec plaisir; mais les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de nous y arrêter. Nous ne dirons même qu'un mot de l'article *Al-*

Allemagne, qui occupe plus de trois cens pages. Il est divisé en plusieurs sections. La première contient une description géographique & politique de cette vaste contrée : situation, étendue, division, température du climat, productions naturelles, commerce intérieur & extérieur, population, &c. La seconde section traite du Droit public, des Loix, des Constitutions, du Gouvernement civil & des Intérêts politiques de l'Allemagne. La troisième offre l'état actuel des monnoies des différens États de l'Empire Germanique. Suit un Abrégé de l'histoire d'Allemagne, qui nous a paru réunir le mérite de l'exactitude à celui de la précision. Les Auteurs avoient un bon guide à suivre dans l'excellent abrégé chronologique de l'histoire & du Droit public d'Allemagne de M. Pfeffel, & nous avons cru remarquer qu'ils en avoient souvent profité.

ALLIAGE. Est le dernier article de ce Volume. L'administration des monnoies est un objet si important, qu'on ne fau-
roit trop inviter ceux qui en sont chargés, à se donner toutes les connoissances relatives à cette partie des finances, & qu'ils

70 MERCURE DE FRANCE.

négligent trop souvent, dédaignant, par une vaine délicatesse, des détails qu'ils renvoient aux Manouvriers. Il est de fait que les opérations du monnoyage ont une connexion essentielle avec les loix & les réglemens qui concernent les monnoies, ou plutôt celles-là servent de base à ceux-ci: elles en indiquent l'esprit & les motifs. Leur connoissance est donc nécessaire aux Directeurs, pour prévenir ou corriger les abus qui s'y glissent fréquemment, ainsi qu'aux Juges, pour connoître & juger sainement des crimes qui s'y commettent. Voilà ce qui autorise les détails dans lesquels on entre ici sur l'alliage dans les monnoies & dans les ouvrages d'or & d'argent. Nous renvoyons le Lecteur au Livre même. Nous rendrons compte du Tome III, qui paroît.

Journal des Causes célèbres, &c. pour lequel on souscrit chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon; 12 vol. par an. Prix, 18 liv. pour Paris, & 24 liv. pour la Province, franc de port.

Depuis la Table des quatre premières

années de cet Ouvrage périodique, que nous avons annoncée au mois de Novembre dernier, il a paru quatre volumes qui renferment des Causes très-curieuses, & qui méritoient d'entrer dans ce Recueil, qui devient chaque jour plus intéressant.

Le premier de ces volumes contient 5 Causes. La première est une Question d'État, sur une jeune Demoiselle qui reclamoit des alimens.

La seconde est la demande d'un Nègre & d'une Nègresse qui reclamoient leur liberté contre un Juif,

La troisième est une fausse accusation de prévarication faite contre un Juge.

La quatrième est l'affaire de *Poinfinet*, pour une montre.

Et la cinquième est une demande en réparation formée par un Ecclésiastique, contre les Auteurs de propos calomnieux répandus contre ses mœurs.

Le second Volume contient la fameuse Affaire de la Dame d'Oppy, dont tous les Papiers publics ont parlé dans le tems. Les détails en sont aussi bizarres qu'intéressans.

Le troisième Volume est composé de deux Affaires. La première est celle des

72 MERCURE DE FRANCE.

Habitans de l'Isle de Noirmoutier, dont l'existence présente un phénomène étonnant; & la seconde est celle d'un Libraire accusé d'avoir vendu des Livres défendus.

Le quatrième Volume contient trois Causes. La première est l'Histoire du Procès fameux du Lord Comte Fevvers, condamné par la Chambre des Pairs d'Angleterre., à être pendu : la seconde est un Rapt de séduction ; & la troisième est l'Affaire des Habitans du Montjura , au sort desquels M. de Voltaire a pris tant d'intérêt.

On peut juger par la variété qui règne dans ce Journal, qu'il se continue avec succès , & qu'il formera , dans la suite , une des Collections de Jurisprudence les plus curieuses & les plus piquantes.

On délivre tous les Volumes qui ont paru , au prix de la Souscription ; mais on n'en vend aucun séparé.

On souscrit chez Lacombe , & chez M. Désessarts , Avocat , rue de Verneuil , près la rue de Poitiers.

Le prix de la Table annoncée , est de 3 liv.

Histoire

Histoire Naturelle , générale & particulière, servant de suite à l'Histoire des Animaux Quadrupèdes. Par M. le Comte de Buffon , Intendant du Jardin & du Cabinet du Roi , de l'Académie Française , & de celle des Sciences , &c. Supplément ; Tomes cinquième & sixième. in-12. A Paris , de l'Imprimerie Royale. 1778. Chez Pankoucke , rue des Poitevins.

Ces deux nouveaux volumes renferment des additions essentielles à plusieurs articles importans de l'histoire des Quadrupèdes. Le Tome cinquième commence par un article assez étendu sur les animaux *mulets* ou d'espèce mixte , en général ; particulièrement sur ceux à qui cette dénomination appartient en propre , & qui proviennent de l'union de l'espèce du cheval & de celle de l'âne. M. de Buffon distingue , comme on va le voir , cette espèce mêlée en deux classes : « En conservant le nom de *Mulet* , dit-il , à l'animal qui provient de l'âne & de la jument , nous appellerons *Bardeau* celui qui a le cheval pour père & l'ânesse pour mère. Personne n'a , jusqu'à présent , observé les diffé-

D

74 MERCURE DE FRANCE.

» rences qui se trouvent entre ces deux
» animaux d'espèces mêlées. C'est
» néanmoins l'un des plus sûrs moyens
» que nous ayons pour reconnoître &
» distinguer les rapports de l'influence du
» mâle & de la femelle dans le produit
» de la génération. . . .

» Le bardeau est beaucoup plus petit
» que le mulet ; il paroît donc tenir de
» sa mère l'ânesse, les dimensions du
» corps ; & le mulet beaucoup plus grand
» & plus gros que le bardeau, les tient
» également de sa jument sa mère : la
» grandeur & la grosseur du corps pa-
» roissent donc dépendre plus de la mère
» que du père dans les espèces mêlées.
» Maintenant, si nous considérons la
» forme du corps, ces deux animaux,
» vus ensemble, paroissent être d'une
» figure différente ; le bardeau a l'enco-
» lure plus mince, le dos plus tran-
» chant, en forme de dos de carpe, la
» croupe plus pointue & avalée ; au lieu
» que le mulet a l'avant-main mieux
» fait, l'encolure plus belle & plus
» fournie, les côtes plus arrondies, la
» croupe plus pleine & la hanche plus
» unie. Tous deux tiennent donc plus
» de la mère que du père, non-seule-

» ment pour la grandeur, mais aussi pour
 » la forme du corps. Néanmoins il n'en
 » est pas de même de la tête, des mem-
 » bres & des autres extrémités du corps.
 » La tête du bardeau est plus longue &
 » n'est pas si grosse à proportion que
 » celle de l'âne, & celle du mulet est
 » plus courte & plus grosse que celle du
 » cheval. Ils tiennent donc, pour la forme
 » & les dimensions de la tête, plus du
 » père que de la mère. La queue du
 » bardeau est garnie de crin à peu-près
 » comme celle du cheval; la queue du
 » mulet est presque nue comme celle de
 » l'âne; ils ressemblent donc encore à
 » leur père par cette extrémité du corps;
 » les oreilles du mulet sont plus longues
 » que celles du cheval, & les oreilles du
 » bardeau sont plus courtes que celles de
 » l'âne: ces autres extrémités du corps
 » appartiennent donc aussi plus au père
 » qu'à la mère. Il en est de même de
 » la forme des jambes, le mulet les
 » a sèches comme l'âne, & le bardeau
 » les a plus fournies: tous deux ressem-
 » blent donc par la tête, par les membres
 » & par les autres extrémités du corps,
 » beaucoup plus à leur père qu'à leur
 » mère ».

Dij

M. de Buffon annonce qu'on est parvenu, dans ces dernières années, à s'assurer de la possibilité d'unir la louve & le chien; union qu'il avoit lui-même tentée précédemment sans succès; & qu'en conséquence il avoit cru devoir regarder comme très-difficile à produire, du moins dans ces climats. Cet accouplement a cependant eu lieu en 1773 à Namur, par les soins de M. le Marquis de Sprontin-Beaufort, qui en a lui-même donné le détail au Plin François, par une lettre du 14 Juillet de la même année. La louve a mis bas quatre petits, trois mâles & une femelle; ce qui donne occasion à M. de Buffon de remarquer que le nombre des mâles est fort supérieur à celui des femelles dans tous les animaux mûlets. « Le nombre » des mâles, dit-il, dans ceux que » j'ai obtenus du bouc & de la brebis, est comme sept sont à deux; dans » ceux du chien & de la louve, ce » nombre est comme trois sont à un, & » dans ceux du chardonneret & de la serine, comme seize sont à trois. Il » paroît donc presque certain que le » nombre des mâles, qui est déjà plus » grand que celui des femelles dans les

» espèces pures , est encore bien plus
 » grand dans les espèces mixtes. Le
 » mâle influe donc , en général , plus
 » que la femelle , sur la production ,
 » puisqu'il donne son sexe au plus grand
 » nombre , & que ce nombre des mâles
 » devient d'autant plus grand , que les
 » espèces sont moins voisines. Il doit en
 » être de même des races différentes ;
 » on aura en les croisant , c'est-à-dire ,
 » en prenant celles qui sont les plus
 » éloignées , on aura , dis-je , non-
 » seulement de plus belles productions ,
 » mais des mâles en plus grand nombre.
 » J'ai souvent tâché de deviner pourquoi ,
 » dans aucune Religion , dans aucun
 » Gouvernement , le mariage du frère &
 » de la sœur n'a jamais été autorisé. Les
 » hommes auroient-ils reconnu , par
 » une très - ancienne expérience , que
 » cette union du frère & de la sœur étoit
 » moins féconde que les autres , ou pro-
 » duisoit - elle moins de mâles & des
 » enfans plus foibles & plus mal faits ?
 » Ce qu'il y a de sûr , c'est que l'inverse
 » du fait est vrai ; car on fait , par des
 » expériences mille fois répétées , qu'en
 » croisant les races au lieu de les réunir ,
 » soit dans les animaux , soit dans

78 MERCURE DE FRANCE.

« l'homme, on ennoblit l'espèce, &
« que ce moyen seul peut la maintenir
« belle, & même la perfectionner ».

Dans le même article, M. de Buffon cite l'exemple d'une mule qui a mis bas un muleton dans l'Isle de Saint-Dominique en 1769, & en conclut que l'espèce des mulets n'est pas absolument inféconde; mais que ces animaux, ainsi que tous ceux d'espèces mêlées, tenant de deux natures, sont en général moins féconds, parce qu'ils ont moins de convenances entr'eux qu'il n'y en a dans les espèces pures; & que cette infécondité est d'autant plus grande, que la fécondité naturelle des parens est moindre. « Dès
« lors, ajoute-t-il, si les deux espèces
« du cheval & de l'âne, peu fécondes
« par elles-mêmes, viennent à se mêler,
« l'infécondité primitive, loin de dimi-
« nuer dans l'animal métis, ne pourra
« qu'augmenter; le mulet sera non-seule-
« ment plus infécond que son père & sa
« mère, mais peut-être le plus infécond
« de tous les animaux métis, parce que
« toutes les autres espèces mêlées
« dont on a pu tirer du produit, telles
« que celles du bouc & de la brebis, du
« chien & de la louve, du chardonneret

» & de la serine, &c. font beaucoup
 » plus fécondes que les espèces de l'âne
 » & du cheval ».

Ces observations conduisent M. de Buffon à donner une table des rapports de la fécondité des différentes espèces d'animaux ; il remarque que cette fécondité semble être à-peu-près en raison inverse de la grandeur des espèces. Il n'y a guère que le cochon qui fasse une exception bien marquée à cette règle.

L'addition à l'article du cheval renferme des particularités intéressantes. En Ukraine, & chez les Cosaques du Don, les chevaux vivent errans dans les campagnes. « On a fait, dit M. de Buffon, » sur ces troupes de chevaux abandonnés, » pour ainsi dire à eux-mêmes, quelques » observations qui semblent prouver que » les hommes ne sont pas les seuls qui » vivent en société, & qui obéissent de » concert au commandement de quel- » qu'un d'entr'eux. Chacune de ces trou- » pes de chevaux a un cheval - chef qui » la commande, qui la guide, qui la » tourne & range quand il faut marcher » ou s'arrêter ; ce chef commande aussi » l'ordre & les mouvemens nécessaires » lorsque la troupe est attaquée par les.

30 MERCURE DE FRANCE.

» voleurs ou par les loups. Ce chef est
» très-vigilant & toujours alerte ; il fait
» souvent le tour de sa troupe ; & si
» quelqu'un de ses chevaux sort du rang
» ou reste en arrière, il court à lui, le
» frappe d'un coup d'épaule & lui fait
» prendre sa place. Ces animaux, sans
» être montés ni conduits par les hom-
» mes, marchent en ordre à peu-près
» comme notre cavalerie. Quoiqu'ils
» soient en pleine liberté, ils paissent en
» files & par brigades, & forment dif-
» férentes compagnies sans se séparer ni
» se mêler. Au reste, le cheval-chef
» occupe ce poste, encore plus fatigant
» qu'important, pendant quatre ou cinq
» ans ; & lorsqu'il commence à devenir
» moins fort & moins actif, un autre
» cheval, ambitieux de commander, &
» qui s'en sent la force, sort de la troupe,
» attaque le vieux chef, qui garde son
» commandement s'il n'est pas vaincu,
» mais qui rentre avec honte dans le gros
» de la troupe s'il a été battu, & le
» cheval victorieux se met à la tête de
» tous les autres, & s'en fait obéir ».

On lira avec plaisir les détails suivans
sur le Carcajou d'Amérique, que M.
de Buffon croit être le même animal que

le Glouton d'Europe. Cet animal « se
 » couche & dort dès qu'il voit le jour,
 » & s'éveille à l'approche de la nuit;
 » alors il est d'une vivacité extraordi-
 » naire. Il grimpe avec une grande faci-
 » lité, & furete par-tout. Il arrache
 » tout ce qu'il trouve, soit en jouant,
 » soit en cherchant des insectes, sans
 » cela on pourroit le laisser en liberté;
 » & même, avant d'être en France, on
 » ne l'attachoit pas du tout; il sortoit &
 » alloit où il vouloit pendant la nuit, &
 » le lendemain matin on le retrouvoit
 » toujours couché à la même place. On
 » vient à bout de l'éveiller en l'excitant
 » pendant le jour; mais il semble que
 » le soleil ou sa réverbération l'effraye
 » ou le suffoque. Il est assez caressant,
 » sans cependant être docile; il fait seu-
 » lement distinguer son maître & le
 » suivre. Il boit de tout, de l'eau, du
 » café, du lait, du vin & même de
 » l'eau-de-vie, sur-tout s'il y a du sucre,
 » & il en boit jusqu'à s'enivrer, ce qui
 » le rend malade pendant plusieurs jours.
 » Il mange aussi de tout indistinctement,
 » du pain, de la viande, des légumes,
 » des racines, principalement des fruits.
 » On lui a donné long-tems pour nour-

82 MERCURE DE FRANCE.

» riture ordinaire du pain trempé de lait,
» des légumes & des fruits. Il aime pas-
» sionnément les odeurs, & est très-
» friand de sucre & de confitures.

» Il se jette sur les volailles, & c'est
» toujours sous l'aile qu'il les saisit; il
» paroît en boire le sang, & il les laisse
» sans les déchirer; quand il a le choix,
» il préfère un canard à une poule, &
» cependant il craint l'eau. Il a différens
» cris; quand il est seul pendant la nuit,
» on l'entend très-souvent jeter des sons
» qui ressemblent assez, en petit, à
» l'aboiement d'un chien, & il com-
» mence toujours par éternuer. Quand
» il joue, & qu'on lui fait du mal, il
» se plaint par un petit cri pareil à celui
» d'un jeune pigeon. Quand il menace,
» il siffle à peu-près comme une oie;
» quand il est en colère, ce sont des
» cris confus & éclatans. Il ne se met
» guère en colère que quand il a faim;
» il tire une langue d'une longueur dé-
» mesurée lorsqu'il baille ».

Nous terminerons cet extrait par
une description de la giraffe que M.
de Buffon rapporte d'après un Anonyme
Hollandois. « La giraffe est l'animal le
» plus beau & le plus curieux que l'Af-

» frique produise ; il a vingt-cinq pieds
 » de longueur , du bout de la tête à la
 » queue. On lui a donné le nom de *Cha-*
 » *meau-Léopard* , parce qu'il a quelque
 » ressemblance au chameau par la forme
 » de sa tête , par la longueur de son cou ,
 » &c. & que sa robe ressemble à celle
 » des léopards par les taches dispersées
 » aussi régulièrement. On en trouve à
 » quatre-vingt lieues du Cap de Bonne-
 » Espérance , & encore plus communé-
 » ment à une profondeur plus grande.
 » Cet animal a les dents comme les cerfs ;
 » ses deux cornes sont longues d'un
 » pied : elles sont droites & grosses
 » comme le bras , garnies de poil &
 » comme coupées à leurs extrémités. Le
 » cou fait au moins la moitié de la lon-
 » geur du corps , qui , pour la forme ,
 » ressemble assez à celui du cheval. La
 » queue seroit aussi assez semblable ,
 » mais elle est moins garnie de poil que
 » celle du cheval. Les jambes ressemblent
 » assez à celles d'un cerf ; les pieds sont
 » garnis de sabots très-noirs , obtus &
 » écartés. Quand l'animal saute , il lève
 » ensemble les deux pieds de devant , &
 » ensuite les deux de derrière , comme
 » un cheval qui auroit les deux jambes

84 MERCURE DE FRANCE.

» de devant attachées ; il court mal &
» de mauvaise grâce : on peut très-aisé-
» ment l'attraper à la course. Il porte
» toujours la tête très-haute & ne se
» nourrit que des feuilles des arbres , ne
» pouvant paître l'herbe à terre , à cause
» de sa trop grande hauteur. Il est même
» forcé de se mettre à genoux pour boire.
» Les femelles sont en général d'un fauve
» plus claire , & les mâles d'un fauve
» brun. Il y en a aussi de presque blancs ,
» les taches sont brunes ou noires ».

Les figures de ces deux volumes sont en grand nombre & très-variées. On verra avec plaisir , vers la fin du sixième volume , celles de l'hippopotame & de la giraffe , les deux animaux peut-être les plus grands de l'Afrique , puisque la giraffe , suivant la description qu'on vient de lire , a vingt-cinq pieds de longueur ; & que M. le Chevalier de Bruce , célèbre voyageur Anglois , assure avoir vu dans l'intérieur de l'Afrique des hippopotames qui avoient au moins vingt pieds de long : on peut juger par-là de l'énorme volume de cet animal , qui est à proportion très-gros & très-massif.

Recherches Historiques & Géographiques.

M A R S. 1778. 85
sur le Nouveau-Monde ; par M. Scherer, Pensionnaire du Roi, employé aux affaires étrangères, Membre de plusieurs Académies, &c. in-8°. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Écrivains.

Depuis long-tems on cherche à deviner quelle a été l'origine des habitans du Nouveau Monde, & l'on a divers Ouvrages sur cet objet. M. Scherer s'est mis sur les rangs ; son systême est appuyé de preuves si neuves & si frappantes, qu'il sera sans doute favorablement accueilli. Il examine d'abord divers passages de l'Antiquité, par lesquels il paroît que les Phéniciens & les Carthaginois avoient découvert l'Amérique, par le même hasard, peut-être, qui y avoit conduit l'Espagnol Sanchez de Huelva, qui laissa à Colomb le Journal de ses voyages, & ces Islandois qui découvrirent, au dixième siècle, une des côtes septentrionales de l'Amérique.

L'Auteur des recherches ne fait nul usage de la preuve que l'on peut tirer du rapport des langues d'Amérique avec celles de l'ancien Continent ; il s'attache à faire voir, par nombre d'autres rap-

88 MERCURE DE FRANCE.

ports, que l'Amérique doit sa population à des Colonies venues de l'ancien Continent.

Tels sont ceux que lui fournissent les dogmes, les mœurs & les coutumes qui sont en usage dans toutes ces contrées : 1°. La doctrine d'un bon & d'un mauvais principe : 2°. L'ordre de succession particulier à certains Etats : 3°. Les coutumes observées dans les obsèques : 4°. L'épreuve du fer chaud : 5°. L'usage de se faire couper ou raser les cheveux en signe de deuil : 6°. La destruction des cabanes après la mort de leurs maîtres : 7°. Les maris allités à cause de l'accouchement de leurs femmes : 8°. Les flèches servant à désigner une guerre ou quelque révolte : 9°. Les figures cousues au visage & sur le corps : 10°. Le dépouillement du crâne des ennemis tués dans le combat : 11°. Les vieillards & les malades mis à mort : 12°. Le mépris de la virginité : 13°. Les épreuves de convenance avant le mariage : 14°. L'adoration du feu sacré & du soleil : 15°. Les Magiciens respectés.

Passant à des usages plus particuliers, notre Auteur montre ensuite les rapports qu'offrent les coutumes des Péruviens,

& celles des Chinois, & celles des Américains orientaux & des Africains occidentaux.

Il en trouve les causes dans l'habileté des Phéniciens & des Carthaginois relativement à la navigation, & il présume que lorsque les Romains eurent détruit la République de Carthage, une partie de ceux qui la composoit, se réfugièrent avec ce qu'ils purent emporter, dans ces contrées dont ils s'étoient réservés la connoissance comme d'un asyle assuré dans des événemens aussi malheureux.

Après avoir fait usage des découvertes que les Russes ont faites en allant du Kamtschatka en Amérique, l'Auteur rapporte des observations infiniment curieuses, qui démontrent que l'Amérique septentrionale a été unie au Continent de l'Asie septentrionale, & que les Isles multipliées qui sont actuellement entre ces deux Contrées, & dont le nombre diminue sensiblement, sont les débris d'un ancien pays qui servit de passage aux Tatars & aux autres Peuples du nord de l'Asie, pour se transporter dans l'Amérique. On y voit en même-tems les rapports entre les habitans de l'Amérique septentrionale & ceux de l'Asie

§§ MERCURE DE FRANCE.

septentrionale ; & l'on observe que ces premiers possèdent diverses choses qu'ils n'ont pu se procurer que par l'Asie septentrionale , ce qui rend cet article aussi neuf que piquant.

Quant à l'objection tirée de la différence de couleur entre tous les habitans du globe , notre Auteur démontre fort bien que cette différence est l'effet de plusieurs circonstances extérieures qui produisent nécessairement , à la longue , ces variétés , & qui influent jusques sur la figure.

Il traite avec autant d'habileté la question relative à l'origine des animaux de l'Amérique , & passe ensuite à la réfutation de diverses erreurs qui se sont glissées dans les derniers tems sur ces mêmes objets. C'est là qu'on voit un passage très-curieux de Confucius sur l'état des premiers Peuples , & sur la promesse d'un Sauveur.

Cet Ouvrage se termine par une table polyglotte de mots Scytes , Tatares , Tangutains , Chinois , Kalmaks , Mongoles , Thand-Zhures & Lamutes , & qui prouve que les Chinois ne sont point Tatares d'origine , ni d'aucune Contrée de l'Asie septentrionale.

Ces recherches sont suivies du fameux passage de Platon sur l'Isle Atlantique, & de remarques sur la véritable longitude du Kamtschatka, & sur la Carte qui contient la route de Jakuzk au Port d'Ochozk, & dont cet Ouvrage est enrichi, de même que du portrait de Confucius d'après une petite statue Chinoise, où ce Législateur est représenté dans une espèce de gondole, & de quelques Médailles Chinoises très-remarquables.

On trouve à la fin des recherches, un essai sur les rapports des mots entre les langues du Nouveau-Monde & celles de l'ancien, par l'Auteur du Monde primitif. Cet essai fut fait à la sollicitation de M. Scherer, Auteur des recherches sur le Nouveau-Monde, & qui soupçonnoit qu'on devoit trouver quelques rapports entre les langues du nouveau-monde & celles de l'ancien, si les Nations qui ont peuplé ces divers continens avoient en effet une origine commune. L'Auteur du Monde primitif ne put se refuser aux vues de son ami, sur un objet d'ailleurs si conforme à ses principes : il en a résulté une assez longue dissertation, qui contient des rapports aussi nombreux que remarquables entre diverses langues de

l'Amérique & celles de l'ancien monde. Les langues Américaines qui passent ici en revue, sont celles, 1°. des Esquimaux & des Groënlandois, 2°. des divers Peuples du Canada, 3°. des Caraïbes & des Galibis, 4°. des Abenakis, 5°. des Virginiens, 6°. des Pensylvaniens, 7°. des Méxicains, 8°. des Péruviens, & 9°. des Isles de la mer du Sud. On voit dans ce dernier article le récit historique d'une épreuve unique à laquelle M. Banks mit l'Auteur, à son retour de l'Isle de *Taïti* ou d'*Otahitée*.

Entre les résultats particuliers auxquels conduisent les rapports nombreux que contient cet essai, tels, qu'on a souvent élevé des systèmes intéressans sur des rapports moins nombreux & moins sensibles, on voit entre ces résultats, dit-il, que les Esquimaux & les Groënlandois ont une même origine; que toutes les langues du Canada, & en quelque sorte toutes celles de l'Amérique septentrionale, descendent d'une même, de celle des Algonquins; & que les Galibis & les Caraïbes sont des branches d'une même Nation, venue de l'intérieur de l'Amérique septentrionale. La langue du Mexique offre des rapports non moins frap-

sans avec les autres, sur-tout relativement aux pronoms, qui y sont les mêmes que ceux des Virginiens & des Algonquins, & des langues Orientales; en sorte qu'il est à présumer que les Mexicains eurent une origine commune avec les peuples de l'Amérique septentrionale.

Quant aux Isles de la mer du Sud, leurs rapports nombreux avec la langue Malaye, démontrent qu'elles ont été peuplées par l'Asie méridionale, tandis que le Chili & le Brésil doivent avoir été peuplés par l'Afrique occidentale, les langues de ces deux contrées ayant un caractère absolument différent des autres langues de l'Amérique, & très-conforme à celui des langues de l'Afrique occidentale.

Cette masse de rapports augmente celle des lumières, puisqu'on n'avoit aucune idée de rien de pareil; & l'on doit desirer d'autant plus que le savant Auteur du Monde primitif puisse achever son Ouvrage.

L'Énéide, Opéra François, pour être représenté quand il sera en état; suivi d'*Arnide à son Tailleur*, Héroïde.
A Londres, & se trouve à Paris chez

92 MERCURE DE FRANCE.

J. F. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint-Germain, & chez les Marchands de nouveautés. 1778.

Cet Ouvrage est une plaisanterie sur notre Opéra moderne. L'Auteur s'y est amusé à resserrer en cinq actes toute l'action de l'Énéide. Cette espèce d'Opéra, moitié sérieux, moitié burlesque, est écrit, d'un bout à l'autre, en petits vers négligés, de sorte que ce n'est presque, comme le dit très bien l'Auteur lui-même, qu'une Ariette perpétuelle. Mais il offre, comme on peut bien le penser, une multiplicité fort variée d'incidens, de coups de théâtre, de danses & de divertissemens. Le tout est précédé d'un *Discours sur l'Opéra François*, où, sur un ton léger & caustique, on persifle à la fois l'Opéra, la Musique moderne & le Public. « Malgré tous les » obstacles, dit l'Auteur, qui devroient » dégoûter un homme sensé d'entre- » prendre un Opéra, je me suis permis » d'en esquisser un, & j'ai bien voulu » y consacrer une semaine entière de » mon loisir, en n'y mettant aucun genre » de prétention, & cherchant seulement

» à le faire comme les autres. J'en ai
 » composé la plus grande partie en me
 » promenant dans les rues à pied ou en
 » voiture, & sans Dictionnaire de rimes...
 » Je me suis imaginé qu'un Public in-
 » constant, qui ne court qu'après l'amu-
 » sement, aime les tableaux mouvans
 » & les événemens rapides. J'ai donc dû
 » croire qu'ils se trouveroient plus sou-
 » vent dans un Poëme Épique, qu'ail-
 » leurs; c'est une marche que j'ai espéré
 » tracer à ceux de nos Orphées qui
 » voudront se distinguer dans la carrière
 » lyrique. L'Iliade, l'Odyssée, la Heu-
 » riade fourniront des sujets du plus
 » grand effet. . . . L'on pourroit même,
 » s'il étoit permis, choisir des sujets res-
 » pectables, tels que Jephthé, si bien
 » traité par l'Abbé Pellegrin, & nombre
 » d'autres. Le Public, dans des jours de
 » recueillement, verroit avec plaisir re-
 » présenter la délivrance des Hébreux,
 » le Jugement dernier, l'Apocalypse,
 » & d'autres Drames imposans qu'on ne
 » voit que sur des images muettes. Je
 » m'applaudirai de bon cœur, si ce genre
 » de composition devient capable de ra-
 » nimer notre Opéra débile, énérvé, &
 » presque paralytique de la ceinture en
 » haut,

94 MERGURE DE FRANCE.

» J'ai été forcé d'employer plus de
» paroles que je n'en voulois ; mais elles
» étoient absolument nécessaires pour
» préparer & expliquer les événemens
» ou les situations : le Spectateur , quoi-
» qu'intelligent , ne peut pas tout de-
» viner , & il faut un peu l'aider. Un
» Opéra par signes risque d'être obscur...
» Quant à la forme des vers , j'ai choisi
» la plus courte : moins on emploie de
» paroles , moins il y en a de mauvaises ,
» & moins on fournit de matière à criti-
» quer. Par rapport aux rimes , je me
» suis vu obligé de me servir de celles
» qui sont consacrées à la Poésie lyri-
» que : ce sont les enfans de la maison
» auxquels on doit des égards. Quinault
» les a épuisées dès son premier Opéra ,
» & ses successeurs n'ont fait depuis que
» les retourner , les ressasser , &c.

» J'invite quelque Musicien désœuvré
» & bien intentionné , à réchauffer des
» charmes de son art mon Drame arabu-
» latoire ; il trouvera l'occasion de faire
» briller la diversité de ses talens en tout
» genre. Il est difficile de rassembler plus
» de morceaux sublimes & disparates.
» En effet , quel autre Poème peut
» fournir , sans contrainte , des jeux scéni-

» ques de différentes espèces, des fêtes
 » galantes, une chasse, un orage, une
 » bergerie, un sommeil, des songes
 » tristes & gracieux, des furies, un sa-
 » crifice, des conjurations, un embrâ-
 » sement, une tempête, des expiations,
 » un incendie, la pluie, la grêle, le ton-
 » nerre, des ombres, des *incantations*,
 » les Enfers, les Euménides, Caron, Cer-
 » bère, Alecton, une entrée d'Ambassa-
 » deurs, des Bacchantes, Vénus & les
 » Grâces, les Nymphes de la mer, une
 » intrigue d'amour; une bataille, un
 » duel, un triomphe, un mariage, une
 » apothéose, des danses & des ariettes
 » perpétuelles? Voilà assurément matière
 » à diversifier ses tableaux, & à les ren-
 » dre aussi frappans que pittoresques. J'ai
 » lieu d'espérer que l'émulation de quel-
 » que habile Compositeur sera excitée,
 » & que sa propre gloire l'invitera à
 » revêtir ma Muse d'un habit sonore &
 » brillant: je lui abandonne ma part des
 » honoraires; sur-tout que ce nouvel
 » Amphion n'épargne pas le bruit; je
 » l'invite à doubler les contre-basses, les
 » timbales, les trompettes & les cors-
 » de-chasse. L'on assourdit les Soldats
 » qu'on veut mener au combat; il faut

96 MERCURE DE FRANCE.

» donc inspirer un enthousiasme harmo-
» nique, qui, en fouettant le sang,
» transporte le Spectateur hors de lui-
» même, au point de ne plus rien en-
» tendre : voilà le comble & la magie de
» l'art ».

L'Héroïde d'*Armide à son Tailleur*,
qui termine la Brochure, est une satire
assez vive contre la nouvelle Musique
d'Armide. On va voir, dans les vers
suivans, comme l'Auteur définit cette
Musique. C'est Armidé qui parle :

Pendant près de cent ans, j'ai joui de ma gloire.
Vêtue à la Françoisé, on m'admettoit par-tout ;
L'on croyoit voir en moi le modèle du goût.
Faut-il donc qu'un habit Italico-Tudesque,
Vienne rendre aujourd'hui ma figure grotesque,
Et qu'on ose changer mes sons affectueux,
En un chaos de chants aigus, laborieux ?
Mes sens sont révoltés de votre psalmodie ;
Vous chantez, vous criez avec monotonie ;
Et si l'expression s'en mêle quelquefois,
Vous la déshonorez par l'âcreté des voix.

Si les Dindons glouffans font entr'eux *gloux, gloux,*
gloux,

Le tendre Rossignol a des accens plus doux, &c.

Eulalie,

Eulalie, ou *les préférences amoureuses* ;
 Drame en cinq Actes , présenté aux
 Comédiens François ordinaires du
 Roi , & par eux refusé. A la Haye ,
 & se trouve à Paris , chez Couturier
 fils , Libraire , quai des Augustins.
 1777. in-8°. Prix 1 liv. 10 sols.

Le Colonel de Saint-Hilaire, Officier de fortune , est amoureux d'Eulalie , d'une des quatre filles du Baron & de la Baronne d'Ivremont. La Baronne est une vieille folle qui tombe dans des vapeurs effroyables chaque fois qu'il fait du vent , & qui s'est entêtée d'un certain Comte de Rufauzair , qu'elle préféreroit pour son gendre , parce qu'il vient la désennuyer en faisant sa partie de Wist. Ce Comte de Rufauzair est un jeune fat hypocrite , qui ne s'introduit dans les familles que pour y semer le trouble , & dont le faux mérite est parvenu déjà à gagner le cœur d'Eulalie. Eulalie est une petite coquette , qui au fond a plus de goût pour Rufauzair que pour Saint-Hilaire , mais qui fait croire à ce dernier qu'elle l'aime , parce qu'elle le destine pour son épouseur. Saint-Hilaire,

E

98 MERCURE DE FRANCE.

qui entrevoit tout ce manége , mais qui ne peut s'empêcher d'aimer Eulalie , est vivement jaloux de Rufauzair. Il est indigné de plusieurs *préférences amoureuses* que ce dernier reçoit ; mais sur-tout de ce qu'Eulalie , après avoir donné à sentir à son rival un bouquet qu'elle tenoit à la main , lui a refusé la même faveur. Il exige envain de son infidelle que le Comte soit congédié ; ce jeune Petit-Maître est trop nécessaire pour charmer les vapeurs de la vieille Baronne. Enfin , transporté de jalousie , il l'attend à la sortie de la maison du Baron d'Ivremont , & lui fait mettre l'épée à la main. Rufauzair recoit une légère égratignure , & rentre dans la maison , où la Baronne , ses filles , une Présidente leur cousine , toutes les femmes enfin s'empressent autour de lui pour le panser , en vomissant des injures contre Saint-Hilaire. Le Baron même , homme franc & honnête , & le seul appui du Colonel dans cette famille , n'ose prendre son parti pour avoir la paix. Cet amant malheureux se hasarde d'écrire au Baron , sa lettre lui est renvoyée sans avoir été ouverte. Il tire son épée & veut s'en percer : un Officier de ses amis , qui est en ce mo-

ment avec lui , l'en empêche. Il se retire désespéré.

Ce Drame est précédé d'une longue préface sous le titre de *Mémoire*, où l'Auteur se plaint, avec assez de diffusion, des Comédiens, qui ont refusé sa pièce. Il rapporte leurs raisons, au nombre de six : 1°. La pièce n'est pas passable ; 2°. On lui conseille de se livrer à un autre genre de travail ; 3°. L'Ouvrage est foible à tous égards ; 4°. Il n'est pas en état d'être lu ; 5°. Il n'est pas susceptible de correction ; 6°. Les motifs (qu'il demandoit apparemment qu'on lui détaillât) lui seroient déplaisans. L'Auteur, après une longue apologie bien détaillée de son Ouvrage, conclut au contraire, 1°. que sa pièce est très-passable ; 2°. qu'il est d'avis de s'appliquer un peu à ce genre de travail ; 3°. qu'à tous égards l'Ouvrage n'est pas foible ; 4°. qu'il est très en état d'être lu ; 5°. qu'il n'y a aucune correction à y faire ; 6°. que les motifs d'approbation sont aussi agréables qu'intéressans.

L'Auteur, après avoir quitté les Comédiens, s'escrime non moins vigoureusement contre certains Beaux-Esprits à longues oreilles, qui lui ont conseillé

de brûler sa pièce. Il est difficile de démêler si ce Mémoire est écrit sérieusement, ou si c'est une plaisanterie. Dans le premier cas, il y règne un épanchement bien naïf d'amour paternel ; l'Auteur proteste qu'il *adore sa fille*, c'est-à-dire son Drame, & qu'il *la défendra à la vie & à la mort.*

Les Principes de la Religion Naturelle & de la Religion Chrétienne, expliqués en forme de Catéchisme. A Paris, chez Berton, rue Saint-Victor ; Crapart, rue d'Enfer ; Onfroy, quai des Augustins.

Sil'incrédulité prend aujourd'hui toute sorte de formes pour éblouir les esprits superficiels & avides de nouveautés, le zèle qu'inspire la vraie Religion, n'en est aussi que plus actif & plus occupé à instruire les fidèles, & à les prémunir contre la séduction. On voit ce zèle si louable, se servir tantôt des armes de la dialectique & de l'érudition, tantôt de la méthode simple & claire du catéchisme. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons a préféré celle des interlocutions, qui n'est pas tout-à-fait si

uniforme, & qui est d'un autre côté moins variée que le ton ordinaire du dialogue. Il a cru devoir prendre ce juste milieu, afin d'éviter l'ennui de la monotonie, & de mettre par ce moyen dans la marche du discours, le plus de simplicité qu'il est possible. Il a voulu se proportionner aux personnes les moins instruites, en employant le style familier, & souvent même populaire.

Comme on rencontre dans les états même les plus obscurs, des hommes préparés à la séduction par leur ignorance grossière, c'est pour les Apologistes de la Religion Chrétienne un devoir important de se faire tout à tous, & de choisir de préférence le genre de preuves qui convient le mieux aux esprits les moins pénétrants. Tel est le but que s'est proposé l'Auteur des principes de la Religion Naturelle, & de la foi chrétienne. Il a su rendre sensibles & familières, les preuves les plus fortes de l'existence de Dieu, de la distinction du bien & du mal moral, & de la certitude des vérités renfermées dans les livres de l'ancien & du nouveau Testament. Rien n'est plus convaincant que ce que cet Auteur dit, par exemple, sur l'excellence

des vertus que le Christianisme a produit dans les sociétés politiques , & sur la preuve fondamentale des miracles , & l'obligation de croire à ceux que l'Instituteur adorable de la Religion Chrétienne , & ses disciples , ont opéré , & qui ont été attestés par une multitude de témoins , sans lesquels on n'auroit jamais admis , comme authentique , l'Histoire qui représente ces miracles comme des faits publics. Un Néophite , qui aura saisi les raisonnemens simples , clairs & même populaires du nouveau Catéchiste sur ces deux objets principaux , excellence de la morale chrétienne , force victorieuse de la preuve des miracles , un tel Néophite ne sauroit être ébranlé par les sophismes de plusieurs Écrivains modernes. Les lumières qu'il aura puisées dans l'Ouvrage que nous annonçons , doivent suffire pour le prémunir encore contre les raisonnemens spécieux de l'Auteur anonyme qui traite du sort des Empires dans les différentes époques. Cet Écrivain , également versé dans l'étude de l'Histoire , de la Philosophie , de la Politique , examine , dans son Traité rempli d'excellentes vues patriotiques , si les hommes sont plus heureux de nos jours , qu'ils ne l'ont été

dans les siècles passés, & indique en même-tems les moyens d'améliorer le sort des Empires. Il a cru que la discussion de cette matière si intéressante, l'obligeoit à examiner aussi tout ce qui a rapport à l'établissement du Christianisme, à ses effets, à son influence sur le bonheur des Peuples. Nous ne croyons pas, comme cet Auteur le fait entendre, que cette Religion si admirable par sa morale & par les vertus sociales qu'elle inspire, considérée même du côté politique, ait souvent été contraire, par plusieurs de ses institutions, à la prospérité des Empires. Nous croyons au contraire que rien n'est plus propre à cimenter, dans un Etat, la félicité publique, que le Christianisme considéré dans sa pureté. Que faut-il en effet pour améliorer les Gouvernemens, & rendre également heureux les Souverains & les Sujets ? Il faut que l'autorité soit respectée, que l'on obéisse aux Loix, & que cette heureuse harmonie soit partout observée, non par la crainte des hommes, qui n'est *qu'une toile d'araignée*, suivant l'expression d'un Sage de l'Antiquité ; mais par amour pour le Législateur suprême, & par obéissance à sa Loi. Le Christianisme élève au

rang des premiers devoirs de la conscience, la nécessité de maintenir l'ordre public par de sages Loix; la soumission parfaite à ces mêmes Loix; donne à l'autorité souveraine, un caractère sacré & inviolable, réprime les horreurs du despotisme, érige en Loix un grand nombre de vertus sociales, inspire un attachement tendre & zélé pour les intérêts du Corps dont nous faisons partie, unit les esprits & les cœurs, rapproche toutes les Nations par la seule Loi de la charité, & nous délivre des erreurs superstitieuses, & de toutes celles qui sont contraires à la prospérité des Empires; en un mot, elle nous fait respecter les droits de l'humanité, & nous apprend qu'on ne peut attenter à la liberté que les hommes tiennent de la Nature & des Loix, qu'en outrageant le divin Législateur, qui est leur bienfaiteur & leur père. C'est ainsi que cette Religion, dont le joug est doux, & le fardeau léger, formant le caractère national, fait sentir son aimable influence dans toutes les parties de l'administration d'un Etat pour en tempérer la rigueur, & pour en affermir la constitution. « Chose admirable, s'écrie Mon-

» telquieu : la Religion Chrétienne qui
 » ne semble avoir d'objet que la félicité
 » de l'autre vie , fait encore notre bon-
 » heur dans celle-ci... Nous devons au
 » Christianisme , ajoute-t il , un certain
 » droit politique , & dans la guerre un
 » certain droit des gens , que la nature
 » humaine ne sauroit assez reconnoître...
 » C'est la Religion Chrétienne qui ,
 » malgré la grandeur de l'Empire & le
 » vice du climat , a empêché le despo-
 » tisme de s'établir en Éthiopie , & a
 » porté au milieu de l'Afrique , les
 » Mœurs de l'Europe & ses Loix... Nos
 » Gouvernemens modernes , dit M.
 » Rousseau dans son Emile , doivent
 » incontestablement au Christianisme
 » leur plus solide autorité , & leurs ré-
 » volutions moins fréquentes ; il les a
 » rendus eux-mêmes moins sanguinaires :
 » cela se prouve par le fait , en les com-
 » parant aux Gouvernemens anciens ».

Il seroit très-aisé de prouver , sans
 employer la profonde érudition & les
 charmes du style de l'Auteur anonyme ,
 que le Christianisme , quand on en sé-
 pare les abus que les hommes mêlent
 aux choses les plus excellentes , ne peut
 produire dans les Sociétés que d'heureux

E v

effets, puisque la première loi à laquelle toutes les autres sont subordonnées, est la *loi de charité*. Et qu'est-ce, en effet, qu'une Société gouvernée par ce sentiment? C'est une famille de frères & d'amis, sous l'autorité d'un père commun, qui aime & qui veut être aimé. C'est ce même sentiment qui doit unir aussi les Nations entre elles; car, ce qu'est un homme à l'égard d'un autre homme, un Peuple l'est à l'égard d'un autre Peuple.

» Il en doit être de la Religion, dit le
 » célèbre Bacon, comme de la Nature :
 » tous les ressorts doivent tendre par
 » préférence *au bien commun* : or il ne
 » s'est trouvé dans aucun siècle, ni
 » système de Philosophie, ni secte de
 » Religion, ni corps de Jurisprudence,
 » ni corps Politique qui ait, autant que
 » la Religion Chrétienne, exalté *le bien*
 » *de tous*, & réduit à ses justes bornes
 » *le bien particulier*, d'où résulte évidem-
 » ment que c'est un seul & même Dieu
 » qui est l'Auteur des loix de la Nature
 » & du Christianisme ».

Combien d'autres témoignages aussi favorables pourrions-nous citer : les Bolinbroke, les Maupertuis, les d'Alembert, qui ont fait les mêmes aveus

que Montesquieu, Rousseau & Bacon, à l'égard de l'heureuse influence de la Religion Chrétienne sur les Sociétés politiques. Ces autorités doivent être imposantes pour l'Auteur anonyme. Voyons comme il s'explique sur la preuve victorieuse des miracles, qui ont servi à l'établissement du Christianisme. « Si la Providence » avoit voulu, dit-il, (tom I. p. 248) établir » son culte sur les miracles, il lui auroit » suffi d'opérer à Rome une petite partie » de ceux dont les Juifs furent les seuls » témoins; ou même de donner à ceux- » là une telle authenticité, qu'il eût été » impossible de les révoquer en doute, » ou de les passer sous silence, comme » l'ont fait les deux plus savaus Hommes, » Joseph & Philon ». A cette assertion, où l'on cherche à détruire, ou du moins à affoiblir la preuve fondamentale des miracles, est jointe une note sur les prétendus aveus d'Origène sur les prodiges, les vertus & la doctrine des Thaumaturges pour apprécier leurs miracles. On établit dans le Catéchisme dont nous parlons, & on l'a démontré dans une infinité d'autres, que les miracles qui ont opéré la conversion du monde eu-

tier, avoient eu tout l'authenticité qu'un esprit juste, & un cœur droit pouvoient desirer. Les Apologistes de la Religion Chrétienne, ont remarqué que la crédulité des Peuples & l'illusion ne pouvoient avoir eu aucune part à la foi qu'on a ajoutée à ces miracles : les Auteurs qui les rapportent étoient contemporains, & plusieurs en parlent comme témoins oculaires ; ils ont été publics, multipliés & très-bien circonstanciés : de la Judée, où on les a crus malgré les préventions, le bruit s'en est répandu par toute la terre, où après avoir passé par la plus sévère critique, on les a reçus comme indubitables ; la foi qu'on y a donnée s'est toujours soutenue sans altération, & l'on ne peut assigner aucun tems où on ne les a pas crus véritables.

Seroit-il possible que la fausseté eût été universellement adoptée par les Savans comme par les ignorans ? Auroient-ils voulu, les uns & les autres, soumettre leurs esprits à tant de mystères impénétrables, & embrasser une Religion qui prescrit l'abnégation de soi-même, & la mortification des sens, si elle n'offroit pas par-tout des preuves sensibles de sa divinité ? Si les miracles

de Jésus-Christ eussent été faux, pourquoi les Juifs ont-ils cherché des explications pour en éluder la force, les uns en disant que c'étoit l'opération du Démon, les autres en recourant à d'autres Commentaires aussi absurdes? Pourquoi tant de détours, & ne pas tout d'un coup en montrer la fausseté? Si on avoit pu contester les miracles de Jésus-Christ, Celse & Julien auroient-ils fait tant d'efforts pour énerver la preuve que les Chrétiens en tirèrent? Il falloit donc que les prodiges de Jésus - Christ fussent bien avérés, pour forcer un homme comme Julien, à faire un aveu dont on peut tirer des conséquences si avantageuses pour la Religion. N'étoit-il pas plus simple de les nier, & de désabuser l'Univers en démasquant l'imposture? Ils ne l'ont pas fait, au contraire, ils en ont avoué plusieurs; ainsi l'aveu & la conduite des ennemis de la Religion Chrétienne, démontrent évidemment que l'histoire des miracles de Jésus-Christ rapportée par les Évangélistes, est conforme à la vérité.

Le Philosophe Historien qui voudroit que les miracles, en faveur du Christianisme, eussent eu plus d'authenticité,

110 MERCURE DE FRANCE.

n'a besoin que de lire quelques-uns des Ouvrages où cette matière est discutée, pour être persuadé que les miracles ont eu toute l'authenticité que l'on pouvoit exiger ; il verra en lisant l'Histoire, que le dernier des fidèles imposoit silence aux Oracles des Démon, & les forçoit de déclarer qu'ils étoient des Démon. Tous les jours les Payens imploroient le secours des Chrétiens pour guérir les possédés. Il n'étoit point extraordinaire, comme le remarque Saint Irenée, de voir des Églises se mettre en prières, & obtenir la résurrection d'un Mort. Plusieurs se convertissoient ; mais on doit l'avouer, le grand nombre n'y faisoit aucune attention. On auroit cru se donner un travers, de prendre la peine d'approfondir & de faire des informations juridiques de tout ce que l'on disoit en ce genre. Il y avoit dans la Judée, comme par-tout ailleurs, des hommes qui avoient trop d'intérêt d'être incrédules, pour croire à la preuve des miracles. En effet, comment s'y prendre pour convaincre du surnaturel, des gens bien déterminés, tantôt à donner à la Nature des forces arbitraires qu'ils étendent selon le besoin, & à adopter les

systèmes les plus bizarres pourvu qu'ils se débarrassent du miracle , tantôt à chicaner sans fin sur la certitude des faits , & le caractère des témoins? Comment trouver les moyens de persuader ces esprits subtils , féconds en difficultés contre les choses les mieux établies , & ces Savans présomptueux , qui , à force d'examiner les choses , font si bien que les plus évidentes leur deviennent incroyables? Est-il si aisé de convaincre ces Esprits foibles , ou trop préoccupés pour contempler en même-tems , & saisir , tout à la fois par la pensée , les différentes circonstances , les différens motifs qui , par leur concours , donnent à un fait ou à une question , toute la certitude dont la matière est susceptible? Comment , en effet , ces sortes d'Esprits trouveront-ils une preuve complète qu'ils semblent chercher , lorsqu'ils ne la cherchent pas où elle se trouve , c'est-à-dire , dans le secours mutuel que se donnent les motifs de crédibilité réunis ensemble? Peut-on aisément ramener au vrai des hommes qui mesurent la certitude des faits , non sur le nombre , la gravité , la fidélité des témoins , mais sur la possibilité ou l'impossibilité appa-

rente de la chose, & qui au lieu de dire, le fait est possible puisque il est constaté, décident qu'il n'est point arrivé, parce qu'ils le jugent impossible? C'est donc en vain que Jésus-Christ & les Apôtres auroient opéré les miracles à Rome? Cette authenticité de plus, n'auroit pas fait une plus forte sensation : l'esprit humain n'en auroit pas moins été fertile en prétextes pour les dépriser, & n'en tirer aucune induction. Les miracles sont certainement la voix de Dieu même, qui parle aux sens, qui les jette dans la surprise, & qui leur dit avec une éloquence inimitable, que celui qui a le pouvoir de suspendre, d'interrompre & de changer à son gré les loix de la Nature, mérite d'être écouté. Ils donnent à celui qui les fait, une supériorité en genre de témoignage, qui devrait les faire triompher de tout. Ils sont les *fondemens* de la révélation, & ne peuvent pas par conséquent être joints à l'erreur, parce que le propre caractère d'un fondement de la vérité, est d'être aussi immobile, aussi ferme & aussi invariable qu'elle. Quant à ceux qu'on trouve joints à la fausseté, on les a toujours regardés comme des prestiges qui ne peu-

vent jamais entret en parallèle avec la grandeur & la majesté des miracles divins. Cependant, malgré toutes ces raisons victorieuses, l'incrédulité si naturelle à l'homme corrompu, & son opposition à tout ce qui peut le conduire à une Religion qui déclare la guerre à ses passions favorites, ne lui suggère que trop de sophismes pour l'anéantir s'il pouvoit, ou du moins éluder ce genre de preuves. L'Évangile nous explique la cause de cette contradiction que les miracles éprouvèrent dans tous les temps. Voici les paroles terribles qui furent adressées aux Juifs incrédules, & qui doivent être également appliquées à tous ceux qui, dans tous les siècles & dans tous les pays, ont imité & imiteront leurs funestes dispositions: « Après tant de
 » miracles que Jésus-Christ avoit fait à
 » leurs yeux (Saint-Jean, ch. 12) ils ne
 » croyoient point en lui, afin que ce
 » qu'a dit le Prophète Isaïe s'accomplit.
 » Qui est-ce, Seigneur, qui a ajouté foi
 » à notre parole? Et à qui le bras du
 » Seigneur s'est-il fait connoître? Aussi
 » ne pouvoient-ils pas croire, suivant ce
 » qu'a dit encore Isaïe : Il a aveuglé
 » leurs yeux, & il a endurci leur cœur,

114 MERCURE DE FRANCE.

» de sorte qu'ils ne voient point des yeux,
» qu'ils ne comprennent point du cœur,
» qu'ils ne se convertissent point, & que
» je ne les guéris point ». Cette pré-
diction, qui ne se vérifie que trop sou-
vent, n'empêche pas que les miracles
ne soient la voix éloquente du Tout-
Puissant, qui doit éclairer notre foi,
affermer notre espérance, enflammer
notre charité; & que, d'un autre côté,
l'incrédulité ne soit l'effet propre de
la cupidité de l'homme, & d'un aveu-
glement volontaire, suivant cette parole
du Sage, sap 2. « *Leur malice les a aveu-*
» *glés* ».

L'expérience de tous les siècles, & la
connoissance du cœur humain suffisent
pour prouver que, ni les miracles les
plus frappans, ni les plus éclatantes mer-
veilles de la nature ne peuvent, seules,
nous fixer invariablement dans le bien.
On trouve dans tous les tems où Dieu
s'est manifesté d'une manière éclatante,
une foule d'hommes de tout caractère
& de toute condition, qui, « aimant
» mieux leurs ténèbres que la lumière,
» parce que leurs œuvres sont mauvaises,
» qui, n'ayant point en eux l'amour de
» Dieu ne peuvent croire, parce qu'ils

» recherchent la gloire qu'ils se donnent
 » les uns aux autres, & ne recherchent
 » point la gloire qui vient de Dieu
 » seul. ». On peut donc avoir vu les prodiges les plus étonnans, & n'en être pas moins disposé à les oublier & à les nier même, lorsque l'intérêt des passions l'exige : tout dépend des dispositions de ceux qui en sont spectateurs.

Quant au silence de Philon & de Joseph, on doit observer d'abord, par rapport au premier, qu'il a toujours vécu hors de la Judée, & qu'il n'a pu composer ses Ouvrages que du tems d'Auguste & de Tibère, étant déjà avancé en âge quand il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caius-Caligula. Son silence sur Jésus-Christ & sur les Chrétiens, n'a rien d'étonnant, puisque la plupart de ses Ouvrages sont d'une date antérieure. D'ailleurs on a reproché à Philon d'avoir donné des preuves de mauvaise foi, en cherchant à affoiblir la certitude des prodiges opérés par Moïse. A l'égard de Joseph, s'il n'avoit pas ajouté foi aux miracles de Jésus-Christ & de ses Apôtres, il n'auroit eu garde de s'en taire dans cette sup-

position, parce que tout le portoit à parler l'intérêt de la vérité, le zèle pour sa Religion, l'amour de sa Nation, le desir si naturel de plaire aux Juifs & aux payens, ennemis déclarés de Jésus-Christ & de ses Disciples. En dévoilant les impostures des Apôtres, Joseph couvroit les Chrétiens de confusion; il s'attiroit les applaudissemens des Césars mêmes qui détestoient cette Religion, & auroit eu la gloire de détromper les Chrétiens que les premiers Disciples de Jésus avoient séduits. Au reste, personne n'ignore que Joseph poussa la flatterie jusqu'à vouloir faire regarder Vespasien comme le Roi que les Prophètes avoient prédit, & qu'il se mit par-là dans la nécessité de rejeter tous les faits qui pouvoient être favorables à la divinité de Jésus-Christ, & à la vérité de ses miracles. La raison de son silence est connue, & cette raison suppose la vérité de tous les faits qu'il supprime.

Quand l'incrédulité viendrait à ébranler la force victorieuse de la preuve des miracles, supposition qui certainement ne se réalisera jamais, la vérité de l'Évangile n'en souffrirait pas la plus légère atteinte. Car, comme l'observe Saint-Augustin,

si le monde a cru à l'Évangile sans miracles, le fait, s'il étoit vrai, seroit lui-même un grand miracle. Car il n'est pas dans la nature, ni dans l'ordre de nos mœurs, qu'une Religion qui humilie notre esprit par l'incompréhensibilité de ses mystères, qui mortifie la cupidité par l'austérité de la morale, attaquée d'ailleurs par les préjugés des Nations sur le culte religieux, annoncée enfin par des gens grossiers & ignorans, ait été reçue avec tant de facilité, à moins que Dieu n'eût opéré extraordinairement sur les esprits & les volontés des hommes. Cet événement, disent les Apologistes du Christianisme, s'il avoit eu lieu, auroit donc été lui-même le plus grand des prodiges.

Quant à la note * que l'Auteur joint

* « Origène, dans sa défense contre Celse, tom. I, p. 248, accorde à la Philosophie Payenne, que plusieurs miracles ont pu être opérés par magie; & la seule règle qu'il donne pour distinguer ceux qui viennent du Ciel, c'est la morale, la doctrine & les mœurs de ceux qui les opèrent. Personne n'ignore les prodiges enfantés par les Magiciens de Pharaon; & l'on sait aussi que, lorsque les Payens vou-

à cet endroit de son Livre où il affoiblit l'authenticité des miracles de Jésus Christ, les suppositions qu'elle renferme ne nous paroissent pas exactes. Nous ne voyons dans aucun Ouvrage ancien & moderne, qu'Origène, ou aucun autre Apologiste de la Religion, ait jamais accordé aux Philosophes Payens, que des miracles proprement dits, peuvent être opérés par la magie. Tous ceux qui ont défendu le Christianisme contre les accusations ou les insultes des Payens, ont constamment enseigné, ce qui est d'ailleurs évident, que Dieu seul étant le Souverain Maître de la nature, lui seul aussi peut en renverser ou en suspendre les Loix; & qu'ainsi un vrai miracle ne peut être que l'effet de sa toute-puissance, sans que ni le Démon, ni aucun Être créé puisse opérer de semblables merveilles. Les

» lurent opposer les miracles d'Apollonius de
 » Tyane à ceux de Jésus-Christ, les Chrétiens,
 » pour répondre à cette objection, se contentè-
 » rent de faire la critique de la vie & du caractère
 » de ce Philosophe; parce qu'il importoit peu,
 » selon eux, quels miracles il pouvoit opérer, s'il
 » étoit certain que sa doctrine & sa conduite ne
 » méritoient ni respect ni confiance ».

fausses Divinités des Nations, ou les Démons invoqués dans les opérations de la magie, peuvent étonner des hommes ignorans ou peu attentifs, par des prestiges & des œuvres extraordinaires ; mais ils ne fauroient changer les loix de la nature. Ce pouvoir a été regardé par Origène, & par les autres Défenseurs de la Religion, comme *un caractère incommunicable du vrai Dieu, & le fondement principal de la révélation.* C'est un principe que l'on puise également dans la saine Philosophie & dans la tradition, que les Esprits créés ne peuvent opérer un miracle proprement dit, c'est-à-dire, un effet *supérieur à l'ordre de toute nature créée* ; que la matière ne leur est pas tellement soumise, qu'ils puissent à leur gré la changer d'une forme en une autre, que les Démons ne peuvent agir qu'en mettant en œuvre les semences, les germes, les principes cachés que Dieu a mis dans le monde en le créant pour produire certains effets. C'est sans aucun fondement que l'Anonyme soutient que les Chrétiens n'ont eu à opposer aux prétendus miracles d'Appolloniüs, que les vices de sa conduite ou la fausseté de sa doctrine, Ce qu'on a sur-tout ré-

pondu à ceux qui oppofoient au Chriftianifme les faits de cet étrange Thaumaturge , c'eft que le premier qui en ait parlé , eft Philoftrate , ce méprifable Écrivain qui n'a composé fon Roman que plus de cent ans après la mort d'Appollonius ; & qu'au contraire les Auteurs contemporains , tels qu'Euphrate , ce Philofophe fi célébré par Pline le jeune , ne difent mot de ces prétendues merveilles , & nous representent Appollonius comme un Aventurier & un Impofteur. Il eft bien fingulier que ceux qui font fi féconds en difficultés quand il s'agit de croire les faits fi bien attestés , qui fervent d'appui à la Religion , reçoivent avec une fi aveugle crédulité , le témoignage d'un Auteur tel que Philoftrate , & fassent femblant de croire à une hiftoire remplie de menfonges groffiers & de fables ridicules. Le favant Huét compare l'Hiftoire d'Appollonius aux Contes des Fées. On ne prouvera jamais que les Chrétiens n'ayent fait aucun cas des miracles , & qu'ils ne fe foient attachés qu'à l'examen de la doctrine. Ils n'ont cru dans aucun tems que la doctrine véritable , & des miracles proprement dits , puffent être en contradiction ; qu'il y eût jamais des

cas

cas où l'on fut obligé d'opter, & de rejeter de vrais miracles, pour conserver la pureté de la doctrine. L'indifférence que l'Auteur de la note leur attribue pour les miracles, est une pure supposition, & un outrage fait aux Apologistes de la Religion.

Personne assurément n'ignore les prodiges enfantés par les Magiciens de Pharaon. Mais qu'ont de commun ces prestiges de l'Esprit impur avec les miracles opérés en faveur de la Religion? Ces Magiciens eux-mêmes s'avouent vaincus. Ils confessent malgré eux, & leur impuissance & le souverain pouvoir du vrai Dieu, dont Moÿse est dépositaire. Est-ce que la science & l'érudition ne produiroient aujourd'hui d'autre effet que de nous rendre féconds en difficultés, & plus ingénieux que les Impositeurs de l'Égypte, à trouver des prétextes pour méconnoître le doigt de Dieu dans les merveilles qui ont opéré la conversion du monde?

Nos pères ont souvent péché par une crédulité superstitieuse, & par un amour déréglé du merveilleux. Pour éviter cet excès, nous sommes tombés dans l'excès contraire.

A une critique judicieuse qui n'admet dans ce genre extraordinaire, que ce

F

122 MERCURE DE FRANCE.

qui est bien prouvé, a succédé une critique hardie & fière de ses lumières, qui rejette tout ce qu'elle n'entend pas, par cela seul qu'elle ne peut le comprendre. Sous prétexte de faire valoir les droits de la raison, on en a oublié le légitime usage, & l'on s'est livré à un pyrronisme historique, qui mesure la certitude des faits, non sur le nombre, la gravité, la fidélité des Témoins, mais sur la possibilité ou l'impossibilité apparente de la chose.

Étrennes du Parnasse, choix de Poésies.

A Paris, chez Fétil, Libraire, rue des Cordeliers, près celle de Condé, au Parnasse Italien, in-12. 1778. Prix, 1 liv. 4 s.

Ce Recueil paroît cette année sur un nouveau plan. Il est partagé en deux Parties, dont la première est toujours composée de Pièces fugitives Françaises; & la seconde consiste en des traductions en vers de Poésies Italiennes. On y a joint le texte de chaque Pièce.

La première Partie renferme, entr'autres, quelques Pièces de M. de Voltaire. Nous allons en rapporter deux, dont la

M. A. R. S. 1778. 123
première est peu connue, quoiqu'an-
cienne; & la seconde est nouvelle.

*A Madame la Marquise de C***, en
lui envoyant le Temple du Goût.*

Je vous envoyai l'autre jour
Le récit d'un pèlerinage
Que je fis devers un séjour
Où souvent vous faites voyage,
Ainsi qu'au Temple de l'Amour.
Pour celui-là n'y veux paroître;
J'y suis, hélas! trop oublié;
Mais pour celui de l'Amitié,
C'est avec vous que j'y veux être.

Vers à M. Guis.

Le bon Vieillard très-inutile,
Que vous nommez Anacréon,
Mais qui n'eut jamais de Barhille,
Et qui ne fit point de Chançon,
Loin de Marseille & d'Hélicon,
Achève sa pénible vie,
Auprès d'un poêle & d'un glaçon,
Sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connoissoit que le nom
De notre Grèce si polie.

F ij

La bigotte inquisition
 S'opposoit à sa passion
 De faire un tour en Italie.
 Il disoit aux treize Cantons :
 « Hélas ! il faut donc que je meure
 » Sans avoir pu voir la demeure
 » Des Virgiles & des Platons » !
 Enfin, il se croit au rivage
 Consacré par ces demi-Dieux ;
 Il les reconnoît beaucoup mieux
 Que s'il avoit fait le voyage ;
 Car il les a vus par vos yeux.

Nous allons extraire encore la Fable
 suivante, que quelques personnes, dit
 l'Éditeur, croient être de la Fontaine.

Un bruit s'épandit en tous lieux,
 Qu'aux Oiseaux qui chantoient le mieux,
 On donneroit du grain pour toute leur année,
 J'en aurai, dit le Rossignol,
 Si la chose est bien ordonnée.
 Tout aussi-tôt il prend son vol
 Pour s'en aller à la donnée.
 Là, vinrent des Oiseaux de toutes les façons ;
 Force Tarins, force Pinçons,
 Force Merles, force Alouettes,

De Linottes très-peu , moins encor de Fauvettes,
 Quoiqu'on estime assez leurs petites Chançons.

Tout content de son aventure ,
 Le Rossignol auroit gagé
 Qu'il seroit le mieux partagé ;
 Mais il eût perdu la gageure.
 Honteux , déchu de tous ses droits ,
 Il se retira dans les bois ,
 Ses plus agréables refuges ,
 Où depuis il a dit cent fois :
 O Nature ! ôtes-moi la voix ,
 Ou donne moi de meilleurs Juges.

Parmi les Traductions des pièces
 Italiennes , nous nous bornerons à citer
 celle d'un morceau de Pétrarque , par
 M. de Voltaire , & nous y joindrons
 l'Original , afin qu'on puisse mieux juger
 combien il est embelli par son heureux
 imitateur.

Alla Fonte di Vauclusa.

Chiare , fresche e dolci acque ,
 Ove le belle membra ,
 Pose colci che sola à me par donna ,
 Gentil ramo , ove piaque
 (Con sospir mi rimembra)

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

A lei di fare al bel fianco colonna :
Erba e fior , che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l'angelico seno ;
Aer sacro sereno ,
Ov' amorco' begli occhi il cor m'aperse ,
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme.

A la Fontaine de Vaucluse.

Claire Fontaine , onde aimable , onde pure ,
Où la Beauté qui consume mon cœur ,
Seule beauté qui soit dans la Nature ,
Des feux du jour évitoit la chaleur :
Arbre heureux , dont le feuillage ,
Agité par les Zéphirs ,
La couvrit de son ombrage ,
Qui rappelle mes soupirs
En rappelant son image :
Ornemens de ces bords , & filles du matin ,
Vous , dont je suis jaloux ; vous , moins brillantes
qu'elle ,
Fleurs qu'elle embellissoit quand vous touchiez
son sein :
Rossignols dont la voix est moins douce , & moins
belle :

Air devenu plus pur , adorable séjour ,
 Immortalisé par ses charmes ;
 Lieux dangereux & chers , où , de ses tendres
 armes ,
 L'Amour a blessé tous mes sens :
 Écoutez mes derniers accens ,
 Recevez mes dernières larmes.

*Discours prononcés dans l'Académie
 Française, le Lundi 19 Janvier 1778 ,
 à la réception de M. l'Abbé Millot ; à
 à Paris chez de Monville, Imprimeur-
 Libraire de l'Académie Française, rue
 Saint-Severin , aux armes de Dombes.
 1778.*

M. l'Abbé Millot, après avoir parlé de lui-même , & du choix de l'Académie avec la modestie du vrai talent , passe rapidement à l'éloge de M. Gresset , qui fait l'objet principal de son Discours. « Au fond d'un Collège, dit-il , au milieu de la gêne , des ennuis , des tristes études , & de mille objets propres à glacer le génie ou à l'asservir , un jeune homme devient tout-à-coup célèbre par un chef-d'œuvre , non de cette latinité moderne dont il existe à peine quelques

F iv

juges compétens , mais de cette aménité & de cette gaieté Françoisse dont chacun se prétend juge... *Ververt* paroît au grand jour. Le naïf Lafontaine semble revivre avec toutes ses grâces , moins simples dans leur parure , toujours modestes , jamais recherchées dans leur élégance. Le Chantre du Lutrin... semble trouver un Émule , dont l'imagination plus originale & plus féconde , produit un genre de beautés plus neuves , si naturelles , que tout y charme , & rien n'y ressent le travail ».

M. l'Abbé Millot caractérise ainsi successivement tous les charmans Ouvrages de son illustre Prédécesseur. Il le montre enfin dans la carrière du Théâtre , passe légèrement sur Edouard , & même sur Sidnei , Sidnei , dit-il , qui feroit la réputation d'un autre Poète. Mais il s'arrête avec raison sur le *Méchant* , chef-d'œuvre dramatique de M. Gresset ; il y contemple « cette vérité de caractères , ces heureux contrastes , ces admirables scènes où le sel de Plaute assaisonne l'urbanité de Térence ; cette morale exquise , répandue par-tout avec des agrémens toujours nouveaux ; ces vers dont l'élégance facile flatte l'oreille ,

& dont l'énergie s'imprime fortement dans la mémoire ; cet art, si peu commun, d'intéresser l'esprit attentif du Lecteur, encore plus que celui du Spectateur enchanté par les prestiges du Théâtre ».

Nous nous hâtons de passer à la réponse de M. d'Alembert, où l'on retrouve l'empreinte de cette touche en même-tems fine & profonde, qui caractérise tout ce qui sort de la plume de cet Écrivain Philosophe. Il commence par rappeler les Ouvrages qui ont justement mérité au Récipiendaire l'entrée de l'Académie. « Il me suffira, lui dit-il, pour justifier notre choix, de répéter avec confiance le jugement unanime que tous vos Lecteurs ont porté de ces excellens Abrégés historiques, qui ne prétendant pas, sous ce titre modeste, à l'honneur d'avoir des Savans pour Lecteurs, ont mérité celui d'avoir des Lecteurs Philosophes ; parce que vous avez su joindre à un style élégant, pur & facile, une raison éclairée, courageuse & sage, qui voit & juge tout sans rien outrer ni rien affoiblir, & qui atteint toujours son but sans le passer jamais..... Bien différent de ces Compilateurs de faits & de dates, dont les

F v

savantes recherches ne nous laissent rien ignorer, excepté ce qu'il nous importe de savoir, vous avez vu & montré dans l'Histoire ce que doit y chercher l'œil du Sage, & ce que doit tracer sa plume, le tableau si intéressant des maladies morales, qui dans tous les siècles, & chez tous les Peuples, ont affligé la malheureuse espèce humaine... Voilà, Monsieur, ce qui rend vos Ouvrages dignes d'entrer dans l'éducation nationale; voilà ce qui les fait rechercher avec empressement par tant de pères de famille, à qui ils offrent l'heureux moyen de faire éclore & de cultiver dans l'âme de leurs enfans, le précieux germe de la raison & de la vertu » . . .

» Le sentiment que doit inspirer pour vous un si touchant intérêt, sentiment qui fait taire & disparaître tous les autres, me fera passer légèrement sur ces traductions estimables, où vous avez essayé de faire revivre les Démosthènes & les Tacites, autant que vous l'ont permis les entraves & la timidité d'une langue si inférieure à celle de ces grands Hommes... Je ne m'étendrai pas plus long-tems sur cette *Histoire des Troubadours*, où le soin de montrer en

détail, aux Gens de Lettres; le spectacle intéressant pour eux, de notre Poésie foible & naissante, vous a donné le courage de dévorer la monotonie du sujet, si difficile à sauver dans les portraits trop semblables entr'eux de ces Poètes simples & naïfs, qui ne savoient chanter que leurs sentimens, & peindre que leur ame; chez qui la nature ne parle qu'un langage, devenu trop uniforme & trop languissant pour nous, que l'art a trop éloignés de la nature; enfin à qui les Horaces, les Ovides & les Tibulles n'ont fourni ni modèles ni secours, mais que d'illustres Poètes modernes n'ont pas dédaigné de dépouiller quelquefois, comme on voit souvent les riches s'emparer du bien des pauvres ».

» Nous venons, Monsieur, ajoute M. d'Alembert, de remplir la double tâche que la circonstance nous imposoit, à moi de vous faire essuyer des louanges en face, à vous de les entendre & de les souffrir. Nous nous sommes acquittés l'un & l'autre du personnage, presque également pénible à tous deux, que nous étions condamnés à soutenir devant des Auditeurs dégoûtés & sévères, qui ne reprochent que trop à nos Harangues

l'abus des éloges , & que la profusion de notre encens fatiguerait quand même il seroit pour eux ..

L'illustre Académicien paye ensuite à la cendre de son Confrère défunt , le tribut que réclamoient ses vertus & ses Ouvrages : « L'Académicien que nous avons perdu , dit-il , est un des Ecrivains distingués qu'a formés , pour la Littérature , cette Société (dirai-je célèbre ou fameuse ?) dont la fortune fut long-tems si brillante , dont la chute a été si rapide , & dont l'agonie a paru si longue à ses ennemis. M. Greffet , qu'elle démêla bientôt dans la foule de ses Elèves , ne tarda pas à devenir un de ses Membres. Entraîné vers elle par le principe honnête & louable , qui autrefois fit entrer dans son sein les Petau , les Sirmond , les Bourdaloue , tous ces hommes enfin dont elle a tiré sa véritable gloire , & la seule qui reste à ses mânes , l'amour de la retraite & de l'étude fut l'attrait qu'elle offrit au jeune Profélyte , inaccessible à toute autre séduction , mais cédant comme malgré lui à cette vocation modeste. Uniquement lié avec ceux de ses Confrères qui , comme lui , sans ambition & sans intrigue ,

partagoient avec lui le goût paisible de la solitude & du travail, il ne vit dans la Compagnie à laquelle il s'étoit attaché, que ce qu'elle offroit à une ame pure d'intéressant & d'estimable; aussi conserva-t-il toujours pour elle, même après l'avoir quittée, même lorsqu'il la vit périr & disparaître, cet attachement inviolable qu'elle a su inspirer à tous ceux qui lui ont appartenu; attachement auquel on les reconnoît comme à un air de famille, & qui aux yeux du Philosophe, peut faire en même-tems l'éloge & la censure d'un Corps, dont le désastre a laissé les même regrets aux plus vertueux & aux plus ambitieux de ses Membres ».

« Notre Académicien, avant de quitter la Compagnie qui fut son berceau littéraire, y avoit donné des preuves éclatantes, non-seulement de son rare talent pour la Poésie, mais, ce qui étoit plus difficile à son état & à son âge, de cette finesse de goût, qui semble exiger la connoissance du monde & l'usage réfléchi de la Société. Il fut, dans le Poème de *Ver-Vert*, faire un Ouvrage très-agréable de ce qui n'eût été entre les mains d'un autre, qu'une plaisanterie insipide & monotone, destinée à mourir

134 MERCURE DE FRANCE.

dans l'enceinte du Cloître qui l'avoit enfantée. Il eut l'art de deviner au fond de sa retraite, la juste mesure de badinage qui pouvoit rendre piquant pour les gens du monde, un Ouvrage si futile pour eux par le sujet ; il y répandit avec intelligence & avec sagesse, ces grâces délicates & légères, qui, dans les détails dont il a égayé ses tableaux, empêchent la gaieté d'être ignoble & fastidieuse. Bientôt après il montra par sa *Chartreuse* un talent plus intéressant encore pour cette classe de Lecteurs qui veulent, avec Horace, que la Poésie ne se borne pas à des *bagatelles sonores*, talent qui s'annonça dans cette pièce de la manière la plus distinguée, & que M. Gresset laissa voir encore depuis par quelques autres fruits de sa Muse. On trouva dans tous ces Ouvrages, & l'on admira surtout dans celui dont nous parlons, une Philosophie sans ostentation & sans effort, libre mais décente, qui apprécie tout sans rien braver ; une facilité de coloris qui prodigue & enchaîne les images ; une richesse d'expressions qui en fait pardonner l'abondance ; une mollesse de style & d'harmonie dont le charme semble entraîner doucement l'oreille ; en-

fin une sorte d'abandon, qui, sans avoir les défauts de la négligence, en a le naturel & les grâces ».

M. d'Alembert parle ensuite d'Edouard & de Sidnei, deux pièces de Théâtre dont le peu de succès sembloit d'abord avoir rebuté M. Gresset. Ses amis ranimèrent sa confiance. Plus d'une fois ils lui avoient vu, dans la Société, cet esprit observateur & curieux, fait pour démêler les prétentions, pour saisir les travers, pour peindre les ridicules, & cette causticité douce, qui, sans blesser la vanité des autres, fait la faire rire elle-même de ses écarts; ils l'avertirent donc que la Comédie étoit le véritable genre auquel la nature l'avoit appelé, & l'encouragèrent à faire en ce genre un nouvel essai de ses forces. Heureux conseil, qui nous a valu le chef-d'œuvre de M. Gresset, cette charmante pièce du *Méchant*, l'une de celles qui, dans sa nouveauté, a le plus attiré de Spectateurs, & la dernière dont puisse se glorifier dans son déclin notre Théâtre comique, où depuis trente années nous attendons des Ouvrages qui lui succèdent. Si l'Auteur n'a pas eu l'inutile prétention d'être un Peintre tel qu'un Molière, à la suite

136 MERCURE DE FRANCE.

duquel tant d'autres se sont traînés en vain ; s'il n'est pas aussi plaisant & aussi gai que Regnard , aussi original & aussi piquant que Dufresny , on peut dire au moins que le *Méchant* forme , avec le *Glorieux* & la *Métromanie* , les trois époques les plus distinguées de la Comédie moderne ; le *Glorieux* , par le contraste & le jeu des caractères & des situations ; la *Métromanie* , par la verve qui en a imaginé les scènes & souvent dicté les vers ; le *Méchant* , par une finesse de détails , une grâce & une légèreté de pinceau , qui , faite pour des Spectateurs choisis , semble attacher cette Comédie , plus qu'aucune autre , au Théâtre de la Capitale ; par une noblesse de ton , qui peut faire appeler cet Ouvrage la Pièce de la bonne compagnie ; par une élégance de style & une pureté de goût , dont la scène françoise n'offre peut-être pas un plus parfait modèle ; enfin , par un si grand nombre de vers heureux , qu'à l'exception de Molière (qu'il faut toujours mettre à part , & ne comparer à personne) M. Gresset est peut-être le Poëte comique dont on fait le plus de vers , quoiqu'il n'ait fait qu'une seule Comédie ».

» Plus modeste & plus sage que tant d'Auteurs médiocres, qui, avides de gloire comme s'ils en étoient dignes, aspirent avec confiance aux honneurs littéraires, & s'étonnent de ne les pas obtenir, ou laissent le public étonné de ce qu'ils les obtiennent; M. Gresset, que des talens bien reconnus appeloient depuis long-tems à l'Académie, ne s'y présenta néanmoins qu'après le succès bien décidé de son dernier Ouvrage. Sa Comédie du *Méchant* à la main, il vint, pour la première fois, frapper à la porte de ce temple des Muses; aussi la porte s'ouvrit-elle sans délai, aux acclamations du public & des gens de lettres, sans qu'aucun concurrent criât à l'injustice, sans qu'aucun protecteur lui prérât l'inutile appui de ses importunes sollicitations, sans qu'aucune femme eût besoin de parler pour lui ».

Ce discours de M. d'Alembert est, à tous égards, un des plus piquans qui aient été prononcés depuis long tems à l'Académie Française.

138 MERCURE DE FRANCE.

Les Mois, Poëme, en douze Chants,
par M. Roucher.

Per duodena regit mundum Sol aureus astra.

VIRG.

Ouvrage proposé par Souscription.

Malgré les éloges qu'on a bien voulu donner à cet Ouvrage dans les différentes Sociétés de la Capitale, qui, pendant trois ans, en ont entendu des lectures réitérées, l'Auteur ne le propose qu'avec la plus grande défiance. Il sait combien est à redouter, dans le silence du cabinet, un Lecteur à qui n'en imposent plus ni la voix, ni le geste d'un Poëte récitant ses vers, & leur prêtant quelquefois, par son action, la chaleur & la vie que n'a pu leur donner la composition. Il n'ignore point que les lectures particulières doivent presque toutes leurs succès à l'indulgence, dont la Société paye la complaisance d'un Auteur.

Difons plus, il arrive souvent que le Public, en jugeant des Ouvrages loués & attendus, les rabaisse au-dessous de

leur valeur ; on diroit que, par un jugement contraire à celui des Sociétés, il cherche à se venger de l'espèce de violence qu'on a voulu lui faire par des éloges anticipés : il faut qu'il se croie libre si l'on veut qu'il soit juste.

Avouons enfin qu'il est bien difficile à un Auteur d'être sévère à lui-même, lorsque tout ce qu'il écrit est sûr de trouver à l'instant des admirateurs. La louange indiscretement prodiguée a étouffé plus d'un talent, & lors même qu'elle n'est qu'un encouragement, l'amour-propre la reçoit comme une récompense.

L'Auteur du *Poëme des Mois*, bien convaincu des dangers qui accompagnent les lectures particulières, a suivi du moins le conseil de Despréaux.

Cent fois sur le métier remettez votre Ouvrage.

C'est après dix années de travail qu'il ose livrer le sien à l'impression. S'il est quelques génies heureux, qui, comme l'Auteur de *Zaïre*, arrivent du premier pas à la perfection, le plus grand nombre a besoin de temps pour y parvenir. Le temps agrandit le cercle de nos

140 MERCURE DE FRANCE.

idées, fortifie le talent, développe la sensibilité, & peut seul apprendre aux Poètes François à maîtriser une Langue dédaigneuse quoiqu'indigente, & trop timide pour se prêter, sans de longs efforts, à la liberté de la haute Poésie.

L'Auteur de ce Poëme a voulu peindre tous les grands phénomènes de la Nature, la marche annuelle des Cieux, les travaux de la Campagne, & la plupart des Fêtes qui, dans l'antiquité, représentoient, sous le voile brillant de l'allégorie, les révolutions périodiques du Soleil, & ses diverses influences sur la terre. Peut-être qu'au premier coup d'œil on ne voit pas entre certains mois de l'année, une différence bien sensible; mais qu'on les observe plus attentivement, & l'on reconnoîtra leur caractère distinctif. La seule variété des noms donnés depuis un tems immémorial aux douze constellations qui forment le zodiaque, doit nous prouver que les premiers Instituteurs du Calendrier avoient remarqué une différence caractéristique entre chacune des douze portions de l'année. L'Auteur se flatte qu'on en sera convaincu après la lecture de son Poëme.

Cet Ouvrage formera deux Volumes in - quatto ornés de gravures d'après les deslins de nos meilleurs Artistes.

Il paroitra dans le courant du mois de Février de l'année 1779.

Chaque Chant sera suivi de notes sur l'Histoire Naturelle.

Le prix de l'Ouvrage sera de 36 livrés. Il suffira de donner 24 livres en souscrivant, & le surplus en retirant l'Ouvrage.

La souscription sera ouverte depuis le quinze de Janvier 1778, jusqu'au dernier de Juin de la même année, chez l'Auteur, rue du Four S. Honoré, maison du Journal de Paris, & chez Quillau, Imprimeur-Libraire, rue du Fouarre.

Ceux qui n'auront pas souscrit payeront l'Ouvrage 48 livres.

On avertit qu'on ne tirera qu'un très-petit nombre d'exemplaires au-delà des souscriptions.

Les personnes de province auront soin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.

On imprimera à la fin du second volume le nom de MM. les Souscripteurs,

Physique du Corps humain, ou Physiologie moderne, avec des Remarques sur la santé, la nature, la cause & le traitement des maladies; à l'usage des Étudiants en Chirurgie & en Médecine, formant la troisième partie de ses Opuscules; par M. l'Abbé Sauri, Docteur en Médecine, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier. 2 Vol. in-douze. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon; & chez l'Auteur, Hôtel des Trésoriers, place Sorbonne. 1778.

Malgré la multitude de livres sur la Physiologie, il y a lieu de penser que celui-ci sera favorablement accueilli du public, tant par la manière claire dont les matières sont présentées, que par les vues nouvelles & les découvertes les plus récentes qu'il renferme. En effet, on y trouve en abrégé tout ce qui a été découvert dans ces derniers tems, sur la nature des fibres animales, les usages de l'organe cellulaire, les loix & les causes de la circulation du sang, la nature de ce fluide, le mécanisme des sécrétions & de la nutrition, sur lequel M. Sauri propose

un système qu'on ne trouve dans aucun Physiologiste ; sur les causes de la respiration , de la voix , de la parole , du mouvement musculaire ; sur les fonctions du cerveau , des sens internes & externes , le goût , l'odorat , l'ouïe , la vue ; sur le sommeil , la faim , la soif , l'action de l'estomac sur les alimens ; les fonctions de l'épiploon , de la rate , du foie , du pancréas , des intestins , des vaisseaux du chyle , des reins & de la vessie.

La manière dont l'Auteur développe la génération des animaux , mérite l'attention des Médecins & des Physiciens ; il prétend que l'embryon est produit par le concours de molécules organiques du mâle & de la femelle , auxquelles l'action des forces attractives & répulsives donne un arrangement propre à former un corps organisé semblable à celui du père ou de la mère ; mais l'explication que M. Sauri donne de ce phénomène , est bien différente de celle du Plin François , avec lequel néanmoins il paroît s'accorder pour le fond du système. On trouve dans ce même article (de la génération) différentes remarques sur les accouchemens , sur les enfans foibles , ou qui viennent

au monde sans aucun signe de vie ; sur les moyens de s'assurer si un enfant a respiré ou non ; sur la circulation du sang dans le fœtus. L'Auteur paroît penser avec M. Wolff, qu'il y a deux ouvertures par lesquelles le sang passe de la veine-cave dans les deux sinus du cœur , sans se rendre de l'un à l'autre par le trou ovale , comme le pense le commun des Anatomistes & des Physiologistes.

Tel est le premier Volume de la Physiologie moderne , qui renferme , comme on le voit , toute la théorie de cette Science.

Le second, beaucoup plus court que le premier, traite de la santé & des maladies : l'Auteur recherche les causes générales de différentes maladies , indique les signes auxquels on reconnoît leur présence , aussi bien que celle de la *crise* ; il parle de différens pouls qui annoncent les crises , soit parfaites , soit imparfaites ; des causes de la *cottion* de la matière morbifique : il n'oublie pas de parler des cas dans lesquels on doit faire usage des purgatifs , de ceux dans lesquels on doit s'en abstenir , des circonstances dans lesquelles la Médecine expectante est préférable à l'agissante ou réciproquement.

Cet

Cet Ouvrage ne peut donc qu'être de la plus grande utilité aux jeunes Médecins, aux Étudiants en Chirurgie, & à tous ceux qui ont du goût pour cette portion de la Physique qui nous touche & qui nous intéresse le plus.

• L'Auteur a eu l'attention de signer tous les Exemplaires, afin d'empêcher que les Acheteurs ne soient trompés par des éditions contrefaites, presque toujours remplies de fautes d'impression, & souvent d'erreurs dangereuses pour ceux qui peuvent faire usage des remèdes dont les doses sont mal indiquées.

Prospectus du Plutarque François, pour la seconde Souscription.

On se propose, dans cet Ouvrage, de perpétuer les traits des Bienfaiteurs de la Nation. C'est offrir des modèles à ceux que leurs hautes destinées appellent aux fonctions publiques. Ce monument, élevé à la mémoire des Héros guerriers & pacifiques, invite leurs descendans à concourir au succès de cette entreprise. Il y a peu de Familles illustres qui ne se glorifient d'avoir produit quelques-uns de ces génies privilégiés, de ces intelli-

G

gences bienfaisantes, dont je me propose de ranimer les cendres. C'est donc à la fleur de la Nation que je consacre mon hommage; c'est elle que j'ai droit d'invoquer pour me soutenir dans ma marche; quiconque lit sans intérêt les actions héroïques, se déclare incapable d'exécuter rien de grand.

Chaque vie contiendra une notice historique de la Famille du Héros. C'est rappeler à ses neveux leurs engagements à la gloire; mais je ne m'assujétirai point à montrer l'arbre généalogique avec tous ses rameaux; il me suffira d'en cueillir les fleurs & les fruits.

Je m'étois flatté que MM. des États-Majors me fourniroient les traits d'héroïsme qui ont illustré leur Régiment; j'en aurois fait un usage qui auroit pu exciter l'émulation, & entretenir la valeur nationale. Mes vœux n'ont point été exaucés.

Ma lenteur à remplir mes engagements, mérite quelque indulgence; & ce n'est qu'après les avoir remplis, que j'entreprends mon apologie. Des obstacles imprévus m'ont arrêté dans ma marche: j'avois des correspondances à établir, des Artistes à satisfaire; des dé-

penſes préliminaires me mettoient dans une impuiſſance dont il eſt triſte de faire l'aveu. Ces difficultés ſont applanies ; la Clafſe des Militaires m'a fourni des reſſources abondantes ; la Magiſtrature a montré juſqu'ici moins d'empreſſement ; mais quand elle aura vu ma Collection ennoblie par tous les Héros de la probité ſortis de ſon ſein , elle la regardera comme les Archives où ſont déposés ſes plus beaux titres de gloire.

On m'a reproché d'être prodigué d'éloges & avare de censure : je reſpecte cette critique ; mais j'y répons, en obſervant qu'ayant à peindre l'élite de la Nation , j'avois peu de traits difformes à offrir. Je ſais que tout homme eſt un mélange de grandeur & de foibleſſe , & que l'hiſtoire doit montrer les vertus ſans déguifer les vices ; mais quand on vit parmi les enfans des Héros , la bienſéance n'exige-t-elle pas de cacher des taches plus propres à exciter le ſcandale que l'émulation ; l'hiſtoire qui médit ſans motif , ſe dégrade & ſ'avilit. J'écris pour la jeune Nobleſſe , qui a plus beſoin de vertueux modèles que d'exemples de diſſolution.

Nous croyons faire plaiſir à nos Souf-

G ij

148. MERCURE DE FRANCE.

cripteurs, de leur remettre sous les yeux les Eloges historiques qui forment la première Souscription; le Maréchal de Saxe, le Chancelier d'Aguesseau, le Maréchal de Belle-Isle, d'Argenson, du Gaytrouin, le Maréchal de Villars, Chevert, le Maréchal de Bervick, Turgot, la Bourdonnais, Lignyville, le Maréchal du Bourg, avec un dernier cahier qui contient les Artistes & les Hommes célèbres en tout genre.

La deuxième Souscription est ouverte: on a distribué les deux premiers cahiers dans le mois de Novembre 1777. Le troisième & le quatrième, le mois suivant, & les autres de mois en mois. Parmi les douze cahiers qui formeront la Collection, il y en aura deux de fragmens, qui contiendront la vie de plusieurs grands Hommes, qui, n'ayant eu que des commandemens subordonnés, ont été souvent éclipsés par des Chefs sans mérite, dont ils ont préparé les succès. La Marine nous offre sur-tout un grand nombre de ces braves Héros qu'il est juste de préserver de l'oubli; tels sont les Cassart, les d'Amfreville, les Roquefeuille, &c. J'invite leurs braves Successeurs à me fournir des Mé-

moires pour me mettre en état d'appaiser les mânes de ces Hommes illustres, qui revivent en eux.

Ces deux cahiers de fragmens ne seront point ornés d'estampes, à moins que ceux qui s'intéressent à la mémoire de ces illustres Morts, ne concourent à la dépense. Ces cahiers, plus volumineux que les autres, offriront un dédommagement aux Abonnés.

Je ne m'astreindrai plus à suivre l'ordre chronologique, & je donnerai dans cette même année, Condé, Brissac, Turenne, Duguesclin, Sulli, Colbert. Ce sera aux Souscripteurs à faire relier les cahiers dans l'ordre qui leur conviendra. Cette licence, que je me permets, répandra plus de variété; & n'ayant plus les mêmes objets, les mêmes mœurs, les mêmes usages à peindre, j'éviterai la tristesse de l'uniformité. Je suis encore dirigé par un autre motif, la difficulté de me procurer les Portraits, met nécessairement de la lenteur dans l'exécution de mes promesses. J'en ai fait l'expérience par la recherche inutile des Portraits de l'illustre Barr, de Feuquière, de Forbin, &c.

150 MERCURE DE FRANCE.

Le prix de chaque cahier est de 3 liv. Celui de la Souscription est de 30 liv. pour treize cahiers, francs de port.

Le Bureau de la Correspondance est à Paris, chez le Sieur Turot, où l'on souscrit, rue du Roi-de-Sicile, première porte-cochère à gauche en entrant par la vieille rue du Temple. L'Auteur ne se rend garant que des Souscriptions prises à son dit Bureau.

On souscrit encore, à Paris, chez Lacombe, rue de Tournon; à Versailles, chez Blaisot, rue Satori; à Amsterdam, chez Changuion & Vanharrvelt, Libraires; & chez les principaux Libraires de l'Europe.

N. B. Les Abonnés qui n'ont point reçu les treize cahiers de la première Souscription, peuvent s'adresser au Bureau de Correspondance: on réparera cet oubli.



ANNONCES LITTÉRAIRES.

LE Despotisme, considéré dans les trois États où il passe pour être le plus absolu; la Turquie, la Perse & l'Indoustan : Ouvrage dans lequel on prouve,

1°. Que la manière dont jusqu'ici on a représenté le Gouvernement despotique, ne peut qu'en donner une idée absolument fausse.

2°. Que dans les trois États qui viennent d'être annoncés, il y a un Code de Loix écrites, qui obligent le Prince ainsi que les Sujets.

3°. Que, dans ces trois États, les Particuliers ont des propriétés en biens-méubles & immeubles, dont ils jouissent librement; par M. Anquetil Duperron, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Cet Ouvrage s'imprime actuellement à Amsterdam.

Giv

Tableau de Rouen, contenant les Eglises & Monastères, les noms & demeures de tous les Ecclésiastiques, ceux des personnes qui occupent des charges, des Nobles ou vivant noblement, des Artistes, Négociants, Marchands, Manufacturiers, Métiers, leur genre de commerce & fabrique, les Juridictions, Elections, Hautes-Justices, des tarifs d'aunage, des poids, mesures, &c. augmenté d'un Calendrier historique, relatif à Rouen & à la Normandie, & de nombres d'autres articles très-utiles. Année 1778. A Rouen, chez V. Machuel; à Paris, chez Saugnier, Libraire, rue des Lombards.

Le Supplément de la nouvelle édition du Dictionnaire Historique de l'Avocat, promis pour Janvier 1778, se distribue *gratis*, chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins, à ceux qui ont acheté l'Exemplaire, en rapportant l'engagement de le fournir, signé le Clerc, qui est sous le titre du tome troisième.

ACADÉMIES.

I.

*SÉANCE publique de l'Académie des
Sciences, Arts & Belles-Lettres de
Dijon, du 17 Août 1777.*

M. MARET, Secrétaire-Perpétuel, a fait l'ouverture de la Séance qui étoit publique, en disant :

MESSIEURS,

La Chimie a fait de nos jours les plus grands progrès; l'observation & l'expérience lui ont découvert la nature & les propriétés d'une infinité de substances des trois règnes de la Nature; &, par des analyses savantes, par des combinaisons ingénieuses, elle a perfectionné la théorie des Arts, & rendu leur pratique plus facile & plus avantageuse.

Mais malgré le nombre des découvertes dont cette Science peut s'enor-

G. v

gueillir, il lui en reste encore à faire. Il est des phénomènes qui se reproduisent journellement sous ses yeux, sans qu'elle ait acquis sur le mécanisme de leur production, des lumières satisfaisantes. Il est des substances dont les qualités connues font desirer que l'on parvienne à imiter leur combinaison.

Du nombre de celles-ci, sont les acides & les huiles. La Nature nous offre dans les trois règnes, des mixtes portés à l'état savonneux acide par la combinaison de ces substances; mais l'art n'a point encore pu l'imiter, ni se rendre raison du mécanisme de cette combinaison. Et tandis que, par l'union des huiles avec les alkalis, la Chimie est parvenue à multiplier, à perfectionner les savons alkalis, elle n'a pas pu, jusqu'à présent, réussir à faire des savons acides.

Quiconque réfléchit aux grands avantages que les Arts, & la Médecine même, retirent des savons du premier genre, aux espérances que les qualités connues des acides & des huiles, doivent faire concevoir de l'utilité de leur combinaison, doit regretter que le Chimiste n'ait point encore mis entre les mains des

Artistes & des Médecins , des composés
savonneux acides.

C'est par cette considération que l'Académie avoit proposé pour sujet des Prix qu'elle étoit disposée à distribuer aujourd'hui ,

« De déterminer l'action des acides
» sur les huiles , le mécanisme de leur
» combinaison , & la nature des diffé-
» rens composés savonneux qui en résul-
» tent.

» Qu'elle avoit invité les Chimistes à
» indiquer , dans les trois Règnes , les
» productions naturelles les plus simples
» qui participent de l'état savonneux acide ;
» à essayer en ce genre de nouvelles
» compositions , à exposer leurs proprié-
» tés générales , & à désigner leurs carac-
» tères particuliers ».

Pour remplir les vues de l'Académie , il falloit donc considérer ce qui se passe lors du mélange des acides & des huiles , & s'attacher à rendre raison des phénomènes qui accompagnent ce mélange ; il falloit encore multiplier , varier les procédés au point de former des savons acides , déterminer les propriétés de ces savons , désigner dans les trois Règnes les substances savonneuses de ce genre , en

caractériser les espèces, en indiquér les usages.

Le premier Concours ouvert en 1771, à l'occasion de ces objets intéressans, loin de répondre à l'attente de l'Académie, n'offrit à cette Compagnie que des Ouvrages dont les Auteurs paroissoient à peine avoir conçu l'objet de son Programme.

Il fut décidé qu'on proposeroit le même sujet pour le Prix de 1774, qui devoit être double. L'Académie n'eut pas encore la satisfaction d'obtenir la solution qu'elle desiroit. Cependant, parmi les Mémoires qui lui furent envoyés, elle en trouva un qui annonçoit dans son Auteur, des vues & des connoissances capables de le conduire au but. Elle en conçut l'espérance d'être plus heureuse dans un troisième Concours, & l'importance du sujet la décida à le proposer une troisième fois, en triplant le Prix.

Cette Compagnie crut en même-tems devoir annoncer que, si l'imperfection des Ouvrages ne lui permettoit pas de décerner les couronnes promises, elle abandonneroit ce sujet, & emploieroit les Médailles à diriger l'émulation sur d'autres objets.

Le peu de succès du nouveau Concours, la met dans le cas de prendre ce dernier parti.

Aucun des Auteurs qui ont tenté de résoudre les questions proposées, n'a rempli les vues de l'Académie. Les uns se sont contentés de faire quelques mélanges de différens acides avec différens genres d'huiles, & d'en exposer les résultats. Les autres se sont livrés à un travail infructueux pour décomposer les acides; tous ont négligé de varier, de multiplier les procédés de manière à parvenir à la formation des savons désirés, ou, tout au moins, à prouver l'impossibilité physique d'en produire; & tous n'ont qu'effleuré ce qui concerne les savons acides naturels.

L'Académie devroit donc, conformément à sa Délibération, renoncer à l'espérance de recevoir une solution satisfaisante de son problème, & proposer les Médailles du Prix de cette année, à ceux qui rempliront ses vues sur d'autres objets. Mais elle croit pouvoir, sans s'écarter de l'esprit de la loi qui lui est imposée, réserver une de ces Médailles pour celui qui, dans un tems désigné,

lui enverra un bon Mémoire sur le même sujet.

Les motifs qui la décident à modifier ainsi sa Délibération, sont que, dans le nombre des ~~Plates~~ Plâtres qu'elle a reçues cette année, celle qui porte pour devise (*toutes les parties de la matière agissent dans la nature chacune selon sa manière*) lui a paru l'ouvrage d'un Chimiste éclairé & ingénieux, qu'un travail plein de sagacité a mis sur la voie convenable pour arriver à la solution du problème proposé, ou du moins de l'une de ses parties.

Que d'ailleurs elle est informée que plusieurs Savans ont fait, à l'occasion de sa demande, des expériences dont la multiplicité a retardé la rédaction de leurs Mémoires, au point qu'ils n'ont pu entrer en lice cette année.

L'Académie espérant donc encore voir la question des savons acides, développée d'une manière avantageuse aux Arts & aux Sciences, donnera une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. à celui qui aura rendu ce service au Public.

Les Mémoires seront envoyés, avec les formalités d'usage, au Secrétaire-Perpétuel de l'Académie, avant le premier

M A R S. 1778. 159

Janvier 1779. Et le Prix sera adjugé dans la première Séance du Cours de Chimie de la même année.

- Quant aux deux autres Médailles, l'Académie s'expliquera, dans la Séance publique du mois de Décembre prochain, sur les Sujets qu'elle aura choisis pour objets de ces Prix.

I I.

Séance Publique de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, tenue le 25 Août 1777.

Le 25 Août 1777, l'Académie a célébré, selon son usage, la fête de Saint-Louis, Roi de France. Le matin, elle a assisté dans l'Église paroissiale de Saint-Jacques, à la Messe, qui a été suivie de l'*Exaudiat*, pour le Roi, qui a été chanté par la Musique du Chapitre Cathédral, & du panégyrique de Saint Louis, qui a été prononcé par M. l'Abbé Savy, Prébendé de l'Église de Montauban.

L'après-midi, l'Académie s'est rendue en Corps, dans la principale Salle de

l'Hôtel-de-Ville, où elle a tenu la Séance publique pour la distribution du Prix.

M. Lade, Avocat au Parlement, Directeur de quartier, a ouvert la Séance par une sermonee, dans laquelle il a établi que la culture des Lettres contribuoit essentiellement au bonheur des peuples, & que c'étoit à elle que l'on étoit redevable de ce systême universel de paix, & de cette tendance générale au bien & à la félicité des peuples, qui caractérisent les Gouvernemens de l'Europe.

M. l'Abbé Prévot, Chanoine Sacriste de l'Eglise de Montauban, & Curé de la Paroisse Saint-Jacques de la même ville, Académicien élu à la place de M. Carrere, a prononcé son discours de remerciement, dans lequel il s'est attaché à démontrer que les études qui dépendent du jugement & de la réflexion, doivent avoir la préférence sur celles qui sont du ressort de l'imagination.

M. le Directeur a répondu au discours de M. l'Abbé Prévot. M. de Carabonne de la Jonquière, Avocat-Général de la Cour des Aides, Académicien élu à la place de M. l'Abbé de Villars Lugein,

a aussi prononcé son discours de remerciement ; dans lequel , après avoir observé que l'établissement des Corps littéraires est le fruit d'une politique éclairée , il a tracé le portrait d'un Ministre également chéri du Prince & de la Nation , & que la circonstance toute récente de la nomination de leur protecteur , rend encore bien plus cher à l'Académie.

M. le Directeur a répondu au discours de M. de Carabonne.

M. l'Abbé de Verthamon , Grand-Archidiacre de l'Église de Montauban , & Vicaire-Général , a lu un discours sur les défauts de l'esprit.

M. de Broca , Conseiller à la Cour des Aides , a lu un essai sur le caractère de l'ambition.

M. l'Abbé de la Tour , Doyen de l'Église de Montauban , & Secrétaire-Perpétuel , a lu des stances en vers sur les vacances de l'Académie.

M. le Secrétaire-Perpétuel a annoncé que l'Académie avoit réservé le prix de Poësie , & qu'elle avoit décerné celui d'Éloquence au discours qui avoit pour sentence : *Cor mundum crea in me Deus , & spiritum rectum innova in visceribus*

meis, & dont M. de Coyon d'Arzac, ancien Conseiller au Parlement de Bordeaux, s'étoit déclaré l'Auteur.

M. de Puligneux, premier Président de la Cour des Aides, a fait la lecture de l'Ouvrage couronné.

La Séance a été terminée par la lecture que M. le Secrétaire-Perpétuel a faite du programme pour l'année 1778.

L'Académie des Belles - Lettres de Montauban distribuera, le 25 Août prochain, fête de Saint Louis, un prix d'Éloquence, fondé par M. de la Tour, Doyen de l'Église de Montauban, l'un des trente de l'Académie, qu'elle a destiné à un discours dont le sujet sera pour l'année 1778.

La vertu ennoblit les plus petites choses, & le vice dégrade les plus grandes.

Conformément à ces paroles de l'Écriture : *Qui fidelis est in minimo, in majori fidelis erit.* Luc. 16. 10.

Un second prix, destiné à la Poësie, sera donné à une Ode ou Poëme de cent à cent cinquante vers, au choix des Auteurs, dont le sujet sera : *Le zèle de Louis XVI pour la Religion & les bonnes mœurs.*

Ce sujet de Poësie avoit été proposé pour l'année 1777. L'Académie, n'ayant couronné aucun des Ouvrages qui lui ont été présentés, a jugé convenable de le proposer de nouveau, en avertissant les Auteurs de se conformer avec la plus grande exactitude, aux règles de la versification françoise.

Ces prix consistent chacun en cent jetons d'argent, de la valeur de deux ceus cinquante livres, portant d'un côté les armes de l'Académie, avec ces paroles dans l'exergue : *Academia Montalbansis fundata auspice Ludovico XV. P. P. P. A. Imperii anno XXIX; &* sur les revers, ces mots, renfermés dans une couronne de laurier : *Ex magnificentia viri Academici D. Bertrandi de la Tour, Decani Eccles. Montalb. M. DCC. LXXIII.*

Les Auteurs sont avertis de s'attacher à bien prendre le sens du sujet qui leur est proposé, d'éviter le ton de déclamateur, de ne point s'écarter de leur plan, & d'en remplir toutes les parties avec justesse & avec précision.

Les discours ne seront, tout au plus, que de demie heure de lecture, & fini-

ront par une courte prière à Jésus-Christ.

On n'en admettra aucun à l'examen, qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en théologie.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs Ouvrages ; mais seulement une marque ou paraphe , avec un passage de l'Écriture sainte , ou d'un Père de l'Église , qu'on écrira aussi sur le registre du Secrétaire de l'Académie.

Ils feront remettre leurs Ouvrages par-tout le mois de Mai prochain , à M. l'Abbé de la Tour , Secrétaire-Perpétuel de l'Académie , en sa maison près la Cathédrale.

Le prix ne sera délivré à aucun qu'il ne se nomme , & qu'il ne se présente en personne ou par procureur , pour le recevoir & signer l'Ouvrage.

Les Auteurs sont priés d'adresser à M. le Secrétaire , trois copies bien lisibles de leurs Ouvrages , & d'affranchir les paquets qui seront envoyés par la poste.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue, avec succès, deux fois par semaine, les représentations de *Roland*, Tragédie lyrique, paroles de Quinault, réduite en trois Actes, avec des changemens & des additions, & remise en Musique par M. Piccini.

Ce célèbre Compositeur Italien, a transporté dans l'Opéra François, l'élégance & la douceur de son style; sa Musique toujours pure & agréable, son chant aimable & bien modulé, ses accompagnemens variés avec art, & heureusement contrastés, font le plus grand plaisir aux Amateurs.

Il ne faut point chercher dans cet Opéra, cette Musique dite *Dramatique*, presque toute en récitatif, fortifié par des accompagnemens bruyans & par des accords recherchés. M. Piccini n'a point voulu surprendre ni en imposer; il s'est

contenté de plaire en adaptant aux paroles le chant le plus analogue & le plus agréable. Ses duo, ses airs, ses morceaux d'expression & d'ensemble, ses beaux monologues, sur-tout celui de Roland, dans le troisième Acte, attestent le goût de cet habile Maître. Son récitatif est simple, convenable à notre Langue, & bien accentué. Cependant il faut avouer que ce Compositeur n'a pas également réussi dans les chœurs & dans les airs de danse. Mais quand on fait créer des chants, on peut facilement en répandre aussi dans ces parties essentielles de l'Opéra François.

Mlle de la Guerre a remplacé Mlle Levasseur dans le rôle d'*Angélique*, qu'elle joue avec intelligence, & qu'elle chante avec beaucoup d'ame & de sensibilité. Son organe tendre & moëlleux, est naturellement propre à exprimer les doux accens de l'amour.

L'Académie de Musique donne les Jeudis & Dimanches, les *Fragmens* composés des Actes de *Pigmalion*, du *Devin du Village* & de *Myrtil & Lycoris*.

Mlle Gavaudan joue le rôle de *Colette* dans le *Devin du Village*, & M. le Gros celui de *Colin*. La réunion de leurs talens & de leurs organes, les plus brillans & les plus flatteurs que l'on puisse entendre, ne laissent rien à desirer dans l'exécution de cette charmante Pastorale. M. le Gros chante en son entier l'*Ariette*, avec l'*objet de mes amours*, ce qui lui a mérité des applaudissemens infinis.

On doit jouer alternativement, pour la Capitation des Acteurs, *Alceste* & *Iphigénie*.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont représenté pour la première fois, le Samedi 21 Février, l'*Homme Personnel*, Comédie nouvelle en cinq Actes & en vers, de M. Barthe.

L'*Homme Personnel* offre le même sujet que l'*Égoïsme*, Comédie pareillement en cinq Actes en vers, jouée il y a quelque tems sur le même Théâtre. Il y

a des rapports sensibles entre ces deux Pièces. Dans l'*Egoïsme*, c'est un Précepteur qui demande à tout propos sa pension. Dans l'*Homme Personnel*, c'est un vieux Domestique qui ne cesse de solliciter un Bureau de Tabac. Dans la première & dans la seconde de ces Comédies, c'est un oncle fort riche, dont le neveu cherche à envahir la fortune. Le neveu, dans chacune des deux Pièces, tend également à se débarrasser d'un mariage & d'une charge dont ils n'attendent point d'assez grands avantages, & qui leur imposeroient trop de gêne & de soin. Les deux Egoïstes se laissent attribuer avec la même audace, des actions généreuses qu'ils n'ont pas faites. L'Egoïsme de ces personnages est également découvert par l'oncle, à-peu-près par les mêmes moyens, & puni également par la privation du bien qu'ils vouloient s'approprier. Le frère de l'Egoïste, & la sœur de l'Homme Personnel, profitent aussi des bienfaits de l'oncle, & se montrent aussi généreux envers leur ennemi. Mais si ces ressorts qui appartiennent au sujet, mettent quelques ressemblances générales dans les deux Pièces, on peut dire qu'il ne peut y avoir plus de différence

rence

gence dans les détails. L'Auteur de *l'Egoïsme* a voulu peindre ce vice dans toutes ses nuances, en rejetant tout ce qu'il a d'odieux sur un seul personnage; au lieu que l'Auteur de *l'Homme Personnel* a concentré l'égoïsme dans son rôle principal. *L'Homme Personnel* est l'héritier, avec sa sœur, d'un Président qui est leur oncle, & fort riche. Ce Président veut établir le frère & la sœur, & jouir de leur bonheur dans sa vieillesse. Il destine sa charge à son neveu, & lui propose un mariage avantageux avec une partie de sa fortune. Il veut aussi établir sa nièce; mais *l'Homme Personnel* en impose à son oncle, & fait le faire consentir à renvoyer sa sœur en Province, avec une petite pension, auprès de sa mère. D'un autre côté, il engage Saint-Géran à se faire aimer de celle qu'on lui destine. Il engage un autre ami, quoiqu'il eût pris le parti des armes, à solliciter pour lui la Charge du Président. L'oncle croit que ces deux amis trahissent son neveu, & conjurent sa perte; il les lui dénonce comme des perfides qui veulent lui enlever, l'un sa Maîtresse, l'autre son bien. Il est étonné de le trouver si froid, ignorant qu'il est l'agent

H

secret de ces intrigues. Il s'échauffe au point qu'il tombe en syncope, & qu'il fait craindre pour ses jours. Le neveu ne perd point la tête; & tandis qu'on envoie chercher un Médecin, il fait courir chez le Notaire. Le Médecin arrive, & est beaucoup interrogé par l'Homme Personnel. Celui-ci paroît désespéré d'apprendre que son oncle a recouvré la santé, & qu'il n'y a rien à craindre. Le Notaire arrive aussi, fort étonné de ne point trouver de malade pour faire un testament. L'oncle commence alors à soupçonner l'égoïsme de son neveu. Il y a encore dans cette Comédie, une veuve qui fait, par sa propre expérience avec son mari défunt, démasquer l'Égoïste, & le détester. Elle parvient à convaincre l'Homme Personnel de son vice odieux. Elle découvre que le Jugement d'un procès qu'elle a gagné, est dû à la pressante sollicitation de Saint-Géran, quoique l'Homme Personnel s'en attribue tout l'honneur. Elle apprend que Saint-Géran est l'Amant aimé de sa fille, & que c'est l'Homme Personnel qui l'a forcé de se déclarer : elle instruit l'oncle que c'est à la sollicitation de son neveu, qu'un autre a demandé sa Charge, dans la

vue d'obtenir la main de sa nièce : enfin , que l'Homme Personnel ne s'occupoit que du soin de rapporter tout à lui , en écartant tout ce qui lui faisoit obstacle , croyant abuser également son oncle , sa maîtresse , sa sœur & ses amis. Le Président ne peut alors contenir sa juste indignation ; il s'élève avec force contre le vice le plus affreux & le plus destructif de la Société. Il profite de la présence du Notaire pour dépouiller son neveu de toutes les espérances de sa succession qu'il vouloit envahir , & pour assurer sa fortune à sa nièce , & sa Charge à l'Amant digne d'obtenir sa main. Cette sœur & son ami généreux , offrent en vain à l'Homme Personnel un partage qu'il rejette. Il les quitte furieux de n'avoir pu tout leur ravir.

On a trouvé à la première représentation , des longueurs & quelques changemens à faire , qui ont été heureusement corrigés. Cette Comédie a été fort applaudie à la seconde représentation , & promet du succès. Elle est en général écrite avec beaucoup d'esprit & de facilité. Sans doute que le sujet ou le plan n'a pu produire plus de comique ni plus d'intérêt.

H ij

L'*Homme Personnel* est parfaitement joué par M. Molé, qui saisit avec tant de chaleur & d'intelligence les caractères différens des rôles qui lui sont confiés. Les autres rôles ont été très-bien rendus par MM. Larive, Monvel, Auger, Désessart, & par Mme Drouin & Mlle Doligny.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Lundi 23 Février, les Comédiens Italiens ont donné la première représentation de *Matroço*, Drame burlesque, en quatre Actes en vers, mêlés d'Arriettes & de Vaudevilles. Les paroles sont de M. Laujeon, la Musique est de M. Grétry.

L'Auteur de ce Drame burlesque, n'a eu, dit-il, d'autre but que de travestir les Héros & les Héroïnes des Poëmes & Romans de Chevalerie. Dans les tableaux variés que présentent les Ouvrages de ce genre, il a ehoisi les incidens qui prêtent le plus à la plaisanterie,

pour la faire ressortir de la pompe même du Spectacle. Les cérémonies & sacrifices magiques, les métamorphoses, les désenchantemens, les délivrances de Chevaliers, leurs combats avec les Géans & Nains, les attaques & brisemens de Tours, sont les principaux objets que l'on a réunis dans un même sujet, pour les présenter sous le masque de la Parodie. En voyant des Géans fanfarons & brutaux, des Héros languoureux qui ne perdent point l'occasion de haranguer quand il faut agir; des Héroïnes prudes, précieuses, toujours pressées de conter leur histoire; un Enchanteur poltron, que le moindre songe effarouche, & que l'étendue de sa puissance ne peut jamais rassurer; en retrouvant, dans ces caractères romanesques, des sentimens exaltés, des rodomontades, l'affectation même des jeux de mots, l'on jugera sans peine que l'on s'est occupé de donner un Spectacle de plaisanteries & non pas d'intérêt. Aussi a-t-on affecté dans cette *folie dramatique*, de mêler aux différens morceaux de Musique, les refrains d'airs & de vaudevilles qui leur servent de contraste; & souvent même de parodies.

H iij

C'est d'après ce plan que ce Drame burlesque doit être jugé. Peut-être trouvera-t-on que c'étoit trop entreprendre, & qu'une action théâtrale doit avoir une marche plus simple, pour que le Spectateur puisse la suivre & s'en amuser. Au reste, il y a dans ce Drame des Scènes fort plaisantes, & qui ont fait beaucoup de plaisir.

Matroco, Enchanteur malfaisant, est effrayé d'un songe; il appelle à son secours des Magiciens qui viennent, à sa voix, des quatre parties du monde; il les renvoie, & consulte *Furion*, chef des Géans, qui augmente sa frayeur en lui racontant le même songe. Ils assemblent le Conseil des Géans & Nains. Pour abrégé, *Matroco*, par son pouvoir magique, les fait lire dans son cœur; ils reculent d'épouvante. Plusieurs sont chargés d'aller préparer un sacrifice, il sort avec eux, en apprenant qu'un Hérault d'Emphasis vient proposer un cartel. *Furion* l'accepte. Des Nains sont juges du combat. Le Hérault est assommé, *Matroco* revient triomphant. On sacrifie un dindon à la Lune. L'Enchanteur n'est pas encore rassuré; il va seul consulter

les Enfers. Cependant il permet aux Princesses, ses prisonnières, d'aller dans ses jardins. Gloriane & Vaporosine ont le bonheur de sauver les jours de la Fée Urgande, en lui donnant de l'eau d'une fontaine enchantée. La Fée les récompense en aimant, pour quelques instants, les Mascarons des Statues qui cachent des amans infortunés. Les Chevaliers de ces Princesses viennent attaquer l'Enchanteur qui les retient captives. Il y a un combat dans lequel Furion fait encore triompher *Matroco*. Il veut jouir de sa victoire en instruisant les Princesses de la défaite de leurs amans. Il fait venir l'appartement de ces Princesses qui sont endormies sur un sofa, & il se rend invisible avec ceux qui l'accompagnent. Un Nain, en Facteur de la petite poste, apporte la Gazette, que ces Princesses lisent avec empressement; elles gémissent après l'avoir lue; alors *Matroco* paroît à leurs yeux, insulte à leur douleur, & les précipite dans un cachot. Les Guerriers vaincus font une nouvelle tentative; ils implorent la Fée Urgande, & font l'escalade de la Tour où *Matroco* s'est réfugié. Le pouvoir de la Fée détruit la

176 MERCURE DE FRANCE.

Tout, elle pétrifie *Matroco* au moment qu'il a les mains levées pour poignarder les deux Princesses. La Fée, les Princesses, leurs Chevaliers & l'Armée célèbrent par des jeux leur victoire. Le comique de ce Drame est principalement dans l'emploi de refrains de *Vaux-villes*, arrangés avec un art infini, & adaptés à une musique nouvelle & délicate. M. Grétry a prouvé que son génie fait se plier à tous les genres, & qu'il excelle dans tout ce qu'il entreprend.

Les rôles de ce Drame burlesque ont été parfaitement joués & chantés par les principaux Acteurs & Actrices de ce Théâtre. M. Clerval a représenté *Matroco* avec une dignité comique. Mesdames Trial & Billioni chantaient des duo & des airs charmans qui ont été fort applaudis.

Quelques retranchemens indiqués par le public dans ce Drame, en ont assuré le succès, & la seconde représentation a été généralement applaudie.

La Reine, Madame, & Monseigneur le Comte d'Artois ont honoré ce Spectacle de leur présence à la première représentation, & en ont patu satisfaits.

M A R S. 1778. 177

D É B U T.

Mlle Lonjeau, qui chantoit dans les chœurs de l'Opéra, a débüté à la Comédie Italienne dans les premiers rôles de *Lucile*, de *Sylvain*, de *Zémir & Azor*, de *la Colonie*, de *du Déserteur*, &c. Elle joue avec intelligence & chante avec sensibilité. Les agrémens de sa personne, & la beauté de son organe peuvent la rendre très-utile à ce Spectacle, si elle parvient à maîtriser sa voix & à lui donner plus d'articulation.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Iconologie dessinée & gravée par Ph. L. Parizeau. Prix, 2 liv. 8 s. chaque suitez composée de six feuilles. A Paris, chez l'Auteur, rue des Fossés de M. le Prince. Maison du riche Laboureur.

L ne paroît encore que les deux premiers cahiers de cette *Iconologie*. Chaque ca-

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

hier est composé de six feuilles, & chaque feuille contient quatre planches, ou quatre sujets emblématiques. L'Artiste, M. Parizeau, les a gravées au simple trait, avec le goût & la précision que demandent ces sortes de sujets. Une explication courte & facile, placée au bas de chaque planche, contribue à rendre cette suite plus utile & plus intéressante, non-seulement pour les Peintres, Sculpteurs, Architectes, mais encore pour tous ceux qui cultivent les Arts par devoir ou par goût. L'Auteur se propose de compléter cette Iconologie, & d'en donner un cahier tous les mois.

I I.

Le Soldat en sémestre, & le Négociant ambulat, deux Estampes en pendant, d'environ 11 pouces de large sur 10 de haut, gravées par le Sieur Ingouf junior, d'après les dessins originaux de M. Freudeberg. A Paris, chez Buldet, rue de Gèvres, maison du Notaire, au premier. Prix, 3 liv. chaque Estampe.

M. Freudeberg, Dessinateur, est connu

des Amateurs par différentes scènes domestiques qui ont été gravées d'après ses dessins. Il nous représente dans celles qui viennent de paroître, un Soldat qui, de retour dans sa famille, lui fait le récit de ses exploits ou de ceux dont il a été témoin. Le Négociant ambulant est un Colporteur d'Estampes qui montre à une Bonne-mère & à ses enfans, les images qui peuvent les intéresser. Les fonds de ses compositions sont riches, & offrent plusieurs détails qui rendent ces Estampes très-amusantes. M. Ingouf junior, qui les a gravées, annonce par ces nouvelles productions de son burin, qu'il aime son talent, & s'applique à le perfectionner.

I I I.

Portrait en médaillon de Henri IV, Roi de France & de Navarre, gravé d'après le Tableau original de François Porbus le fils, appartenant à S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans; par Aug. de Saint-Aubin, Graveur du Roi & de sa Bibliothèque, rue des Mathurins, petit Hôtel de Cluny.

Ce Portrait du Héros de la France;
H vj

180 MERCURE DE FRANCE.
est très-recommandable par le mérite de la
ressemblance, par l'agrément de la com-
position, & par le travail d'un burin en
même-tems très-fini & très-vigoureux.

M U S I Q U E.

I.

SEPTIÈME Livre d'Ariettes choisies,
avec accompagnement de Harpe, suivies
d'une Sonate pour la Harpe, avec ac-
compagnement de violon, dédiées à Mlle
Deshaulles, par J. G. Burckhoffer, Œuvre
XV. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'Auteur,
rue S. Honoré, à l'Hôtel du Saint-Esprit,
vis-à-vis les Écuries du Roi; Nadermann,
Luthier ordinaire de la Reine, rue d'Ar-
genteuil Saint-Honoré; & aux adresses
ordinaires de Musique.

I I.

Deux Sonates pour le Clavecin, ou le
forté-piano, avec accompagnement de
violon, dédiées à M. Tourtille Sangrain,
Intéressé dans les Affaires du Roi, com-

M A R S. 1778. 184

posées par Isaac le Fébure, Maître de Musique & de Clavecin, Œuvre I. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Culture-Sainte-Catherine, maison de M. Barreau, Correcteur des Comptes; & aux adresses ordinaires de Musique.

• I I I.

Concerto pour le Clavecin avec accompagnement de deux Violons, deux Cors, Alto & Basse, dédié à Madame de Collange, composé par Mlle Rose de la Roche, mis au jour par Benaut, Maître de Clavecin. Œuvre II. Prix 4 liv. 4 sols.

Amusemens des Dames, III Recueil des Contredanses, Allemandes, Angloises, Menuets qui se dansent chez la Reine, arrangés pour le Clavecin ou le Forté-piano, dédiés à Mlle L. E. Benoni Leoube par Benaut. Prix 2 liv. 8 sols.

V. Recueil des Vaudevilles des Opéra-Comiques, arrangés pour le Clavecin ou le Forté-piano, dédiés à Mme la Comtesse

182. MERCURE DE FRANCE.
d'Herouville, par Benaut. Prix 1 liv.
16 sols.

Sonates de Clavecin, dédiées à Mme de Sartine, composées par Mlle Rosalie Rose de la Roche. Prix 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Benaut, Maître de Clavecin, Editeur, rue Dauphine, porte-cochère près le Pont Neuf, & aux adresses ordinaires de Musique.

V E R S

*A M. DE VOLTAIRE, sur son retour
à Paris.*

TOUJOURS aux Dieux nous devons quelque
offrande ;

Mais dans le Temple du Seigneur
Je suis un simple Enfant-de-Chœur,
Et j'attache à l'Autel ma chétive guirlande.

En vain j'essayai quelquefois
De joindre ma débile voix

A celles qui pour vous entonnaient des Cantiques:
Dans ce nombreux concours, dans ce bruyant concert,

Mon faible fausset fut couvert
Par des accens plus énergiques.

Ne fait-on pas aussi que du docte Pigal,
Pour vous le ciseau s'évertue ?
Que déjà sur son piédestal
On couronne votre Statue ?

Mais d'un ciseau divin les efforts triomphans
Le sont bien moins que vos Ouvrages !
Vous êtes l'Émule du Temps,
Vous survivrez à vos Images.

Vous faites mieux encor, vous revoyez ces lieux,
De vous avoir vu naître à jamais orgueilleux ;
Ces lieux qu'ont illustrés vos chants & votre
gloire ;

Ces lieux qui sont pour vous le champ de la vic-
toire.

Vous revoyez ce Peuple affable & médifant,
Si perfide, si carressant,

Qui, sans raison, prodigue & reprend son suf-
frage ;

Mais à qui, toutefois, vos sublimes talens
Ravissent depuis soixante ans,
Le doux plaisir d'être volage.

Ô Voltaire ! venez recueillir son encens !

184 MERCURE DE FRANCE.

C'est à vos pieds qu'il doit fumer sans cesse.
Vous nous donnez pour de froids complimens,
Pour de vains applaudissemens,
Esprit, goût, génie & sagesse.
Vous soutenez encor les frères fondemens
De notre Parnasse débile.
Ah ! vivez pour nous être utile !
Nous n'existons qu'à vos dépens.

Paris, le 19 Février 1778.

Par M. de la Dixmerie.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

19 Février 1778.

SI on pouvoit rajeunir, le Vieillard que M. de la Dixmerie honore d'une Épître si flatteuse, rajeunirait à cette lecture. Il est arrivé extrêmement malade. M. Tronchin lui défend d'écrire ; mais il ne lui défend pas de sentir avec la plus extrême reconnaissance, les bontés que M. de la Dixmerie lui témoigne avec tant d'esprit.



V E R S

*POUR mettre au bas du Portrait de M.
DE VOLTAIRE.*

IL se moqua des Sots, il chanta les Guerriers,
Il régna sur la Scène, il charma dans l'Histoire;
Fameux dans chaque genre, il eut tous les lauriers,
Un seul aurait suffi pour assurer sa gloire.

*Par M. Cardonne, premier Commis de la
Maison de Madame.*

ÉPITAPHE DE LE KAIN.

IL n'est donc plus de Cothurne aujourd'hui !
Cy git le Kain, Melpomène avec lui.

Par M. P. de Sivry.



*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

M. Claude Brun, Bourgeois de Mirebeau en Poitou, a imaginé & exécuté, il y a quelques mois, une horloge dont il fait mouvoir la sonnerie par le moyen de l'eau. Le cadran tourne autour de l'aiguille, & marque ainsi les heures très-régulièrement. Il n'y a que deux roues & un renvoi.

I I.

Un Chirurgien a fait récemment, dans un Village près de Liverpool, en Angleterre, une opération singulière & qui a réussi. Il a enlevé du front d'une femme âgée de soixante-trois ans, une corne absolument ressemblante à celle d'un bétail, & qui avoit commencé à poindre dans sa quarante-septième année; depuis elle avoit crû insensiblement en se courbant de la pointe à la racine: le cercle qu'elle décrivait étoit de sept pouces & demi. La femme n'a été alitée que trois jours après cette opération.

I I I.

Mémoire sur un Rouet à filer des deux mains à la fois , inventé par M. de Bernieres , Ecuyer , l'un des quatre Contrôleurs Généraux des Ponts & Chaussées de France , &c.

Ce Rouet met une fileuse en état de faire dans sa journée presque autant de fil qu'elle en feroit , en deux jours , avec un Rouet ordinaire , sans que pour cela elle éprouvé plus de fatigue & de peine.

On trouve dans ce Mémoire , imprimé in-4^o , avec figures , des moyens généraux d'établir des Fileries en grand , dans les Campagnes & dans les Hôpitaux , où ce genre de travail paroît , plus que tout autre , propre à occuper utilement les personnes des deux sexes & de tout âge que ces maisons de charité renferment , & à les rendre moins onéreuses à l'Administration.

Ce Mémoire finit par une digression sur la faculté de se servir des deux mains également , & contre l'usage que nous fait contracter notre éducation , de n'em-

ployer presque toujours que la droite ,
&c. &c.

C'est le même Auteur qui a inventé les Bateaux & les Chaloupes *inſubmergibles* , dont on paroît généralement deſirer un emploi plus multiplié , pour pouvoir parer aux malheurs qui ne ſont que trop fréquens.

On trouve ce Mémoire chez l'Auteur , en ſa demeure , au vieux Louvre ; chez de Rieu , au même vieux Louvre , ſous la porte de la Colonnade , & chez Eſprit , Libraire de S. A. S. Mgr le Duc de Chartres , au Palais Royal.

I V.

M. de Sonnenfels vient d'inventer , à Vienne en Autriche , une lampe qui réunit le triple avantage de ne conſommer que pour environ deux liards d'huile en douze heures , de ne répandre aucune vapeur , & d'éclairer auſſi bien que trois chandelles ordinaires.



A N E C D O T E S.

I.

UN Garde-du-Corps du Roi d'Espagne, retournant chez lui en semestre, arriva de nuit dans un village de la Manche, & fut loger chez une pauvre veuve de 70 ans. Dès qu'ils furent seuls : *Ah! Monsieur, lui dit la veuve à genoux, je n'ai qu'un lit, si vous m'en privez, vous m'exposez à mourir de froid. — Eh! bien, gardez votre lit; mais dites-moi où j'en pourrai trouver un autre. — Chez le Curé. — Allons-y donc.* Le Curé étoit un homme poli, qui reçut très-bien le Garde, lui donna un bon souper, & ensuite un bon lit. Celui-ci fatigué, s'endort bientôt; mais peu de tems après il est réveillé par une Servante éplorée, qui crioit : *Ah! Monsieur, vite, accourez... Mon Maître... On l'assassine... Deux Voleurs...* Le Garde saute aussi-tôt hors du lit, prend son frac, ses pistolets, son épée, & court à la chambre du Curé, qu'il trouve aux prises avec les Voleurs. Un

d'eux quitte alors le Curé, & se jette, le poignard à la main, sur le Garde, qui lui brûle la cervelle; l'autre vient au secours, le Garde le tue encore. Aussi-tôt on appelle la servante, qui, arrivant toute tremblante, voit deux hommes morts. *Vite*, dit le Curé, *chez l'Alcade & chez le Greffier*. On y court: ni l'un ni l'autre n'étoient chez eux, ils faisoient la ronde pour le bon ordre..... *Voilà pourtant deux hommes morts; que ferons-nous? — Voyons s'ils ont encore quelque reste de vie*. On s'approche, ils avoient le visage voilé d'un crêpe: on lève le voile; c'étoient l'Alcade & le Greffier.

I I.

Fridlef, fils de Frothon III, Roi de Danemarck, avoit été envoyé en Russie par son père. Depuis son départ, le bruit de sa mort s'étoit répandu; & Frothon lui-même ayant péri malheureusement, la nation proposa la couronne à celui qui célébreroit le mieux les vertus de Frothon. Un tel prix étoit bien capable d'échauffer la verve des Poëtes: Hiarn l'emporta sur ses Concurrans, & fut couronné; mais bientôt après Fridlef

reparut, & vainquit, dans trois combats, son Concurrent, qui ne trouva pas autant de facilité à gagner des batailles qu'à faire des vers. Le Vaincu se déguisa, & vint à la Cour de Fridlef, résolu de l'assassiner. Il fut découvert. Quel étoit ton dessein ? lui dit Fridlef : *De te faire périr*, répondit Hiarn. *Et de quelle mort ?* répliqua le Roi : *Par le duel*, répartit le Poëte. *Eh bien, c'est de cette mort que tu périras toi-même*, ajouta Fridlef. Ils s'armèrent aussi-tôt, & entrèrent en lice. Hiarn tomba sous les coups de son ennemi, qui régna dès-lors paisiblement sur les Danois.

I I I.

Un Cordonnier de Leyde alloit toujours à l'Université lorsqu'on y soutenoit quelque Thèse. Quelqu'un lui demanda s'il savoit le latin. *Non*, répondit l'Artisan, — *Eh! que venez-vous donc faire ici ?* — *Ah!* dit-il, je m'amuse à voir qui est-ce qui a tort ou raison dans la dispute. — *Et comment cela ?* — *Rien de plus facile.... Je le connois à la mine des Disputans ; car celui qui n'a rien de bon à répliquer, se fâche & fait la grimace.*

A V I S.

I.

*Maison d'Éducation, tenue par le Sieur
VIARD.*

LÉ Sieur Viard, fils d'un Maître de Pension, qui a joui jusqu'à sa mort d'une réputation justement méritée par ses talens & par sa probité, occupé lui-même, depuis quinze ans, à donner en ville des leçons de Langue Française & d'Orthographe, d'Histoire, de Géographie & de Mathématiques, se consacre, depuis un an, à l'éducation d'un petit nombre d'Enfans qu'il prend chez lui.

Les Enfans apprennent chez lui à lire & à écrire; le François, le Latin & l'Allemand; l'Histoire, la Géographie & les Mathématiques; le Dessin & la Musique.

La femme du Sieur Viard est née, comme lui, dans une Maison d'Éducation: ils croient, l'un & l'autre, pouvoir remplir, avec honneur, les devoirs d'un état auquel ils semblent destinés dès l'enfance, & qu'ils embrassent par inclination,

Le Sieur Viard demeure rue S. Maur, à la troisième Barrière du Temple, dans une grande Maison située dans le meilleur air.

II

Il y a un Jardin très-vaste & très-agréable, où ses Éléves passent tous leurs momens de récréation.

I I.

Le Trésor de la Bouche.

Le sieur P. Bocquillon, Marchand Gantier-Parfumeur à Paris, à la Providence, rue St Antoine, entre l'Eglise de St Louis de MM. de Sainte Catherine & la rue Percée, vis à-vis celle des Ballets, annonce au Public qu'il a été reçu & approuvé à la Commission Royale de Médecine, le 21 Oct. 1773, pour une liqueur nommée le véritable trésor de la bouche, dont il est le seul compositeur. Ses rares vertus la font préférer, en lui établissant une très grande réputation. La propriété de sa liqueur est de guérir tous les maux de dents quelque violens qu'ils puissent être, de purger de tout venin, chancre, abscess & ulcères, enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents; elle les conserve même quoique gâtées. Cette liqueur a un goût très-agréable. L'Auteur a des bouteilles à 10 l. 5 l. 3 l. & 1 l. 4 l. Il donne la manière de s'en servir, signée & paraphée de sa main; il met son nom de baptême & de famille sur l'étiquette des bouteilles, ainsi que sur le bouchon, marqué de son cachet, & un tableau au dessus de la porte, pour ne pas se tromper de Boutique.

Le Sieur Bocquillon donne avis au Public, qu'il vend aussi une Crème à la Sultane, qui est souveraine pour la peau, a la vertu de blanchir, adou-

cir, rafraîchir la peau; ôte les taches de rouffeur, & même celles qui restent après la petite vérole; fait dissiper les boutons du visage, les masques, dartres farineuses, engelûres, gersures, & les petites pluches qui produisent une peau farineuse. Il se vend aussi de cette Crème à la Sultane, chez la Dame Colson, rue de la Tixéranderie, aux trois Couronnes. Le prix des boîtes est de 9 liv. 6 liv. & 3 liv. L'Auteur prie de lui affranchir le port des lettres.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Cothembourg, le 31 Décembre 1777.

ANNE THALENE GATHE, née le 27 Décembre 1694, en Sud-Holland, est morte ici dans le courant de ce même mois, laissant la postérité la plus nombreuse. De son premier mariage, contracté en 1711 avec Anders Thorson, Capitaine-Lieutenant dans la Marine, elle n'eut qu'une fille qui vit encore, & qui a soixante-six ans. En 1718, elle se remaria avec Jean Busck, Négociant & Commissaire de convoi : cinq fils & huit filles, dont la plus jeune a quarante-un ans, ont été le fruit de cette seconde union. On a vu au convoi de cette heureuse mère, dix de ses petits-fils, & deux de ses arrières-petits-fils, porter son cercueil. Elle avoit marié deux de ses fils & ses huit filles, qui ont donné le jour à quarante-deux

filz & à trente-cinq filles. Deux de ses petits-fils, & neuf de ses petites-filles mariées, avoient donné la naissance à trente-cinq filz & à vingt-cinq filles ; enforte que la défunte étoit la souche de cent cinquante-une personnes, dont cent six vivent encore. Ce qui mettoit le comble à la félicité de cette mère, c'est qu'elle avoit vu sa famille honorée de places distinguées dans tout le Royaume.

De Varsovie, le 31 Janvier 1778.

Outre le Traité de Commerce projeté entre les Cours de Pologne & de Vienne, dont on s'occupe avec activité, cette dernière se propose d'établir dans ce pays, à l'imitation du Roi de Prusse, des magasins de tout ce dont la Pologne a besoin, & d'y fonder une Compagnie de Commerce.

Les Troupes Russes entrées en Pologne, à l'occasion des différends actuels avec la Porte, continuent, à ce qu'on mande de l'Ukraine, à y former de gros magasins. Cependant les bruits de guerre diminuent, & l'on commence à espérer que tout se terminera à l'amiable.

La Cour de Vienne, d'après quelques avis, va faire rouvrir à Olkus, dans les montagnes de Cracovie, les mines d'or & d'argent que la Pologne avoit négligées sous les deux derniers règnes : elles étoient riches, & leur exploitation a été avantageuse à ce pays, tant qu'il s'en est occupé.

De Copenhague, le 24 Janvier 1778.

L'année dernière, il est passé par le Sund, neuf mille trente-sept Vaisseaux ; savoir, deux mille cinq cens cinquante-quatre Anglois, deux mille trois cens quatre-vingt-deux Hollandois, dix-sept cens soixante-cinq Suédois, onze cens quatorze Danois, vingt-un François, douze Portugais, dix Espagnols, onze cens quatre-vingt-neuf de Prusse, d'Emden, de Russie, de Hambourg, de Brême, de Dantzick, d'Ostende, de Courlande, &c.

Le 19 de ce mois, le Ministre Plénipotentiaire de Russie, a eu du Roi & de la Famille Royale, une Audience, dans laquelle il a notifié que la Grande Duchesse étoit heureusement accouchée d'un Prince. A cette occasion, Sa Majesté fit présent au Ministre d'une boîte d'or, avec son Portrait entouré de brillans,

De Rome, le 14 Janvier 1778.

Sa Sainteté a reçu des environs d'Otricoli, où l'on fait une fouille par ses ordres, une urne qu'on y a trouvée, & qui renferme neuf cens dix médailles d'argent, portant différentes empreintes d'anciennes Familles consulaires. On a trouvé aussi ces jours passés, dans un jardin de Rome, un sarcophage de marbre bien conservé, mais très-simple, & sans aucune inscription, renfermant le cadavre d'une femme qui tenoit entre les dents une petite monnoie que le Paganisme regardoit comme le droit du Nautonnier des Enfers. C'est aux vêtemens, ainsi qu'à la chevelure en tresses

arrondies & retenues par une grosse aiguille d'argent, qu'on a jugé que le corps étoit celui d'une femme, tout étant tombé en poussière à l'ouverture du sarcophage, à l'exception de la chevelure qui a résisté à l'action de l'air.

De Madrid, le 2 Décembre 1777.

On fait dans cette Capitale, ainsi que dans tout le Royaume, avec beaucoup d'activité, des Recrues, tant pour le service de terre que pour celui de mer, & on a envoyé à Cadix les ordres les plus positifs à l'Escadre de quinze Vaisseaux qui y sont encore à l'ancre, de ne laisser sortir de leur bord aucun Officier. On assure que notre armement reviendra de l'Amérique au mois de Février ou de Mars de l'année prochaine, & que Don Cevallos fera nommé Ministre au Département de la Guerre.

Plusieurs personnes du Clergé, de la Noblesse & du Tiers-Etat de la Ville de Soria, dans la vieille Castille, animées d'un zèle vraiment patriotique, & se réservant de solliciter les bontés du Roi, pour qu'il leur fût permis d'établir dans leur Capitale, une Société *des Amis du Pays*, dont l'occupation seroit d'améliorer & d'encourager l'industrie relativement à l'Agriculture & aux Manufactures, s'étoient assemblées plusieurs fois dans la maison du Comte de *Fuerteventura y Villarca*, qu'elles avoient choisi pour leur Directeur. Cette Société ayant formé les Statuts d'après lesquels elle devoit se gouverner, les a fait remettre au Conseil de Sa Majesté, qui leur a donné

son approbation , & qui a pris ce nouvel établissement sous sa protection Royale.

De Londres , le 3 Février 1778.

Les dernières nouvelles qu'on ait du Général Howe portent uniquement que son Armée étoit cantonnée à Philadelphie , où les vivres devenoient d'une excessive cherté ; que ce Général avoit été contraint d'en éloigner les bouches inutiles , & de mettre le feu à Bristol & à German-Town pour n'y laisser aucun asyle aux ennemis , dont les mouvemens exigeoient de sa part les plus grandes précautions.

Il court aussi un bruit , que le Général Clinton , qui commandoit à New-Yorck , ayant obtenu la permission du Général Howe de repasser en Europe , doit arriver ici dans peu , & que le Général Howe lui-même , croyant avoir à se plaindre d'un des Chefs de l'Administration , demandera à revenir en Angleterre si on laisse en place la personne par laquelle il se croit offensé. Le Général Clinton sera sûrement en état de donner au Ministère des instructions bien importantes sur l'état de nos affaires en Amérique ; mais si elles restent aussi secrètes que celles qu'on a pu tirer du Lord Cornwallis , il sera trop évident , malgré tout ce mystère , qu'il ne nous arrive de ce pays aucune nouvelle consolante , ni aucun motif de fonder quelque espoir pour l'avenir.

Le 31 Janvier dernier , les Ministres s'assemblèrent extraordinairement , vers le soir , chez le

Lord North, avec leurs amis les plus intimes : cette Assemblée dura jusqu'à onze heures.

Leurs Majestés ne quittèrent leur Appartement, le 1 Février, qu'à cinq heures après-midi, après quoi il y eut un Conseil de Cabinet, auquel le Lord Président & les Lords Suffolk & Sandwich assistèrent.

On continue d'assurer que le Lord Chatam entrera au premier jour dans le Ministère, & qu'il sera chargé uniquement des Affaires de la Guerre, dont il aura la direction absolue. Le Lord North & les autres Ministres d'Etat, garderont leurs Places.

Le *Thétis*, arrivé nouvellement de l'Amérique, a donné, à ce qu'on dit, les nouvelles suivantes. Il règne la plus grande unanimité dans le Congrès. Les Américains ont sur les chantiers plusieurs vaisseaux d'une force considérable ; & beaucoup d'autres ont été lancés à la mer. Il seroit très-possible que Philadelphie fût évacuée, la disette & la cherté des provisions étant telles, qu'il y auroit peut-être de l'imprudence à vouloir y laisser plus long-tems l'Armée. Comme l'intérêt engage quelques Paysans du pays à risquer de porter des vivres au Camp des Anglois, Washington s'est vu obligé d'user contre eux des moyens de sévérité qu'autorise la guerre en pareil cas ; & plusieurs ayant été pris à leur retour, ont été pendus.

On mande que le Général Bourgoyne est assez dangereusement malade pour faire appréhender qu'il ne reparoisse pas dans sa Patrie. Ces lettres ajoutent que le retour de l'Armée en Angleterre est suspendu, parce que le cartel demandé

par le Congrès pour l'échange des prisonniers a été refusé, & qu'en conséquence il s'est élevé quelques difficultés qui empêchent l'exécution du Traité entre le Général Burgoyne & le Major-Général Gates. Quelque crédit que ces nouvelles puissent tirer de ce que ni le Général Burgoyne ni les prisonniers, qu'on disoit être embarqués depuis long-tems, ne sont point encore arrivés en Europe, elles ont besoin d'une plus grande authenticité; il résulteroit de ce fait, supposé vrai, un grand dérangement, puisque les troupes Angloises qui, par la capitulation, ne doivent point servir contre les Américains, devoient, dit-on, aborder à Gibraltar, & y prendre la place de la garnison, qu'on auroit fait passer dans les Colonies avec les nouvelles troupes de transport.

Il ne peut être que très-intéressant d'apprendre au plutôt des nouvelles de l'expédition des dix mille hommes du Général Howe. Si, comme on le dit, Washington a cessé de veiller à ses redoutables retranchemens, pour faciliter une entreprise; d'un autre côté, le Général Howe trouvant plus de facilité pour s'en emparer, pourra aussi se rendre maître de ses magasins, & se procurer les substances qui lui manquent.

Des nouvelles arrivées des Indes à la Compagnie, & qu'on ne détaille point encore, ont fait baisser tout-à-coup les Actions.

De Paris, le 9 Février 1778.

Une cérémonie publique, & aussi intéressante

que rare, a eu lieu le 21 du mois dernier dans la Chambre du Conseil & des Comptes de la ville de Bar. Dans cette Cour, d'une très-haute antiquité, & qui est composée de dix-sept Membres seulement, il s'en est trouvé trois qui, à la même époque, ont atteint leur cinquantième année de service à la fin de Décembre dernier. Le Premier Président a fait célébrer cette Fête jubilaire avec beaucoup d'appareil : il a commencé l'ouverture de la Séance par un Discours analogue à la circonstance, après lequel il a présenté des Couronnes civiques à ces anciens Magistrats, qui, à leur tour, ont parlé & ont renouvelé leur promesse de fidélité au Roi & d'attachement à la Compagnie. Le Procureur-Général du Roi a aussi fait une Harangue publique, & l'Ordre des Avocats les a complimentés en cette occasion en présence de la plus nombreuse Assemblée que la rareté du fait avoit réunie.

On donne avis au Public que le Mont-de-Piété établi par Lettres-Patentes du Roi du 9 Décembre 1777, enregistrees en Parlement le 12 du même mois, & dont le bénéfice est affecté au soulagement des Pauvres & à l'amélioration des Maisons de Charité sous l'inspection du Lieutenant-Général de Police en chef & de quatre Administrateurs gratuits de l'Hôpital - Général, tiendra son Bureau dans une maison sise rue des Blancs-Manteaux, & qu'à compter du Lundi 9 Février 1778, il sera ouvert tous les jours, à l'exception des Dimanches & Fêtes, depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure après-midi, & depuis trois heures de relevée jusqu'à sept

heures du soir. Les mots de *Mont-de-Piété* feront au-dessus de la porte.

Nota. On ne recevra les diamans & pierres qu'au jour.

Le sieur Framboisier de Beaunay, Conseiller, Procureur du Roi honoraire au Bailliage de Lyon, ancien Subdélégué de l'intendance de Rouen, est Directeur - Général de cet établissement, & demeure dans la même maison.

On écrit de Caën que le sieur de Thoury, Prêtre de l'Oratoire en cette Ville, a guéri, par le moyen de l'Électricité, plusieurs Particuliers sur lesquels les remèdes d'usage n'opéroient point, & entre autres, un jeune homme paralyté de la ceinture en bas, ayant les sphincters de l'anus & de la vessie sans ressort, l'épine dorsale sans consistance, enforte qu'on étoit obligé de le soutenir au moyen d'un corps de baleine; il étoit dans un état de maigreur effrayant, & n'avoit de bon que le visage & l'appétit. Ce fut le 8 Juin de l'année dernière que le jeune homme fut confié au sieur de Thoury. Dès les premiers huit jours, une tumeur qu'il avoit sous l'oreille droite, & qui, de la grosseur d'un poids de demi-livre, occupoit tout le côté de la gorge, diminua sensiblement & disparut enfin: le vingtième jour, les sphincters furent rétablis, l'épine du dos devint plus ferme, l'embonpoint des cuisses & des jambes revint; enfin, vers la mi-Août, le jeune Paralytique marcha sans appui; & au bout de trois mois il a été parfaitement rétabli. Le sieur de Thoury, observe qu'il a électrisé ce jeune homme sans isoler, par de petites

commotions tirées sur les parties affectées ; qu'un de ses malades qu'il avoit isolé a été six mois à guérir ; mais il n'assure point que cette différence de tems dans les deux cures soit plutôt l'effet de la manière d'électriser que de la disposition du sujet.

N O M I N A T I O N S.

L'Évêque de Sarlat, & celui de Nancy qui ont été sacrés premier Évêque de ce Siège, prêtèrent, le 27 Janvier, pendant la Messe, serment de fidélité entre les mains du Roi.

Le Roi a accordé, le 30 du même mois, la place de Grand' Croix, vacante dans l'Ordre de S. Louis, par la mort du Maréchal de Bercheny, au Marquis de Pontecoulant, Maréchal-de-Camp, Major des Gardes-du-Corps du Roi ; la place de Commandeur, vacante par la promotion du Marquis de Pontecoulant, à celle de Grand' Croix, au Comte de Vogué, Lieutenant-Général, & ci-devant Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi, en la Compagnie de Luxembourg. Sa Majesté a aussi accordé la Grand' Croix de l'Ordre de S. Louis, par extraordinaire, & quoiqu'il n'y en ait pas de vacante, au Marquis du Sauzay, Maréchal-de-Camp, Major du Régiment des Gardes-Françoises.

Le 2 Février, Fête de la Purification de la Vierge, les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du S. Esprit, s'étant assemblés

dans le Cabinet du Roi, vers les onze heures du matin, Sa Majesté tint un Chapitre, dans lequel elle nomma Chevaliers de ses Ordres, le Marquis de Vogué, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandant en Chef en Provence; le Prince de Montbarrey, Maréchal-de-Camp, Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre; & le Comte de Boisgelin, Brigadier des Armées du Roi, & Maître de sa Garde-Robe.

Le Roi a nommé à l'Abbaye de S. Sernin, Ordre de S. Augustin, Diocèse & Ville de Toulouse, l'Abbé de Narbonne-Lara, Aumônier du Roi; à celle de Notre-Dame de Roye, Ordre de Saint Benoît, Diocèse & Ville de Soissons, la Dame de la Rochefoucault-Momont, Abbesse du Paraclet, Diocèse de Troyes; & à celle de la Sainte-Trinité du Paraclet, la Dame de Roucy, Prieure de Beauran, Diocèse de Senlis.

PRÉSENTATIONS.

Le 13 Février, le Baron de Zuckmantel, ci-devant Ambassadeur du Roi près la République de Venise, que Sa Majesté a précédemment nommé son Ambassadeur près Leurs Majestés Très-Fidèles, de retour de Venise en cette Cour, a eu l'honneur, à son arrivée ici, d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères.

Le 15 du même mois, la Marquise de Bombelles

4 eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés, par Madame Elisabeth de France, en qualité de Dame pour accompagner cette Princesse.

Le même jour, le Marquis de Bombelles, Ministre du Roi près la Diète générale de l'Empire, qui étoit de retour en cette Cour par congé, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères, & de prendre congé de S. M. pour retourner près cette Diète.

Le Marquis de la Moussaye, Officier au Régiment des Gardes-Françoises, qui avoit précédemment eu l'honneur d'être présenté au Roi, vient d'obtenir de Sa Majesté, la permission de monter dans ses Carrosses, & de chasser avec Elle.

Le Marquis de Rouault, Capitaine au Régiment de Royal-Piémont, a eu l'honneur d'être présenté au Roi & à la Famille Royale, le 22 du même mois, comme Grand-d'Espagne de la première Classe, dignité à laquelle il a succédé par la mort du Marquis de Gamaches-Rouault son père, Maréchal-des-Camps & Armées du Roi.

La Marquise de la Tour-Maubourg, la Vicomtesse de Rochechouart-Pontville, & la Dame de Douchin, à laquelle le Roi a accordé le brevet de Dame, ont eu, le même jour, l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale; la première, par la Princesse de Montbarey; la seconde, par la Comtesse de Péruze; & la troisième, par la Princesse de Tingry.

Le Sieur Prévost de la Croix, Intendant de la Marine, à Toulon, arrivé dernièrement ici, a été présenté, le même jour, au Roi, par le Sieur de Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, présidée par le Sieur Amelot, Secrétaire d'Etat, eut, le 22 Février, l'honneur de présenter à Leurs Majestés, ainsi qu'à Monsieur, à Madame, à Mgr le Comte d'Artois, à Madame la Comtesse d'Artois, à Madame Adelaïde, & à Mesdames, les Tomes XXXVIII & XXXIX^e de ses Mémoires, qui répondent aux années 1770, 1771 & 1772. Le Sieur Amelot présenta ensuite au Roi le Sieur Joly de Maizeroy, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, reçu Académicien depuis la présentation des Tomes XXXVI & XXXVII^e. En même-tems, le Sieur Dupuy, Secrétaire-Perpétuel de la même Académie, eut l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à toute la Famille Royale, un Ouvrage dont il est Éditeur, & qui a pour titre : *Fragment d'un Ouvrage Grec d'Anthemius, sur les paradoxes de mécanique*, revu & corrigé sur quatre manuscrits, avec une Traduction Française, & des notes, in-4^o. de l'Imprimerie du Louvre.

Les sieurs Née & Masquelier, Graveurs, que Leurs Majestés & la Famille Royale ont honorés

de leurs souscriptions pour un Ouvrage intitulé: *Tableaux pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques & littéraires de la Suisse & de l'Italie*, ont eu l'honneur de remettre à Leurs Majestés & à la Famille Royale, la 13^e livraison de cet Ouvrage.

M A R I A G E S.

Le 1 Février, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Sieur de la Porte, Intendant de la Marine, à Brest, avec Dlle de Cotte.

Le 15 du même mois, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Comte de Bassincourt, Maréchal-de-Camp, & Gouverneur en survivance du Port-Louis ou Blavet, avec Demoiselle de Bernard Champigny-Montgon; & celui du Comte de Toulangeon, Capitaine au Régiment de La Rochefoucault, Dragons, avec Demoiselle de Dufort.

Le 22 du même mois, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Marquis de Montfermeil, Capitaine au Régiment de Berry, Cavalerie, avec Demoiselle Eugène de Beaumanoir.

M O R T S.

Marie-Catherine du Châtelet, Dame de la Croix Étoilée, ci-devant Dame d'Azour de l'Impératrice-Reine, épouse du Marquis de Marmier, est morte le 22 Janvier dernier, dans la cinquante-deuxième année de son âge.

La Marquise d'Agoult-Montmour, veuve du Marquis de Torignan, & belle-mère du Duc de Montpensar, est morte dans sa Terre de Vinfobre, en Dauphiné, âgée de 82 ans.

Elisabeth-Catherine de Roye de la Rochefoucault, Abbessé de l'Abbaye Royale de Notre-Dame de Soissons, est morte le 5 Février, dans la 81^e année de son âge.

Charles de Combault, Comte d'Aureuil, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St Louis, Maréchal des Camps & Armées du Roi, est mort à Paris, le 28 Janvier dernier, Fauxbourg Saint-Honoré, dans la quatre-vingtième année de son âge.

François Cornet de la Bretonnière, le plus ancien Capitaine de Dragons, ayant eu sa Commission de Capitaine en 1710, est mort à Caen, âgé de 88 ans.

René-François-André Comte de la Tour-du-Pin de la Charce, Brigadier des Armées du Roi, ci-devant Colonel du Régiment de Bourbon, Infanterie, est mort à Paris, le 12 Février, âgé de 62 ans.

Eléonore de Chauvigny de Blot, Comtesse de

Montban, Douairière, est morte en Haute-Marche, dans la quatre-vingt-dix-huitième année de son âge, sans avoir eu, dans le cours de sa vie, aucune infirmité, & ayant toujours conservé sa tête.

Il est mort dernièrement à Dalbye, Evêché de Fife, une femme âgée de cent cinq ans. Dans la cinquantième année, elle avoit encore été mère; & à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, elle se maria en troisièmes noces à un jeune-homme. Elle a joui jusqu'à sa mort, d'une santé & d'une vigueur extraordinaires.

Le Comte de Vallier, Colonel d'Infanterie, des Académies d'Amiens & de Nancy, est mort subitement à Paris, le 6 Janvier dernier.

Charles-François de Vendomois de St-Aubin, ancien Vicairé-Général de Rennes, Abbé Compendataire de l'Abbaye Royale de Feuy, Ordre de Saint Benoît, est mort à Paris, le 17 Février, dans la 53^e année de son âge.

Joseph-Marie Terray, Ministre d'Etat, ancien Contrôleur-Général des Finances, Chevalier, Secrétaire, Commandeur honoraire des Ordres du Roi, Abbé Compendataire des Abbayes Royales de Notre-Dame de Mo'elme, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Langres, & de S. Martin de Troarn, même Ordre, Diocèse de Bayeux, est mort à Paris, le 22 Février, dans la 63^e année de son âge.

Éloge de le Kain.

Henri Louis le Kain, né à Paris en 1729, de parens employés dans l'orfèvrerie, fut lui-même destiné à cet état, après une éducation

soignée. Il excelloit dès sa plus tendre jeunesse dans la fabrique d'instrumens propres à la Chirurgie; & il étoit déjà connu dans ce genre d'industrie, lorsque son goût pour le Théâtre, & l'impérieux instinct du talent lui firent négliger sa profession pour déclamer des rôles de Tragédie. Il cherchoit l'occasion de jouer en société; il eut le bonheur d'être conduit chez M. de Voltaire, qui avoit alors, rue Traversière, un petit Théâtre, où ce grand homme aimoit à essayer les Pièces qu'il venoit de composer. Le célèbre Poëte tragique reconnut bientôt dans le Kain, l'Acteur qui devoit sentir & rendre les beautés sublimes de ses Tragédies. Il lui donna des leçons assidues; & pour être plus à portée de l'exercer, il le fit renoncer à tout autre travail que celui du Théâtre, & le logea dans sa maison. Le Kain joua successivement les rôles de *Seldi* & de *Mahomet*. Il étonna & ravit souvent son Maître par la force de son jeu. Il le transporta en prononçant ces mots sublimes, dans le cinquième Acte de *Mahomet*: *Il est donc des remords!* M. de Voltaire ne put contenir son admiration, & l'Acteur avoue qu'il n'a jamais eu un sentiment plus vif & plus profond. Enfin il débuta en 1751, sur le Théâtre François, par le rôle de Titus, dans la Tragédie de Brutus; ensuite par celui de *Scène* dans *Mahomet*. La Nature avoit donné à le Kain une physionomie défavantageuse, une voix sombre & dure, une taille épaisse, & sembloit lui opposer les plus grands obstacles; mais l'art développant les sentimens concentrés dans son cœur, animant toute sa personne, lui conseillant les positions les plus superbes, fortifiant

sa voix, imprimant dans tous ses mouvemens le grand caractère de la passion; l'art fut tel que, par son enchantement, cet Acteur entendit les beautés mêmes s'écrier malgré elles : *Comme il est beau !* En effet, dans les rôles d'Orosmane, de Tancrede, de Mahomet, de Gengiskan, de Ninias, de Bayard, de Gustave, &c. il paroissoit plus grand que nature, & tout s'éclipsoit autour de lui; il réunissoit les regards & l'intérêt des Spectateurs. Cependant le Kain n'eut pas seulement à vaincre la nature, mais encore les efforts de l'envie, les intrigues du foyer, du grand monde, les jugemens précipités des gens frivoles; il n'avoit pour lui que le Parterre, constant à l'admirer & à l'applaudir. Son début dura dix-sept mois; & tout lui annonçoit une disgrâce, lorsqu'il alla jouer à la Cour le rôle d'Orosmane. On avoit même prévenu Louis XV; mais ce Roi qui avoit beaucoup de connoissances, un esprit très-juste, & un goût naturel que rien ne pouvoit altérer, parut étonné que l'on eût si mal jugé l'Acteur qu'il venoit de voir, & dit; *il m'a fait pleurer, moi qui ne pleure guère.* Ce mot suffit. Il fallut bien le recevoir. Le Théâtre François possédoit alors, dans le tragique, les Dumesnil, les Gauffin, les Clairon, les Sarazins, les Lanoue, &c. & ce concours de talens éminens donnoit à la scène un-degré de perfection & d'éclat, que l'on ne peut guère espérer de revoir: il servit à former le jeu de le Kain, à réunir dans cet Acteur toutes les perfections théâtrales dont il étoit témoin, & dont il devint ensuite le conservateur & le modèle. On fait que le Kain & Mlle Clairon quittèrent les ridicules vêtemens des anciens Acteurs, pour se revêtir des habits de *costume*, &c.

qu'ils furent les premiers qui l'établirent sur le Théâtre François. Le Kain dessinait lui-même les habits convenables à ses rôles ; il n'épargnoit rien pour les rendre aussi brillans qu'il le jugeoit nécessaire , dans un tems où ses appointemens étoient très-médiocres. Il veilloit aussi avec un égal soin à toutes les parties du Spectacle ; il se rendoit maître de la scène , & d'un coup d'œil il commandoit à tout ce qui l'environnoit. Il étoit fort instruit de l'Histoire , des Lettres , & de toutes les connoissances relatives à son art. Il aimoit la Poësie avec passion , & personne ne fut mieux réciter les vers. Jamais il ne se permit de les mutiler , ni de négliger les détails pour faire valoir davantage une situation forte de son rôle. Le Kain apportoit dans la société beaucoup de simplicité , des connoissances même étrangères à son art , un sens droit , de l'esprit , & quelquefois de la gaieté , quoique son caractère fut en général porté à la mélancolie , par l'habitude de s'occuper de grandes passions & de les peindre. Il seroit inutile de vouloir analyser son talent ; il faut l'avoir vu jouer pour s'en faire une idée. Il n'étoit pas Acteur , il étoit le personnage même qu'il représentoit. Il a fini sa carrière théâtrale par le rôle de Vendôme dans Adélaïde du Guesclin , huit jours avant sa mort. Cet Acteur , en arrivant dans la coulisse , dit qu'il ressentoit une ardeur qu'il n'avoit jamais eue , & qu'il espéroit bien remplir son rôle. En effet il sembla se surpasser : il étonna , il ravit tous les Spectateurs , & il ne put se refuser lui-même à un mouvement de satisfaction. Il vint faire l'annonce du Spectacle , ce qui ne lui arrivoit presque jamais ;

& recueillit le concert d'applaudissemens qui furent encore prolongés lorsqu'il n'étoit plus à portée de les entendre. Cet Acteur avoit beaucoup de présence-d'esprit; nous n'en citerons que deux exemples. Un Officier du Roi lui dit un jour avec un air de mépris & d'indignation, qu'il étoit affreux que des Comédiens eussent une fortune, des pensions, des récompenses, tandis qu'un Militaire ne pouvoit espérer qu'une chétive retraite après de longs services & son sang prodigué pour l'État. L'Acteur lui répondit: *Eh comptez-vous pour rien, Monsieur, le droit que vous croyez avoir de me dire en face ce que je viens d'entendre?* Une anguste Princesse lui demanda à la sortie d'une pièce qui avoit tombé, comment on avoit pu recevoir un tel Ouvrage: *Madame,* répondit humblement le Kain, *c'est le secret de la Comédie.*

Ce grand Acteur fut, dit-on, quelques imprudences contraires à sa santé, & fut saisi d'une fièvre inflammatoire qui le mit en quatre jours au tombeau. Il vit la mort s'approcher sans effroi, & se livra avec confiance aux conseils des personnes sages qui l'environtoient. Il mourut le 8 Février 1778. Il laisse une fortune considérable, & deux fils qui doivent la partager.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
du 16 Février 1778.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

63, 21, 49, 74, 80.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Fragment du Discours en vers sur l'Histoire, par M. de Marmontel,	<i>ibid.</i>
Vers en réponse à ceux de M***,	13
Zami & Xica, ou la Métempfycofe, Conte Indien,	16
Le Vallon,	31
Jugement littéraire,	<i>ibid.</i>
Le Germain, Conte,	32
Épigramme,	33
Sur la mort de M. le Kain,	<i>ibid.</i>
A M. le Chevalier de Boisgruel,	34
Vers pour mettre au bas du Portrait de M. de Juigné,	37
Vers pour mettre au bas du Portrait de M. le Comte de Buffon,	<i>ibid.</i>
Seconde Églogue de Pope,	38
Stances sur le Luxe,	46
Épître présentée à Mgr le Comte d'Artois,	51
Explication des Enigmes & Logogryphes,	54
ENIGMES,	55
LOGOGRYPHES,	57
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	59
Dictionnaire Universel des Sciences Morale, (Economique, Politique & Diplomatique,	<i>ibid.</i>
Journal des Causes célèbres,	70
Histoire Naturelle, générale & particulière,	73

Recherches Historiques & Géographiques sur le nouveau Monde,	84
L'Énéide,	91
Eulalie,	97
Les Principes de la Religion Naturelle & de la Religion Chrétienne,	100
Étrennes du Parnasse,	122
Discours prononcés dans l'Académie Française,	127
Les Mois, Poème,	138
Physique du Corps humain,	142
Prospectus du Plutarque François,	145
Annonces littéraires,	151
ACADÉMIES,	153
————— Dijon,	<i>ibid.</i>
————— Montauban,	159
SPECTACLES,	165
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Française,	167
Comédie Italienne,	172
ARTS.	177
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique,	180
Vers à M. de Voltaire,	182
Réponse de M. de Voltaire,	184
Vers pour mettre au bas du Portrait de M. de Voltaire,	185
Épitaphe de le Kain,	<i>ibid.</i>
Variétés, inventions, &c.	186
Anecdotes,	189
Avis,	192
Nouvelles politiques,	194
Nominations,	203

215 MERCURE DE FRANCE.

Présentations,	104
————— d'Ouvrages,	106
Mariages,	107
Morts,	108
Éloge de le Kain,	109
Loterie,	213.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France, pour le mois de Mars, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 2 Mars 1778.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme.